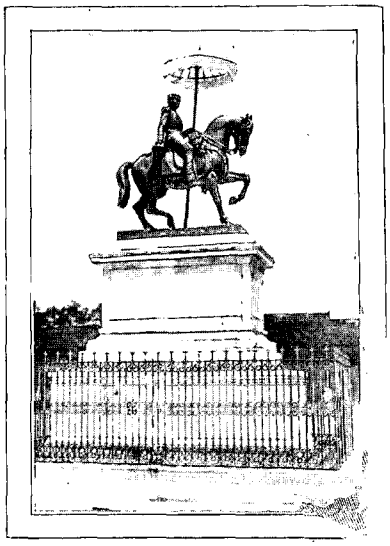
AU MARCHÉ DE PNOM PENH UNE FOULE COSMOPOLITE SE PRESSE.

DE SAÏGON A SINGAPOUR, PAR ANGKOR, AUTOUR DU GOLFE DE SIAM

PAR LE COMMANDANT E. LUNET DE LAJONQUIÈRE

Chargé de Missions archéologiques

I. — De Saïgon à Angkor. — Le Mékong. — Pnom Penh. — Le Tonle Sap, ses ports, ses pêcheries. — Siemreap. — Quelques effets du changement de régime à la suite du traité de mars 1907. — Ce que fut l'ancien royaume des Kambudjas. — Installation provisoire à Angkor. — L'École française d'Extrême-Orient. — Angkor doit être une des étapes les plus intéressantes d'un voyage autour du monde.



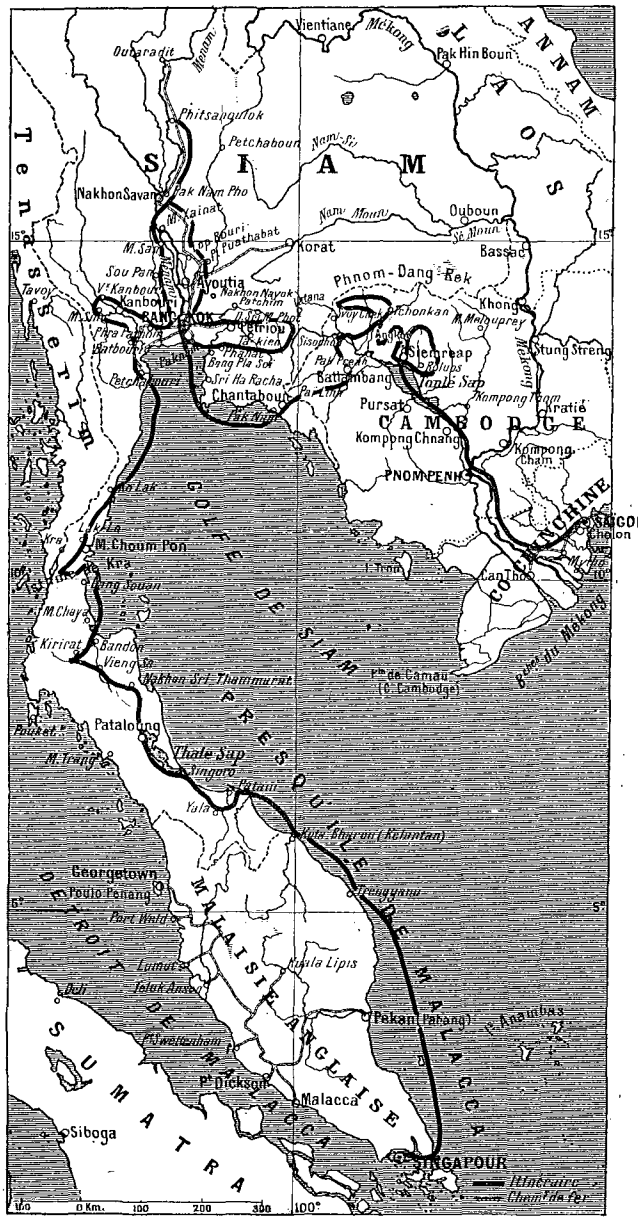
PNOM PENH : STATUE DU ROI NORODOM, PRÉDÉCESSEUR DU ROI SISOWATH.

Muni des instructions du Gouverneur général, je quittai Saïgon le 10 novembre 1907, au petit jour, par le train de Mytho. La veille, j'avais embarqué mes bagages sur l'*Attalo*, un des vapeurs de la Compagnie des Messageries fluviales; je devais le rejoindre le matin même à neuf heures, à sa première escale sur le Mékong. Je ne m'arrêterai pas à décrire les paysages qu'on traverse pendant ce court trajet. C'est toujours la grande plaine cochinchinoise avec ses rizières verdoyantes, ses arroyos tortueux, bordés de palmiers d'eau, et ses villages cachés sous les grands arbres, dans les bambous. L'air est lourd de l'haleine des plantes en végétation forcée; le ciel est chargé de nuages et l'on voit, de-ci de-là, de grosses averses tomber en colonnes d'eau comme dans les estampes japonaises. Quant à Mytho, dont certains voulaient faire la deuxième capitale de la Cochinchine, elle ne peut, malgré le développement croissant de son transit fluvial, remplir le cadre trop considérable qu'on lui avait tracé. Cette erreur initiale pèsera longtemps sur elle et rien ne peut faire prévoir comment se peupleront ses grandes avenues désertes.

On saute du train sur l'appontement et l'*Attalo* démarre presque aussitôt, refoulant de sa proue les eaux jaunes du fleuve. Il est neuf heures du matin, nous ne serons à Pnom Penh que demain vers midi car le vieil *Attalo*, relique des temps passés, est bien peu rapide. Le fleuve est encore en pleine crue, il n'y a pas de berges, les terres émergées sont presque au même niveau que les eaux limoneuses moirées de tourbillons. Par les trouées, à travers les rideaux de bambous et de palmiers d'eau qui se déroulent le long des rives et que dominent les panaches des aréquiers, la vue s'étend sur les terres proches, encore couvertes du limon des crues; on a fait les semis, on laboure, on herse, dans quelques jours les repiquages seront terminés et les moissons nouvelles recouvriront ce sol que les eaux viennent de quitter.

Nous touchons à Vinh Long, à Sadek, etc., nous stoppons pour embarquer ou débarquer quelques indigènes que transportent des sampans, mais tout cela ne suffit pas à rompre la monotonie du voyage. Le Mékong cependant n'est pas sans beauté ou plutôt sans majesté. Sa largeur surtout impressionne ainsi que le volume considérable de ses eaux bouillonnantes, mais les rideaux de verdure qui les encadrent sur les deux bords paraissent maintenant beaucoup trop petits à cause de l'éloignement. Les percées d'ailleurs sont rares, les cases très basses sont masquées comme les campagnes riveraines, aucune hauteur ne se silhouette à l'horizon, aucun pignon blanc ne perce à travers les frondaisons; la vue est emprisonnée sur la nappe mouvante, elle ne peut qu'en suivre les méandres et seuls viennent la distraire le passage d'une chaloupe qui siffle éperdument, la rencontre des lourdes jonques qui se laissent aller au fil de l'eau ou des sampans minuscules qui, très loin, ressemblent à des araignées d'eau se hâtant le long des rives.

C'est pour moi un paysage connu de longue date, aussi je passe ces heures à revoir le programme de mon voyage. Ma première étape doit être Angkor. Les grandes ruines de l'ancienne capitale cambodgienne ne sont plus siamoises, elles nous appartiennent maintenant, de par le traité de mars 1907. Tout le monde est pris d'un beau zèle : la Société d'Angkor s'est fondée à Paris pour veiller sur elles; l'École française d'Extrême-Orient assumera la charge de leur conservation; les Beaux-Arts songent à en dépouiller les Colonies et le Gouverneur général vient de me donner à leur sujet plusieurs instructions : étudier les premières mesures à prendre pour dresser une carte, donner des indications pour le débroussaillement, etc. Cela fait, ou amorcé, car je ne pourrai en attendre l'achèvement, je me remettrai au long travail commencé depuis cinq ans : l'inventaire des monuments de l'ancien Cambodge. J'en ai déjà achevé les deux tiers environ. Reste à cataloguer ce que contiennent les trois provinces que le Siam vient de nous rétrocéder, je les parcourrai en quittant Angkor.



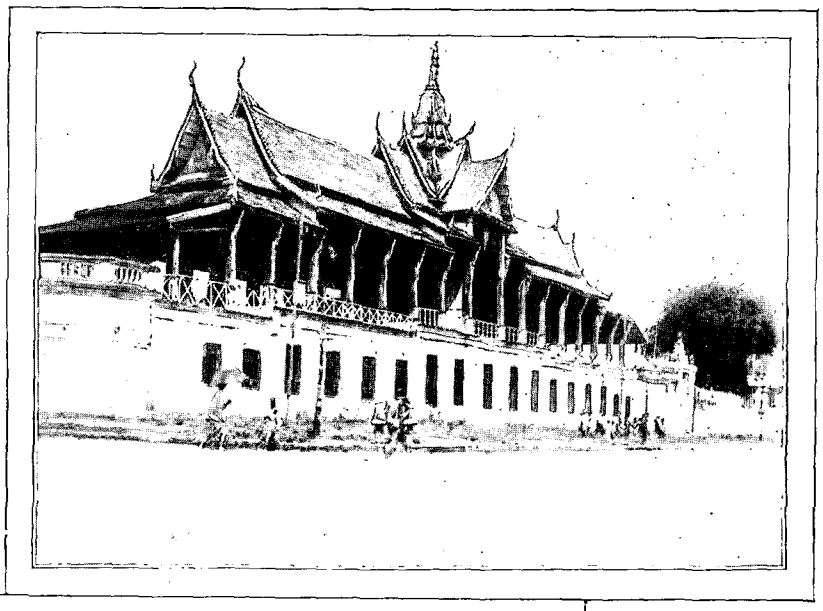
CARTE POUR SUIVRE L'ITINÉRAIRE DE M. LE COMMANDANT DE LAJONQUIÈRE.

Il y a enfin un troisième chapitre à ce programme et ce ne sera pas, sans doute, le moins intéressant, tout au moins au point de vue du voyage. Le Gouvernement siamois a bien voulu, en effet, me charger de poursuivre ces études archéologiques sur son territoire tout entier et cela m'amènera à voir, en dehors des provinces laotiennes et du haut Ménam, que je connais déjà, la partie centrale et méridionale de la vallée siamoise, puis la presqu'île malaise jusqu'à Singapour. Cela fait un beau ruban de route qui contourne le golfe de Siam sur des milliers de kilomètres; j'ai devant moi de longs mois de vagabondage à travers des pays que je sais déjà très variés et très pittoresques. Ce n'est pas, il est vrai, la *terra incognita* qui hante les explorateurs. Je n'enrichirai guère la cartographie asiatique que de détails n'ayant rien de sensationnel, mais ce n'est pas non plus le Caire ou la Riviera, et j'espère pouvoir montrer quelques nouveautés à ceux qui voudront bien me suivre dans ces excursions. Je sais, d'autre part, tout ce que l'archéologie a de rébarbatif et ne veux point étouffer ces notes sous la lourde documentation que j'espère réunir; j'en ferai, avec mes plans et mes croquis, un dossier à part où je ne puiserai que très discrètement pour le publier ensuite en un gros et indigeste volume, le troisième[1] et dernier de

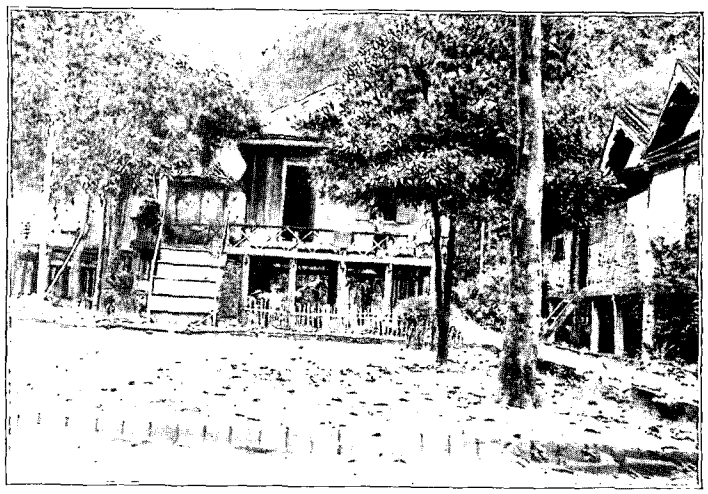
1. Deux volumes ont été publiés. *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge.* Paris, Leroux, 1905 et 1907.

mon inventaire, à qui les savants voudront bien, je l'espère, réserver le même bon accueil qu'ils ont fait aux deux premiers.

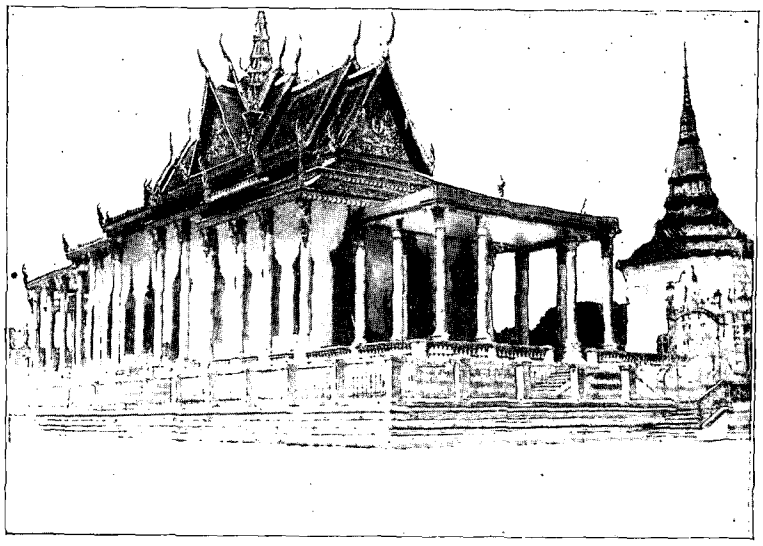
Les heures passent, pendant que cent fois je retourne ces projets sous toutes leurs faces, consultant mes cartes et combinant des itinéraires que les événements brouilleront certainement. Au jour levant, le lendemain, nous avons déjà quitté la Cochinchine; autour de nous s'étend la plaine cambodgienne. Les rives sont plus découvertes; les deux épais rideaux de verdure qui nous cachaient la campagne sont maintenant beaucoup moins continus; les silhouettes particulières de certains arbres se détachent bien de la masse, manguiers, faux cotonniers, ou palmiers à sucre, etc.; on distingue les cases, qui, perchées sur de hauts pilotis, se rapprochent facilement de la rive; puis enfin, des pagodes blanches avec des toits multicolores superposés, mettent une note toute nouvelle dans le paysage. L'horizon est toujours sans limite, mais des hauteurs détachées commencent cependant à pointer en semis irréguliers sur les deux rives.



LA SALLE DE JUSTICE.



LA MAISON DU CHEF DES BONZES.



VUES DE PNOM PENH (page 388) : LA PAGODE DU PALAIS ROYAL.

Les touristes qui vont à Angkor peuvent ne s'arrêter que vingt-quatre heures à Pnom Penh et cela suffit amplement pour visiter la ville. J'ai dû y passer six jours pour régler certaine question d'ordre administratif et me présenter au Résident supérieur : c'est beaucoup trop. Pnom Penh est la capitale du Cambodge, le siège de la cour royale et des diverses administrations du protectorat; mais c'est une cité nouvelle sans antiquité et sans histoire. Les rois cambodgiens ne s'y fixèrent guère d'une façon définitive que depuis l'établissement de notre protectorat, abandonnant à peu près complètement leur résidence d'Oudong, située un peu plus en amont, près du

déversoir des grands lacs. Tout y est donc neuf et bâti sur des plans européens. Fort heureusement, administrateurs et architectes s'y sont montrés, le plus souvent, hommes de goût et de sentiments artistiques; ils ont compris que, dans un pays où des rois « constructeurs » avaient laissé de merveilleuses ruines, on ne devait pas mettre complètement de côté les types architecturaux indigènes et ils s'en sont parfois heureusement inspirés. En somme, avec ses rues propres et ombragées, bordées de villas européennes élégantes ou de bâtiments publics, avec ses jardins, ses canaux, son quartier chinois très vivant, c'est une escale qui ne manque pas d'intérêt pourvu qu'elle ne soit pas prolongée.

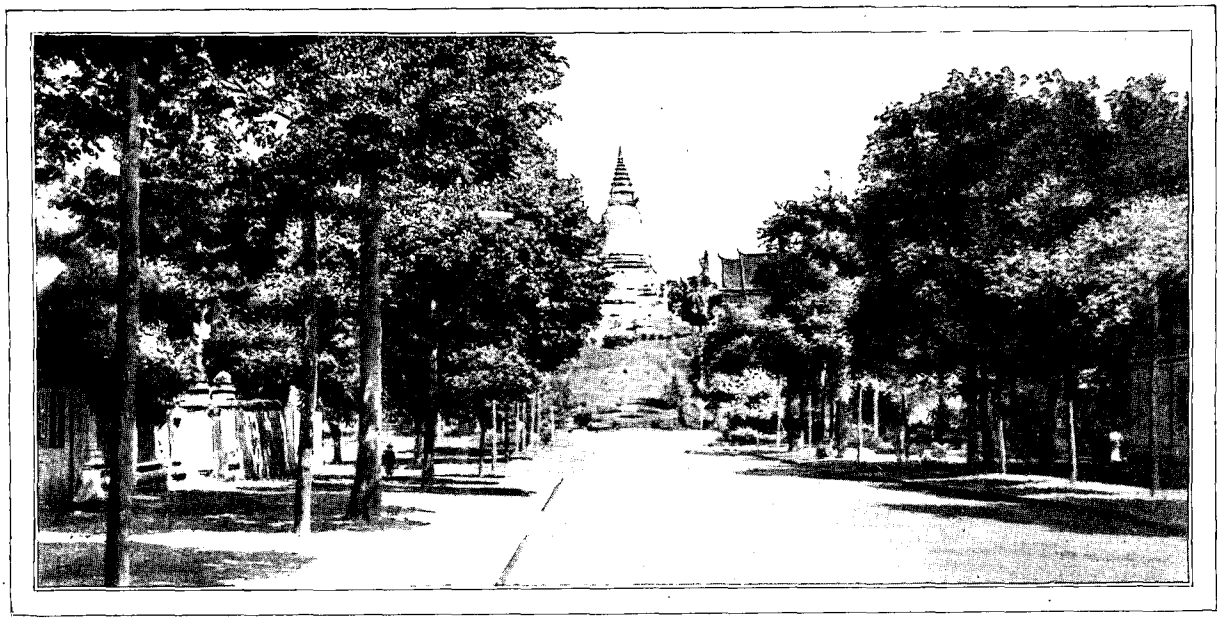
Venant de la Cochinchine qui est un pays de civilisation chinoise, on entre tout à coup dans la vie indienne. Le contraste est frappant, surtout pour ceux qui en sont à leur premier voyage. Les Cambodgiens sont plus forts, plus musclés que les Annamites; les cheveux qu'ils portent, hommes et femmes, coupés ras en brosse, alors que ceux-ci sont tous coiffés en chignon, accentuent cette différence physique. Les Annamites, d'autre part, affectionnent les vêtements de couleur sombre aux formes étriquées; les gens d'ici se drapent à larges plis dans des étoffes aux teintes éclatantes. Ils aiment les bariolages et les couleurs claires. Leurs pagodes sont blanches, dorées, ornées de clinquant, les cornes des bœufs de trait sont embouties de cuivre, les timons des charrettes sont garnis de pompons multicolores. Des théories de bonzes, la tête et la face rasées, drapés à la grecque dans des cotonnades de couleur jaune, circulent gravement par les rues. L'Inde fastueuse et molle a mis ici son empreinte; là-bas, c'était la Chine souple et affairée.

Dans ce décor, on cherche, malheureusement en vain, le palais du roi, tout au moins un palais qui soit en harmonie avec les impressions que produisent toutes ces choses nouvelles. Avec l'argent dépensé pour élever les pavillons européens, les constructions laides et sans caractère où Sa Majesté Sisowath enferme aujourd'hui ces concubines et ces danseuses qui ont eu, en France, leur heure de célébrité, on eût pu faire joliment mieux, en s'inspirant seulement des modèles modernes indigènes, qui sont, il est vrai, d'importation siamoise. Seule, l'enceinte crêtée de *semas*[1] et la grande salle de justice qui la domine sur une de ses faces, méritent qu'on s'arrête quelques instants. Quant aux intérieurs de cette agglomération de villas pour banlieues, ils ne valent pas mieux que leurs façades et on éprouve plutôt un sentiment de tristesse et de dépit à y voir tant de camelotes ridicules; la pagode royale elle-même, bien que de style indigène, a été impitoyablement gâchée par de malencontreuses innovations.

LE JARDIN PUBLIC DE PNOM PENH.

L'emplacement de Pnom Penh lui assure un bel avenir commercial, si les richesses naturelles du pays continuent à être mises progressivement en valeur et si on réalise les grands projets dont on me parle. Le riz, les poissons salés de deux grands lacs voisins, le bétail, le coton en seront les principaux éléments; mais les commerçants voudraient maintenant se débarrasser de la tutelle de Saïgon et de l'obligation de faire dédouaner dans ce port toutes les marchandises. Ils croient qu'en chargeant directement leur riz à destination des ports chinois ou leur bétail pour Manille, ils accroîtraient rapidement le mouvement d'affaires qui se dessine. Si l'on considère que les navires d'un assez fort tonnage remontent très facilement jusqu'ici, une fois franchie la barre qui gêne l'embouchure au Cua Tieu — un aviso de guerre, le *Kersaint*, est allé jusqu'à 100 kilomètres en amont — et que, d'autre part, toute la navigation fluviale provenant de la haute vallée et des grands lacs y aboutit, ces espérances ne paraissent pas exagérées. Les quais de la ville se développent sur la rive droite du Mékong, en un endroit appelé « les Quatre bras », qui forme une splendide rade de rivière. Là se rencontrent, en effet,

1. Stèles de pierre jalonnant l'enceinte du sanctuaire dans les pagodes bouddhiques.



PNOM PENH : LE PNOM, COLLINE ARTIFICIELLE COURONNÉE DE CONSTRUCTIONS RELIGIEUSES MODERNES (page 388).

venant de l'amont, le fleuve lui-même et le déversoir des grands lacs, appelé le Tonle Sap; tandis que, vers l'aval, les eaux se divisent en deux bras : celui de Mytho, que je viens de remonter avec l'*Attalo* et, à l'ouest, le Bassac, qui, jusqu'au XVIe siècle, était le plus fréquenté par les navires de haute mer.

Lorsque je fus débarrassé de toutes les démarches qui m'avaient retenu trop longtemps dans la capitale cambodgienne, je m'embarquai un matin vers sept heures sur un vapeur des Messageries fluviales, qui, pendant la saison des hautes eaux, de juin à février, fait, une fois par semaine, le service des grands lacs. Nous remontons maintenant le déversoir de cette vaste dépression, dont la superficie dépasse 1 500 kilomètres carrés; c'est un bras d'eau très important et qui est soumis à un régime particulier. Le débit des rivières du bassin lacustre n'étant pas suffisant, en effet, pour l'entretenir, le fleuve lui-même y refoule, au moment des crues, une partie de ces torrents d'eau qu'il roule alors dans son lit; puis quand la décrue arrive, les lacs restituent tous ces apports au Mékong, de sorte que, dans le déversoir, le courant va pendant six mois vers l'amont et redescend vers l'aval pendant les six autres.

L'époque de ce dernier changement de courant est attendue avec impatience par tous les gens du pays. C'est l'occasion de grandes fêtes. Au jour fixé par les astrologues royaux, seuls survivants de l'époque brahmanique, alors que divers symptômes leur ont annoncé cet événement, un fil de coton est tendu entre les deux rives du bras des lacs. Le roi, dans une embarcation de parade escortée d'une foule de pirogues, descend vers ce frêle barrage, le coupe avec des ciseaux d'or, le franchit au milieu des cris de joie et, après lui, toutes les autres barques, soulevées par leurs pagayeurs, se lancent vers l'aval en une course folle. Désormais les eaux pourront couler de nouveau vers la mer, les campagnes se découvriront et les paysans se hâteront de planter le riz et le coton dans le limon laissé par la crue, tandis que des nuées de pêcheurs, barrant aux poissons toutes les passes, se précipiteront vers les réservoirs inépuisables des lacs.

Nous remontons donc vers le Tonle Sap. Les plaines sont ici moins basses que dans le delta, on ne voit plus de blancs-d'eau par delà le bourrelet des rives. Les villages se succèdent avec leurs cases perchées sur des pilotis; aux appontements descendant le long des berges, sont accrochées des grappes de pirogues que les remous produits par notre hélice font s'entrechoquer; de belles pagodes paraissent, toutes blanches sous les ombrages sombres des manguiers. Des collines détachées émergent de la plaine à notre gauche : celles d'Oudong, l'ancienne résidence royale, sont couronnées de ces édicules en forme de cônes au profil aigu et très mouluré qu'on appelle des *cheidis*. Ils abritent les restes de quelques saints abbés des monastères voisins ou des reliques supposées. Plus loin, vers l'ouest, se silhouettent les premières croupes des monts Kravanh, où l'on récolte le cardamome. Plus nous avançons, plus les rives deviennent marécageuses; des canaux se détachent du bras principal, vers la droite comme vers la gauche, dessinant des îles ceintes de roseaux; derrière elles, s'étendent d'immenses marais d'où, le soir venu, sortent de véritables nuages de moustiques. Il y a quatre ou cinq ans, j'ai dû passer quelques journées près de Samrong, au milieu de ces terres toujours noyées; dès la nuit tombante, il fallait s'enfermer sous la moustiquaire, s'enfumer comme des jambons dans une cheminée et renoncer à dîner, si l'on avait trop reculé l'heure de son repas.

Après une courte escale à Kompong Chnang (le quai des marmites), centre administratif d'une province, nous entrons enfin dans le lac oriental, entre deux groupes de hauteurs sans caractère, qui forment comme un barrage brisé. En ce mois de novembre, bien que la décrue ait commencé depuis longtemps, les eaux sont encore hautes ; elles ont à peine quitté leur extrême limite d'inondation ; malgré tout, le passage est difficile, les bancs de boue mouvante sont dangereux et le capitaine de notre bateau force ses feux pour atteindre avant la nuit le lac occidental et ses fonds plus sûrs.

Le paysage est loin d'être pittoresque ; les côtes basses, couvertes, sur des kilomètres de profondeur, de forêts noyées, avec leurs arbres dont les plus hautes branches émergent à peine, sont d'une monotonie désespérante ; du reste elles ne tardent pas à se perdre à l'horizon. Aujourd'hui les eaux sont calmes ; pas un souffle d'air n'en ride la surface qui, en plein soleil de midi, a les teintes irisées d'une coulée de métal ; mais il n'en est pas toujours ainsi, j'ai vu des jours où le grand vent y poussait des escadrons de lames courtes, fatigantes, et plus d'un y a senti les atteintes du mal de mer. Maintenant notre bateau a encore cinq ou six mètres d'eau sous la quille, les jonques chargées de *paddy* (riz non décortiqué) passent, naviguant à pleine voile : c'est la saison où l'on écoule vers les rizeries de Saïgon la récolte des trois provinces. Les ports où elles ont chargé ne sont pas situés sur les côtes de cette petite mer, mais assez loin dans l'intérieur, sur les rivières tributaires, au delà des forêts inondées et de la région des savanes comme Kompong Cham, Siemreap, Tuk Cho, Mongkol Borey, Battambang, Pursat. Les nécessités du trafic ont cependant obligé à créer une escale en pleine forêt noyée, c'est celle de Bak Preah. Il faut la chercher tout à fait vers l'extrémité ouest des lacs. Les vapeurs qui y fréquentent doivent d'abord s'aventurer dans un chenal qui sinue entre des îlots d'herbes flottantes ; au delà, c'est l'embouchure de la rivière Sangke (le Peam Sema, l'embouchure de la borne sainte), un couloir entre les arbres de la forêt noyée et deux heures durant, ils naviguent alors au milieu de leurs hautes branches émergeant d'un sous-bois d'herbes aquatiques. A droite, à gauche, devant le voyageur accoudé au bastingage, c'est à perte de vue le même paysage triste et gris. Peu d'animation. Quelques singes se poursuivent en jacassant ; puis des échassiers, des aigles d'eau y font une pêche active et qui doit être fructueuse, car le poisson fourmille littéralement sous ces fourrés et, par endroits, des bancs entiers de fretin frétillent à la surface de l'eau comme dans une poêle... Bak Preah, c'est une clairière d'eau à un carrefour d'eau au milieu de la forêt noyée. Il n'y a là que des cases sur radeau entourant la maison du gouverneur cambodgien, une succursale de la Banque de l'Indo-Chine, le casino du tenancier des jeux et une pauvre chapelle catholique abandonnée et misérable. Amarrées à des pieux, les quelque cinquante cases flottantes montent et descendent au gré des crues et ne reposent sur la boue que pendant deux ou trois mois de la saison sèche, mais alors elles sont presque toutes évacuées.

CETTE AGGLOMÉRATION DE VILLAS POUR BANLIEUES... (page 388).

Les grands vapeurs ne vont pas plus loin. Seules les chaloupes et les jonques peuvent remonter les quatre rivières qui s'y rencontrent venant de Battambang, de Mongkol Borey, de Sisophon et de Tuk Cho.

Tout primitif qu'il soit, ce village aquatique, où affluent les riz de tout le bassin occidental des lacs, est pendant sept mois de l'année un port de transit des plus actifs et la Banque de l'Indo-Chine, rien qu'en faisant des avances sur les riz chargés, y réalise de très jolis bénéfices.

Lorsque, dans le Tonle Sap, les eaux ont baissé au point que, la navigation à vapeur ayant depuis longtemps cessé, on ne peut plus même traîner les jonques sur les fonds qui affleurent presque ; lorsque, la forêt noyée ayant été évacuée par les eaux, apparaissent les troncs boueux de ses arbres, entre lesquels circulent les anciens chenaux transformés en chemins de vase ; alors des centaines d'embarcations légères jettent toute une population d'hommes, de

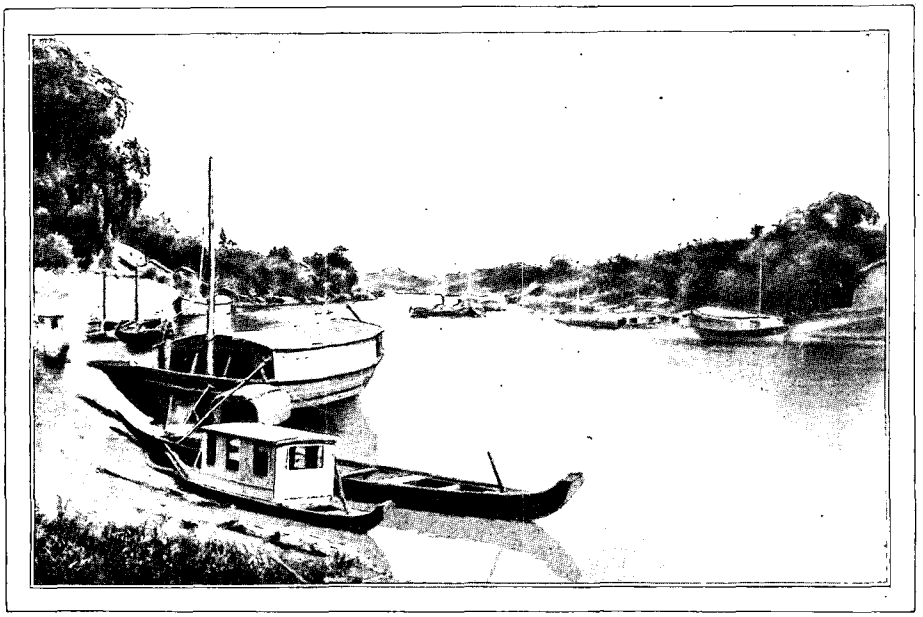
UN BONZE CAMBODGIEN DANS LA PAGODE D'ATHWEAR PRÈS DE SIEMREAP.

femmes, d'enfants, Annamites pour la plupart, sur les plages ou les hauts-fonds. Des villages de huttes sur pilotis s'y élèvent en quelques heures, à côté de vastes sécheries. De jour et de nuit les hommes, cernant le poisson qui grouille dans ces eaux chaudes, y font des pêches miraculeuses. Séchés au soleil et légèrement salés, ces poissons sont ensuite revendus à des marchands chinois et exportés dans tous les pays d'Extrême-Orient. L'importance de cette industrie est telle que les droits de pêche seulement rapportent à l'État plus de 200 000 francs par an.

C'est à l'entrée de la rivière de Siemreap que s'arrêtent les voyageurs à destination d'Angkor. En vue du Pnom Krom dont la crête pelée est couronnée de sanctuaires anciens, le bateau stoppe en plein lac. Des pirogues accrochées aux branches qui émergent viennent nous chercher. Elles n'ont pas de quille et paraissent très instables, mais on peut y descendre avec confiance. Bien que nos pagayeurs y mettent un certain entrain, il nous faut deux heures pour traverser la forêt noyée, vrai labyrinthe de fourrés tous semblables et l'on se demande comment il est possible d'y trouver son chemin lorsque le brouillard ou la nuit cachent les accidents de la côte. Aujourd'hui, nos embarcations nous porteront encore jusqu'au cœur de Siemreap en face du bungalow réservé aux touristes ; dans quelques jours il faudra atterrir à une heure en aval et continuer en charrette à bœufs, ce qui est peut-être pittoresque, mais assez incommode.

La rivière, en effet, a déjà fortement baissé, ses eaux claires laissent voir des fonds de sable doré sur lesquels notre pirogue, toute légère qu'elle est, doit parfois être traînée. Nous avançons cependant sans qu'on ait à employer les grands moyens comme on dut le faire, il y a quelques jours, pour le roi Sisowath. Sa Majesté était allée à Battambang et à Angkor reprendre pied sur les terres perdues par ses ancêtres. Elle voyageait en sampan avec toute une flottille d'embarcations portant ses danseuses, ses musiciens et aussi ses ministres. On s'arrêta à Siemreap plus longtemps qu'il ne fallait à donner des bals et des concerts, si bien que lorsqu'on voulut partir, les embarcations ne flottaient plus. Alors la population tout entière descendit dans le lit de la rivière, et tous, hommes et femmes tendant des nattes devant eux formèrent une série de barrages mobiles qui permirent au cortège royal de descendre de bief en bief.

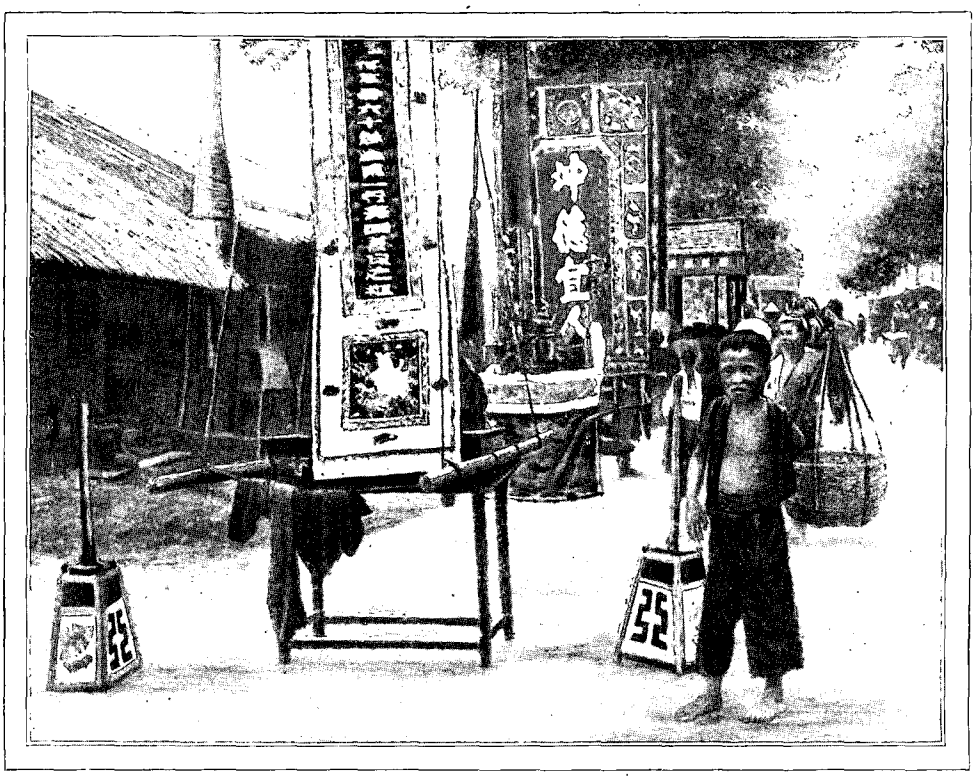
Au sortir de la forêt noyée, la montée de la rivière dédommage heureusement des deux heures monotones qu'on vient d'y passer. Il est difficile de trouver au Cambodge des paysages aussi frais et aussi agréablement variés. Assis sur le roof de ma pirogue, je les vois lentement passer devant moi, je les reconnais comme de vieux amis qui m'ont laissé les meilleurs souvenirs. Voici que les berges ont nettement émergé, nous avons dépassé la limite extrême des inondations annuelles et laissé derrière nous les savanes incultes avec leurs grandes vagues d'herbes jaunies. Maintenant, c'est la plaine des rizières, coupée de bouquets de bois et de haies sinueuses qui masquent des chemins creux, puis, séparés de la berge par une délicieuse petite route très ombragée, se succèdent les enclos. Chacun d'eux est un verger au milieu duquel se cachent les deux ou trois paillotes qui constituent l'habitation d'une famille. Manguiers, citronniers, anones, bananiers, aréquiers y poussent merveilleusement et suffisent à donner une grande aisance aux gens du pays. Il est vrai que, contrairement à ce qui se passe souvent en Extrême-Orient, tous ces arbres sont cultivés avec grand soin ; le sol autour d'eux est constamment tenu très propre, et des norias à roues y versent continuellement l'eau puisée aux barrages de la rivière.



C'EST A L'ENTRÉE DE LA RIVIÈRE DE SIEMREAP...

Les Cambodgiens, comme du reste les Siamois et aussi les Malais, répugnent aux agglomérations trop denses ; même dans les plus grandes villes, leurs habitations s'essaiment dans la périphérie au milieu des clos et des vergers formant de longues banlieues. Au centre c'est le marché où s'entassent les Chinois dans des cases qui sont au contraire

serrées l'une contre l'autre, profondes, mal aérées, sans cour ni jardin, et aussi les bâtiments administratifs. Il en est de même à Siemreap ; aux vergers, en remontant la rivière, succèdent les pagodes, puis les maisons en bois des gros commerçants chinois et enfin les échoppes sordides et étouffées des petits détaillants. Des passerelles de fortune, avec au milieu quelques planches mobiles pour laisser passer les embarcations, enjambent d'une rive à l'autre ; quelques cases ont jeté leurs pilotis jusque dans le courant ; une animation, une vie extérieure plus grande annoncent progressivement le grouillement du marché. Je m'installe là pour quelques jours dans l'ancien logement du haut commissaire siamois, afin de prendre contact avec les autorités indigènes locales et d'acheter quelques chevaux.



PRÉPARATIFS D'UN ENTERREMENT CHINOIS A PNOM PENH.

Il y a quelques mois à peine que ces provinces ont été rétrocédées et sont redevenues cambodgiennes. Elles sont, du reste, presque entièrement peuplées de Cambodgiens, en dehors de la population flottante chinoise ou annamite. Il est donc intéressant de voir comment ce changement de situation a été accepté.

Nous avons en France la manie de faire des mots et l'on n'avait pas craint de parler de l'Alsace-Lorraine, notre éternel regret, à propos de ces provinces perdues par un des ancêtres de S. M. Sisowath. La cérémonie de leur reddition aux autorités françaises est encore toute proche, le roi, remis en possession de l'héritage de ses pères, était ici il y a quelques jours, et je ne rencontre cependant qu'indifférence dans le peuple et regrets à peine déguisés chez les mandarins comme chez ceux qui pouvaient, à la faveur du changement de régime, être appelés à les remplacer.

Voici, je crois, les causes de ces sentiments. Pendant les quelques années qui ont précédé le traité de 1907, nous avons eu, dans le bassin occidental des lacs et spécialement à Siemreap, une politique assez agissante. Nous avions inscrit sur nos listes de protégés, avec les Chinois et les Annamites, un certain nombre d'indigènes ambitieux qui, sous des prétextes valables ou non, cherchaient à échapper à la juridiction siamoise. Le nombre de ces partisans était même devenu tel qu'il avait fallu les organiser et leur donner un chef, qui s'était affublé du titre de gouverneur français. A celui-ci, comme à tous ceux qui gravitaient autour de lui, il avait paru que la France devenant maîtresse de la situation, leur position était désormais assurée. Ces espoirs ne se réalisèrent pas : les anciens fonctionnaires furent maintenus en place et cela créa un groupe de mécontents auxquels on promit, il est vrai, des compensations sans en trouver de leur goût. Les hauts fonctionnaires reconnus par nous virent, d'autre part, leurs revenus considérablement diminués. Le gouverneur qui aurait touché autrefois plus de 40 000 francs par an, a vu ses appointements tomber à 6 000. En outre, l'administration centrale à Bangkok s'étant toujours un peu désintéressée de ces provinces lointaines, considérées seulement, semble-t-il, par les Siamois comme un gage à conserver en vue de transactions possibles, les pratiques traditionnelles des fonctionnaires extrême-orientaux n'y avaient guère de frein et y étaient fructueuses. Diminution notable dans les appointements, perte à peu près complète de ressources qui, bien qu'illicites, n'en étaient pas moins copieuses, tel était pour ces fonctionnaires le bilan du nouveau régime. Les satisfactions de leur loyalisme, d'ailleurs douteux, ne suffisaient pas à adoucir leurs regrets. Quant aux gens du peuple, ils n'ont sur ces affaires aucune

opinion bien arrêtée. L'ambition du paysan cambodgien est d'être embauché dans la clientèle du mandarin le plus puissant. Une fois cette situation acquise, une ère nouvelle s'ouvre pour lui; moyennant les quelques services personnels qu'il rendra à son patron, il se verra oublié sur les listes de corvées et toujours favorisé dans les procès qu'il portera devant les tribunaux. Il ne peut donc avoir d'autre opinion que celle de son protecteur. Un d'eux cependant a trouvé une solution nouvelle et, chargé de me guider dans une excursion aux environs, il m'a tout simplement demandé d'entrer dans ma clientèle propre, parce que, disait-il, son patron, l'ancien gouverneur français, était maintenant incapable de lui faire obtenir aucun avantage. En somme, l'accueil qu'on me fait ici est plutôt respectueusement maussade. Le gouverneur même m'avait mieux reçu à mon précédent voyage, ainsi que son père que j'avais également connu.

Ayant donc pris contact avec les autorités indigènes et fait quelques excursions dans les environs de Siemreap, je suis venu m'installer à Angkor Vat qui est à quatre kilomètres plus au nord. J'ai trouvé là, dans l'enceinte même du temple, des pavillons en paillotes élevés par les indigènes pour recevoir le gouverneur général d'abord, le roi ensuite. Je n'ai que l'embarras du choix; ne comptant pas dans ma suite le nombreux personnel de femmes, de danseuses, de domestiques qui escorte Sa Majesté, je me suis installé dans le pavillon destiné au gouverneur général pour me mettre aussitôt à l'étude du groupe imposant des ruines environnantes. Aussi bien, un jeune lieutenant d'artillerie coloniale, M. Buat, est déjà venu me rejoindre; il commence à établir le canevas géodésique de la région; un commis des services civils, M. Commaille, qui est le conservateur désigné du groupe d'Angkor, vient diriger les débroussaillements et on m'annonce l'arrivée du lieutenant Ducret, un de mes camarades de l'infanterie coloniale, qui sera chargé du levé topographique. La première partie de mon programme est donc en bonne voie d'exécution.

Je n'ai certes pas l'intention d'infliger à ceux qui veulent bien suivre ces notes le récit détaillé et monotone de mes allées et venues. Cependant, puisque je suis ici pour étudier l'œuvre des rois Kambudjas je ne pourrai m'empêcher de faire quelquefois allusion à mes travaux archéologiques et peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de dire quelques mots d'une histoire encore peu connue, d'ailleurs, fixée seulement dans ses grandes lignes et pour laquelle précisément je recherche des jalons[1].

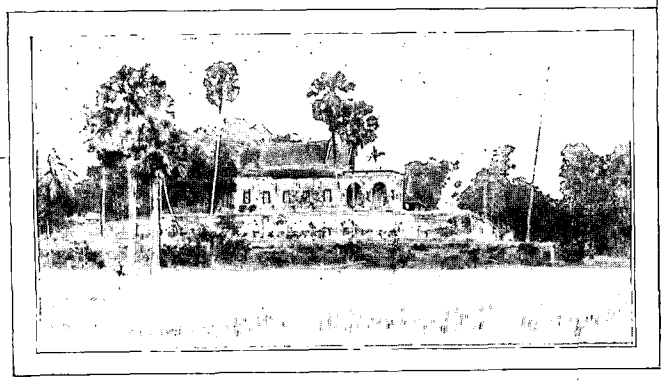
Avec un recul de bien des siècles, l'Indo-Chine, c'est-à-dire l'Inde transgangétique, fut à son tour colonisée par des éléments hindous d'origines diverses. Ceux-ci s'établirent en différents points de ses côtes, dans les districts miniers ou dans la partie des fleuves accessibles à leurs navires et, s'imposant comme ils l'avaient fait aux populations qui les avaient précédés dans l'Inde, ils établirent leur suprématie sur les peuplades autochtones. Celui de ces établissements qui eut les plus grandes destinées fut fondé sur le bas Mékong, presque à la naissance de son delta, par un certain Houen T'ien qui, venu on ne sait trop d'où, y aurait épousé la reine du pays, Lieou Ye, et commencé l'hindouisation de la peuplade sauvage des Khmers dont il était devenu roi par son mariage.

Il faut croire que ses fils, chez qui le sang indigène avait sans doute pris le dessus, ne répondirent pas aux espérances de cette nation nouvelle, car, quelque deux cents ans après, vers la fin du IVe siècle, un brahmane hindou, Kaundinya, y fut accueilli avec de grandes démonstrations et placé sur le trône. C'est lui le fondateur de la dynastie des Kambudjas (fils de Kambu) qui, par voie plus ou moins directe, se maintint au pouvoir jusque vers le milieu du XIIIe siècle et compta environ une trentaine de souverains.

1. Il est vraiment regrettable que M. Brieux, dans un article de l'*Illustration* (11 juin 1910), ait cru devoir faire table rase des travaux des Bergaigne, des Kern, de ses confrères MM. Barth et Senart de l'Institut et de quelques autres savants. La chronologie des rois Kambudjas telle qu'ils l'ont établie n'est plus guère sérieusement contestée

UN VILLAGE DE PÊCHEURS A LA LISIÈRE DE LA FORÊT NOYÉE (page 392).

CELLULES DES BONZES PRÈS D'UNE PAGODE CAMBODGIENNE.



LA PAGODE MODERNE AU MILIEU DES RUINES DE LOLÉÏ.

Ces rois constituèrent leurs États suivant la formule brahmanique la plus étroite, remarquable instrument de domination entre les mains d'une minorité infime, mais bien supérieure par l'intelligence à la foule des autochtones. Ils réussirent par ce moyen, n'ayant d'ailleurs à lutter que contre des tribus primitives et sans cohésion, à constituer un grand empire qui engloba toute l'Indo-Chine centrale. La religion, dans ce royaume théocratrique, a été certainement mêlée à toute l'action administrative. Les rois se déclarèrent d'essence divine et se firent rendre un culte; la moitié de la population, la moitié des terres constituaient l'apanage des fondations religieuses dont ils couvrirent le pays. Les dimes dues à ces temples absorbaient la plus grande partie des productions du sol, des fleuves et de la forêt; la main d'œuvre nécessaire pour leurs constructions décima non seulement les populations indigènes, mais encore les troupeaux humains que les armées victorieuses ramenaient des quatre coins de l'horizon. J'ai déjà visité et catalogué plus de cinq cents de ces sanctuaires disséminés sur toute l'étendue de leurs possessions, dans la vallée de la Se Mun et dans le propre bassin du Mékong. Je vais maintenant parcourir les provinces qui furent le noyau du royaume et d'après les listes dressées par un de mes prédécesseurs, M. Aymonier, j'aurai à y étudier environ quatre cents autres temples, soit un total de neuf cents édifices ou ouvrages d'art. Si l'on songe que certains couvrent des kilomètres carrés de surface, on voit quel effort considérable demandèrent à leurs sujets ces rois qu'on a si justement appelés « les rois constructeurs ».

De toutes les résidences successives qu'ils occupèrent, Angkor fut la dernière et celle où ils accumulèrent le plus de splendeurs. C'est là qu'ils arrivèrent au sommet de leur puissance et c'est là aussi que les atteignit l'événement fatal qui les en précipita d'une façon brusque, mais encore mystérieuse.

Vers le milieu du XIII^e^ siècle, les documents épigraphiques qui les concernent cessent, en effet, tout à coup; Angkor Vat, le grand sanctuaire de la capitale, une des œuvres les plus parfaites de l'architecture qui s'était développée sous leur impulsion, reste inachevé et on ne construit plus rien. La religion brahmanique disparaît et, lorsque les annales indigènes modernes nous donnent les noms des premiers rois de la dynastie actuelle, elles ne la font remonter qu'au milieu du XIV^e^ siècle; les titres qu'elles leur confèrent dénotant d'autre part qu'à cette époque ces princes avaient déjà embrassé le bouddhisme dont les Cambodgiens sont maintenant de fidèles sectateurs, il faut bien admettre qu'il y a eu, pendant ce hiatus de l'histoire, une révolution sociale et religieuse. D'autres documents nous apprennent du reste que ce mouvement fut général dans la péninsule. Les colonies ou royaumes hindouisés disparurent à cette époque, probablement à la suite d'une action simultanée des autochtones, encouragés et aidés par un élément ethnique nouveau dans l'Indo-Chine méridionale, les *Thaï* descendus des vallées du sud-ouest chinois, dont les Siamois actuels constituent la branche principale. Ceux-ci étaient bouddhistes et le bouddhisme avait été d'autre part introduit dans la péninsule par certains groupes hindous eux-mêmes; la religion plus douce et plus humaine de Gautama

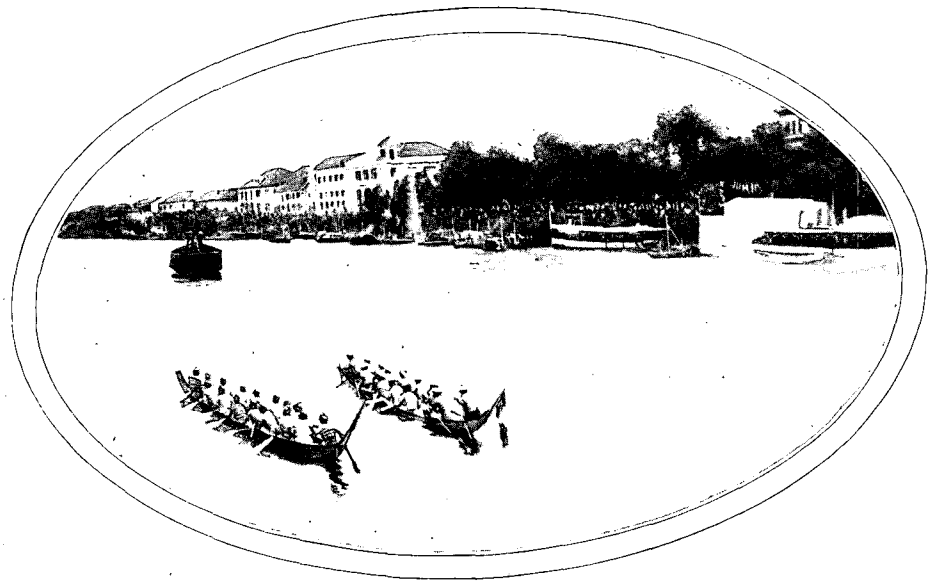
n'eut donc aucune peine à remplacer le culte des divinités brahmaniques au nom desquelles des populations entières étaient maintenues dans le plus dur des esclavages.

L'histoire de la période moderne du Cambodge n'est guère brillante. Les rois qui succédèrent aux Kambudjas n'étaient pas de taille à porter leur sceptre. Attaqués par les Siamois à l'ouest et les Annamites à l'est, ils perdirent successivement la plupart des anciennes provinces. Se jetant tantôt dans les bras des uns, tantôt aux genoux des autres, ils payaient chaque intervention d'un lambeau de territoire. Fatalement, le Cambodge allait disparaître du rang des nations asiatiques, être probablement absorbé par l'Annam et démarqué par les lois somptuaires de ce pays niveleur, lorsque notre intervention arrêta sa ruine. Angkor, jadis le siège de la puissance des Kambujdas, avait été livré aux Siamois par un mandarin rebelle, nous venons de rattacher ce fleuron à la couronne royale. Nous partis, il est probable que de nouveau les plaines du Tonle Sap verraient passer les armées des envahisseurs et que recommenceraient les luttes séculaires.

C'est donc l'œuvre de ces Kambudjas dont je vais encore rechercher les vestiges. Les principaux sont connus de longue date. Le traité de 1907, en nous remettant la garde de ces œuvres d'une école architecturale disparue, nous a créé de grandes obligations : celle de les conserver, celle de les faire mieux connaître, celle de les rendre aisément accessibles à tous. C'est à l'École française d'Extrême-Orient, gardienne née des richesses archéologiques de l'Indo-Chine française, que sera confiée la mission de parer à ces obligations. Elle a vaillamment conquis son rang parmi les milieux scientifiques et on peut être assuré, si les moyens financiers ne lui sont pas trop mesurés, qu'elle mènera à bien cette nouvelle tâche.

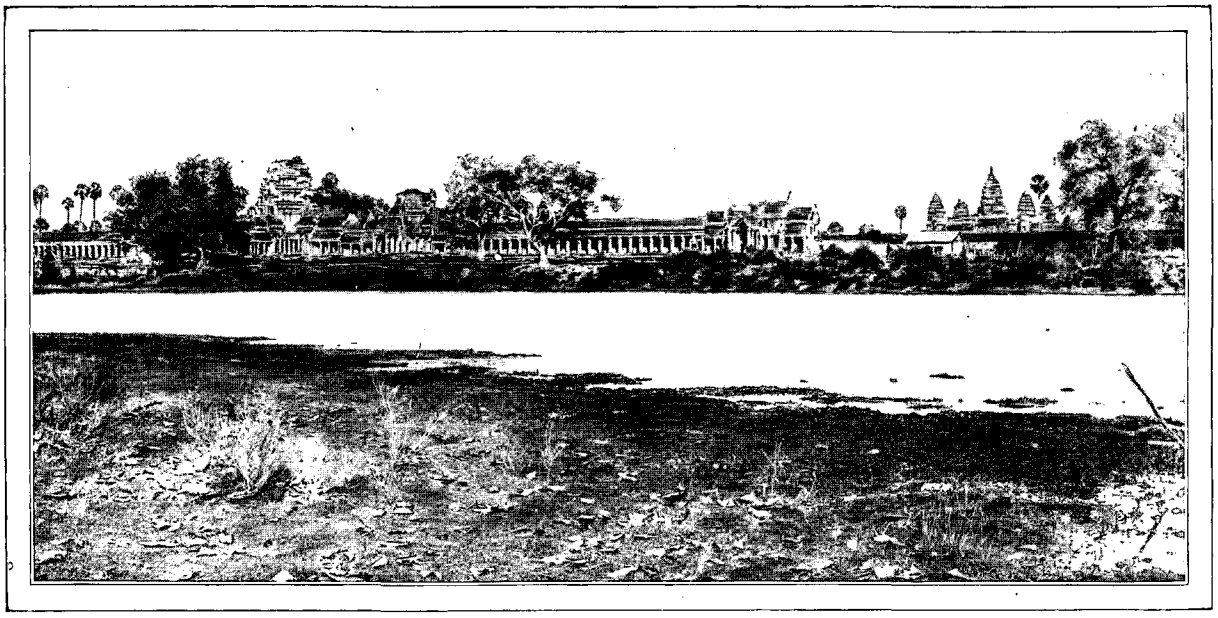
Pendant les quelques jours que je dois passer ici, nous attaquerons la forêt qui recouvre l'ancienne capitale, nous dégagerons les monuments qui y sont enfouis, nous ferons couper les lianes, les racines qui disjoignent les pierres, déforment les tours, recouvrent les fines sculptures. Avant de quitter la région et de poursuivre mon voyage, je proposerai la délimitation d'un vaste parc large de 20 kilomètres qui engloberait les ruines principales, on y tracerait des routes, on dégagerait les fourrés, on y construirait un bungalow suffisamment confortable et alors on pourrait inviter les touristes à s'y arrêter. Pendant ce mois de décembre, malgré les installations plus que rudimentaires que nous pouvions seulement leur offrir, il en est venu plus d'une centaine. Ce nombre sera largement dépassé par la suite, lorsque les moyens d'accès seront devenus plus faciles et lorsque l'attention de ceux qui voyagent aura été attirée de ce côté. On ne sait pas assez, en effet, que, nulle part en Extrême-Orient, on ne trouve un ensemble architectural d'art hindou qui soit comparable aux ruines d'Angkor. Les temples de Madura, de Trichinopoly, les caves d'Ellora, les sanctuaires d'Hallabid, le Bouroubodour de Java leur sont inférieurs à bien des titres.

(*A suivre.*) E. LUNET DE LAJONQUIÈRE.



RÉGATES A PNOM PENH.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



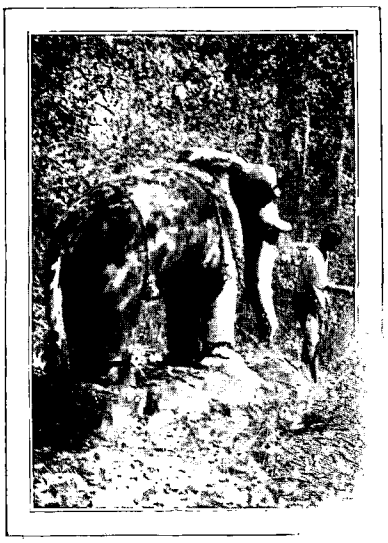
LE SANCTUAIRE D'ANGKOR VAT : VUE DE L'ENTRÉE PRINCIPALE; A DROITE, LE TEMPLE AVEC SES CINQ TOURS (page 400).

DE SAÏGON A SINGAPOUR, PAR ANGKOR, AUTOUR DU GOLFE DE SIAM[1]

PAR LE COMMANDANT E. LUNET DE LAJONQUIÈRE

Chargé de Missions archéologiques

II. — Le Parc d'Angkor. — Angkor Thom. — Les grands temples. — Les travaux des Kambudjas. — Angkor Vat. — Mon convoi. — Bivouacs. — Étapes. — Le plateau des litchis (Pnom Koulen). — Des religieux ermites. — A travers les districts du Nord : Puok, Kralanh, Chongkal, Svay Chek, Pnom Srok, Tuk Cho. — La région des forêts claires. — Les Dang Rek. — Arrivée à Mongkol Borey. — Quelques incidents. — Traits de caractère des indigènes; folie dangereuse; une réincarnation du Bouddha. — Difficultés de ravitaillement. — Les lépreux; agonies bruyantes; épidémies.



UN ÉLÉPHANT DE PIERRE AUX ABORDS D'UN TEMPLE.

J'AI consacré les mois de novembre et de décembre à la visite minutieuse de ce que j'ai proposé d'appeler le Parc d'Angkor. Ce serait là, je le repète, un des plus merveilleux domaines archéologiques qu'il y ait au monde. Il s'étendrait sur une surface à peu près ovale de près de 15 000 hectares dont le grand axe, orienté est-ouest, aurait environ 20 kilomètres.

Les Kambudjas vinrent s'y installer vers la fin du IXe siècle et y résidèrent d'une façon presque continue jusque vers le commencement du XIVe. Leurs anciennes résidences, dont l'identification est encore incertaine, s'échelonnaient vraisemblablement le long du Mékong, entre Angkor Borey, un peu en amont de Chaudoc, et Vat Phu près de Bassac et aussi, dans la région orientale d'Angkor entre cette ville et le Mékong, au pied et sur les cimes de la longue falaise des Dang Rek. On pourrait s'étonner de voir, en trois ou quatre siècles, la capitale d'un royaume être aussi flottante et vagabonde si l'on ne savait que ce mot de capitale ne doit pas, tel que nous l'entendons, s'appliquer aux résidences royales de l'Extrême-Orient. Celles-ci ne comprenaient guère que des demeures seigneuriales, des palais, lesquels n'étaient que les dépendances des temples consacrés au culte du dieu royal. Élevées au rang de capitales lorsque les seigneurs qui les avaient fait construire arrivaient eux-mêmes à la dignité suprême, par droit de succession, par intrigues, ou par la force des armes, elles portaient alors le nom de l'heureux prince, puis elles redevenaient des seigneuries vassales, lorsque s'obscurcissait son étoile.

1. *Suite. Voyez page* 385.

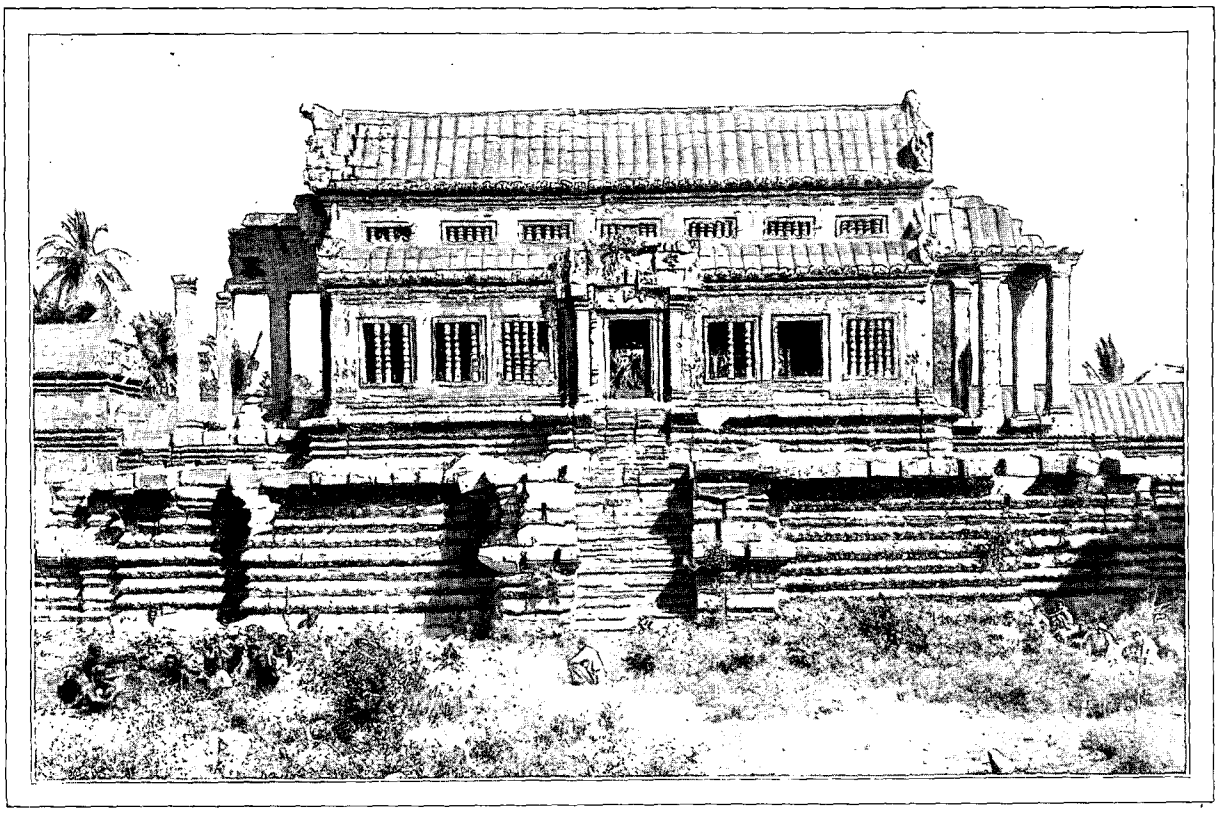
Alors donc que la région d'Angkor avait été déjà peuplée de temples par quelques-uns de ses prédécesseurs, le plus grand des rois Kambudjas, Yaçovarman, abandonna son ancienne capitale Hariharalaya et vint se fixer dans le pays. Les anciennes résidences royales n'avaient eu jusqu'alors comme défenses que de vastes levées de terres, probablement couronnées de palanques. Il reconnut, sans doute, que cela était insuffisant pour les mettre à l'abri des entreprises de vassaux félons et donna l'ordre de construire la ville que nous appelons, avec les Cambodgiens d'aujourd'hui, Angkor Thom (la grande cité), mais à laquelle il donna les noms de Yaçodharapura (la cité du roi Yaçovarman) ou Kambupuri (la cité des fils de Kambu).

Elle est située à 5 kilomètres au nord de l'agglomération actuelle de Siemreap qui, déjà, était peut-être son port, son marché; la rivière court parallèlement à sa face orientale, à 500 mètres à peine. Le quadrilatère de son enceinte, presque un carré, aux faces régulièrement orientées, se développe sur un peu plus de 3 kilomètres de côté. Il est fait de puissantes murailles bâties en limonite, sorte de conglomérat ferrugineux d'aspect spongieux, de teinte rougeâtre, très difficile à tailler, qu'on trouve par larges bancs dans la région. De leur crête haute de 7 à 8 mètres, elles dominent un fossé large de 100 mètres environ, maintenant en partie comblé et transformé en rizières, mais qui, primitivement, était plein d'eau. Elles s'appuient d'autre part, à l'intérieur, sur un large terre-plein. Cinq portes, deux sur la face est et une vers le milieu de chacun des autres côtés, donnent accès à l'intérieur. Ce sont des ouvrages remarquables, construits en blocs de grès et encore assez bien conservés; à droite et à gauche du passage unique, dallé et couvert à une grande hauteur de voûtes ogivales, d'obscures salles de garde s'enfoncent dans le massif des maçonneries; au-dessus, dépassant de quelque dix mètres la crête des murs, s'élève un dôme en forme de tiare supporté par quatre figures gigantesques qui sont celles du dieu Brahma.

Des chaussées dallées traversent le fossé en face de chacune des portes; elles étaient autrefois bordées de garde-fous particulièrement imposants, presque tous renversés aujourd'hui, sauf à l'une des entrées orientales. C'étaient deux lignes de géants accroupis, tenant dans leurs bras le corps monstrueux d'un serpent mythique dont les têtes multiples se déployaient en majestueuses spatules des deux côtés de l'entrée du pont. Les débris en sont épars sur la chaussée ou dans la vase des fossés, mais il est à croire qu'on pourra reconstituer en partie cette décoration fantastique.

De grandes avenues axiales coupaient en quatre quartiers l'intérieur de la ville, maintenant envahie par une forêt aux arbres centenaires, peuplée de singes gouailleurs. Au point où elles se recoupent, le grand roi avait fait élever le sanctuaire du dieu royal, le Yaçodharagiri, connu actuellement sous le nom de Bayon, qui est sans conteste le plus beau, le plus étrange, le plus impressionnant des temples cambodgiens. Il a été fort maltraité par la nature et par les hommes. Les cloîtres qui formaient son enceinte extérieure ont été renversés; leurs colonnes aux ornements délicats ont été tirées à terre par les éléphants des armées victorieuses, et les voûtes qu'elles soutenaient se sont effondrées masquant les parois du fond couvertes de bas-reliefs. Il faut escalader ces amas de blocs pour atteindre les premiers escaliers du sanctuaire lui-même, enfoui sous la verdure avant les derniers débroussaillements. Des arbres avaient poussé partout, sur l'arête des voûtes, sur les couronnements des dômes; leurs longues racines, s'engageant entre les fissures, les emprisonnaient d'un réseau aux fils toujours grossissants et, pénétrant dans l'intérieur des sanctuaires et des galeries, y pendaient comme de longs serpents qui cherchent à prendre terre. C'était une colline de feuillages à travers laquelle apparaissaient des coins de corniches, des détails d'architecture ou les faces gigantesques d'une divinité. On ne peut guère songer à le réparer, il faudrait pour cela le geste généreux de quelque Mécène

UN DES SANCTUAIRES D'ANGLE SUR LES REMPARTS D'ANGKOR THOM (page 400).



BIBLIOTHÈQUE DE LA PREMIÈRE ENCEINTE DU TEMPLE D'ANGKOR VAT.

multimillionnaire, mais on a tout au moins dégagé les façades, étayé les terrasses et déblayé les cloîtres obscurs, ce qui a mis un peu d'ordre dans ce chaos. Aussi l'on peut maintenant parcourir ces galeries au tracé tourmenté, coupées d'escaliers, s'enfonçant dans l'ombre des cloîtres; on peut suivre les longues lignes de bas-reliefs qui racontent la vie de ces temps reculés; on peut, à la lueur des torches, pénétrer dans le sanctuaire mystérieux de la terrasse supérieure, et là, devant le trou béant où était maçonné le piédestal gigantesque de la divinité, sous le dôme enténébré de la voûte profonde, comprendre l'implacable terreur qu'elle inspirait à la foule misérable de ceux qui n'étaient pas « deux fois nés[1] ».

La silhouette du monument se détache aujourd'hui. On voit ses galeries étagées en pyramides, jusqu'au sanctuaire central qui s'élance majestueusement au-dessus d'elles. Toutes les façades sont ornementées, ciselées; les arêtes des voûtes sont crêtées de motifs, et sur tous les angles, montant vers le ciel comme des cierges sur un porte-flambeau pyramidal, se dressent une cinquantaine de ces étranges tours couronnées d'une tiare ouvrée qui coiffe le quadruple masque de Brahma.

C'est la partie nord de la ville qui paraît avoir été réservée aux installations royales. En coupant la forêt et brûlant la brousse, nous avons pu voir, en effet, que le Bayon occupait le côté sud d'une place en quadrilatère, autour de laquelle sont disposés beaucoup d'autres monuments : le Ba Phuon, haute pyramide aux étages ceinturés de galeries que dominait un sanctuaire maintenant renversé, étendait les ailes de son entrée monumentale le long de la face ouest; puis sur leur prolongement, la majestueuse terrasse qui précède le Phimeanakas aligne, sur une longueur de plus de 100 mètres, de grands bas-reliefs représentant des éléphants harnachés pour la chasse ou la guerre, tandis que, plus loin, sur une terrasse plus élevée, la statue mutilée du Roi lépreux est maintenant abritée sous une paillote.

En face, de l'autre côté de la place, séparés par une grande allée médiane qui aboutit à une des portes de la face est, derrière une ligne de tours sanctuaires, sont les ruines de deux palais, avec leurs galeries, leurs chapelles particulières, leurs étangs ombragés. Enfin, sur la face nord, des deux côtés de l'allée axiale, c'est le groupe de temples du Prah Pithu, puis d'autres temples encore, bouddhistes ou brahmanistes, tous ruinés, perdus dans la brousse et la forêt, entourés d'éboulis, mais encore décorés de leurs délicates ciselures.

Comme les divinités sont représentées partout, on pourrait croire que tous ces monuments étaient

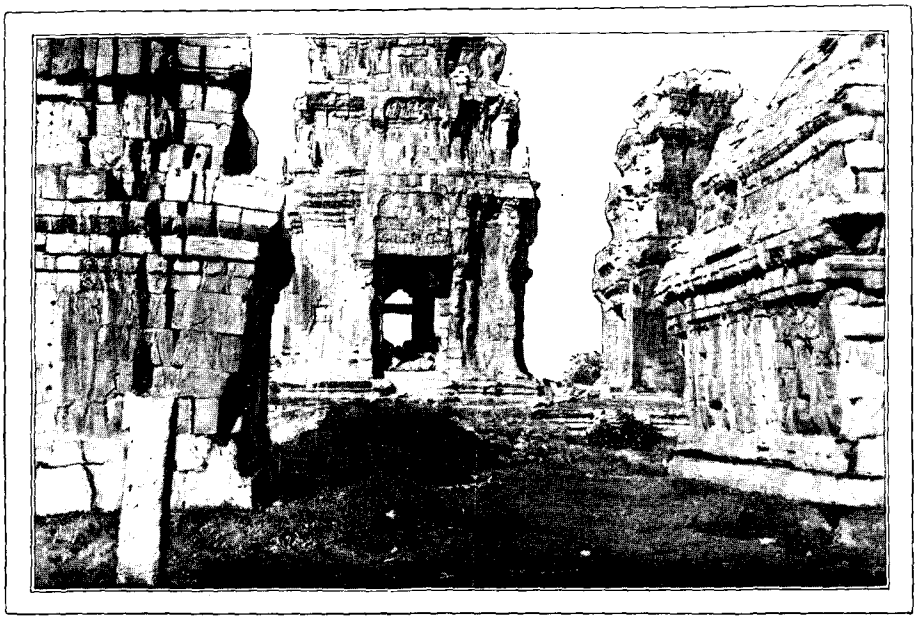
1. Qualificatif des gens de caste supérieure dans la société brahmanique.

seulement des sanctuaires, si les inscriptions des portes n'indiquaient qu'ils eurent aussi d'autres destinations ; que le Phimeanakas, par exemple, fut une sorte de palais administratif où, dans les assemblées des grands feudataires, les ministres traitaient les affaires du royaume en présence des divinités et du roi, qui était, d'ailleurs, lui-même d'essence divine.

En dehors des quatre temples élevés sur les angles du terre-plein de l'enceinte, les autres quartiers de la vieille capitale ne présentent aucune trace de monuments ; là, sans doute, étaient cantonnés sous des constructions légères ces soldats qu'on voit marcher casqués et cuirassés à la suite des rois Kambudjas, dans les longs défilés sculptés en bas-reliefs sur les parois des temples ; des hangars abritaient les éléphants aux fronts diadémés ; les chars et les chevaux de guerre occupaient de vastes écuries. Une vie intense animait, le soir, les bords de ces étangs maintenant déserts et ces solitudes où l'on ne trouve plus qu'une dizaine de cases misérables. Au milieu de ces sanctuaires jadis éclatants de dorures à l'extérieur et sombres comme des antres, dans les cellas où s'enfermaient les terribles divinités du brahmanisme, quelques bonzes misérables pratiquent seuls de nos jours les règles monastiques du doux Gautama. Le génie créateur de Yaçovarman et de ses successeurs ne s'arrêta cependant pas aux murs de la capitale. Ils couvrirent aussi tous les environs de temples et de travaux.

Au sud, le sanctuaire d'Angkor Vat, le plus connu parce qu'il fut jusqu'à ce jour le plus accessible et aussi le mieux conservé, englobe dans son enceinte extérieure plus de quatre-vingt-trois hectares. Maints voyageurs en ont donné des descriptions plus ou moins minutieuses et rapporté des photographies qu'on a souvent reproduites ; les lecteurs de cette revue se rappellent, par exemple, l'excursion de M. de Miramon-Fargues, publiée ici même le 5 août 1905. Commencé vers la fin du XII[e] siècle, le sanctuaire est resté inachevé ; et s'il a échappé aux mutilations qu'ont subies presque tous les autres monuments, c'est parce que, dans des circonstances qui nous sont encore inconnues, mais qui datent de l'époque même où le brahmanisme fut aboli dans ces contrées, il fut consacré au nouveau culte triomphant, le bouddhisme, alors qu'il avait été primitivement dédié au dieu Vishnou. D'un développement plus considérable que le Bayon, il est peut-être plus correct : ses lignes sont, à notre point de vue, plus classiques, mais il est moins inattendu, moins mystérieux ; l'impression qu'il produit est moins poignante, moins évocatrice de la société hiérarchisée où l'inflexible règle des classes produisait tant de splendeurs par l'utilisation impitoyable des peuples esclaves.

On n'en doit pas moins admirer cependant la grandeur de son ensemble, le développement majestueux de la grande avenue dallée, la longue perspective des galeries ornées de bas-reliefs ouvragés comme des tapisseries ; la variété, le fini et le style de la décoration artistement ciselée sur toutes les parties de l'édifice ; le dispositif de certaines cours-bassins fermées de galeries montantes ; l'élégance des quatre tours d'angle et du dôme central, haut de plus de cinquante mètres, où tout un dispositif d'angles contrariés atténue les saillants et arrondit la coupole surmontée d'une gigantesque fleur de lotus aux pétales entr'ouverts.



LA COLLINE DU PNOM KROM QUE COURONNENT LES RUINES D'UN SANCTUAIRE (page 405).

Il est impossible ici de tout détailler. De même je ne puis que nommer le Prah Khan au nord d'Angkor Thom qui fut peut-être la résidence du grand chapelain royal, du chef des brahmes et des principaux de cette caste privilégiée ; les fossés qui l'entourent englobent une superficie de 75 hectares ; dans la cour centrale, sous l'écroulement des blocs sculptés qui entourent le saint des saints, auquel conduisaient de remarquables galeries, on exhumera la plus étrange cohue de sanctuaires que je connaisse. Plus loin c'est le Ta Prohm avec le labyrinthe de ses galeries, de ses courettes, de ses salles obscures conduisant au sanctuaire principal qui était autrefois complètement revêtu de la base au sommet d'un placage métal-

lique. Ce serait encore le Ta Keo, dominant la forêt de ses étages surhaussés, le grand étang de Srang et bien d'autres monuments encore.

A chacun de ces temples, comme à nos anciennes abbayes, étaient attribués un domaine, des dîmes, des serfs; des donations pieuses, faites par les rois ou certains particuliers à la divinité qui y était honorée, constituaient, en définitive, des apanages plus ou moins considérables en faveur de ceux qui avaient la charge d'y assurer le culte. La valeur de ces redevances était telle qu'il fallait que le pays produisît alors dix fois plus que maintenant pour y suffire. Yaçovarman y avait, il est vrai, entrepris des aménagements grandioses, comme le furent généralement ses conceptions. A l'est, à l'ouest, au nord de sa capitale, il avait fait établir trois immenses réservoirs rectangulaires faits d'épaisses levées de terre. Les deux premiers, qui sont les plus considérables, n'ont pas moins de 7 et 8 kilomètres suivant leur plus grand axe et occupent, respectivement, une superficie supérieure à 1 300 et 3 200 hectares. Aujourd'hui ces lacs artificiels sont asséchés, les eaux ont fui par les brèches des digues qui, couronnées de hauts arbres, tracent à travers la plaine dénudée d'impressionnantes lignes droites.

UNE TOUR DES TERRASSES SUPÉRIEURES DU BA PHUON (page 399).

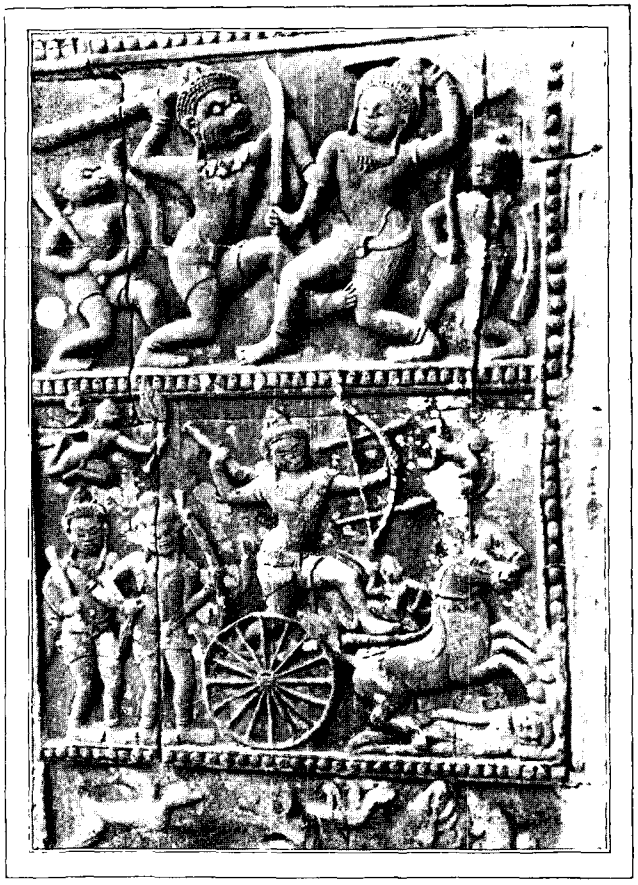
Toutes les conceptions des Kambudjas témoignent d'ailleurs par leur grandeur de la conscience qu'ils avaient de leur haute puissance. Telles étaient les routes qui rayonnaient autour de la capitale. Partant de la porte sud, la première piquait droit au sud-est, vers le pays où le réseau fluvial est navigable en toute saison; une autre s'en allait vers l'est et de là gagnait au nord-est la région de Bassac, le bief navigable du Mékong en amont des chutes de Khone; une autre, s'amorçant à la porte ouest, tendait à gagner la vallée du Ménam par la dépression de Watana; une autre débouchant de la porte nord s'inclinait vers le nord-ouest, passait les Dang Rek au Chong Samet et atteignait la région de Korat; une dernière, enfin, issue encore de la porte sud allait rejoindre le lac dans la direction du Pnom Krom. C'étaient de belles chaussées, à segments rectilignes, larges de 9 à 10 mètres, avec des ponceaux en pierre enjambant les coupures nécessaires à l'écoulement des eaux et des ponts robustes et artistiques jetés par-dessus les rivières torrentielles.

Lorsqu'à la fin de décembre j'eus terminé mon travail en ce qui concernait Angkor et ses abords, je

quittai ma paillote d'Angkor Vat et allai camper près du Prah Khan, à quelques centaines de mètres de la face nord de la vieille capitale. Les trois ou quatre jours que je consacrai à ce monument me permirent d'organiser mon personnel, de mettre chacun définitivement dans son rôle. Mon interprète, un Cambodgien, ancien élève de l'École coloniale à Paris, doit m'aider dans les longs palabres avec les autorités locales. J'ai en outre trois miliciens cambodgiens : l'un surveillera les conducteurs de charrettes, l'autre les coolies employés aux débroussaillements, le troisième ira dans les villages chercher les notables dont je devrai demander l'aide. Mon cuisinier et mon boy annamites s'occuperont tous deux de la table et du couvert, ils sont l'un et l'autre débrouillards. Il faut aller à 4 kilomètres du campement, pour trouver un village; il y a cependant une maison isolée à moitié route et il se trouve que c'est celle d'un notable qui au premier appel vient s'installer avec nous. Rien n'est plus facile pour un Cambodgien qu'un déplacement. Il vit d'une poignée de riz et d'une tranche de poisson sec qu'il passe au bout d'une baguette sur des tisons ardents; le soir venu il se couche n'importe où, autant que possible sous un arbre ou tout au moins sous un buisson qui le garantisse de la rosée et s'endort là sans aucun souci et aucune crainte. Avec une couverture roulée en turban autour de sa tête, une marmite et un couteau d'abatis il peut aller d'un bout à l'autre des trois provinces.

Après une autre halte de deux ou trois jours aux portes du Ta Prohm (v. p. 400), je commençai enfin ma véritable tournée. Jusqu'à la fin du mois, nous déplaçant chaque jour, allant de village en village, de halte en halte, nous avons décrit une vaste courbe dans le district de Roluos qui s'étend depuis Angkor jusqu'à l'ancienne frontière. Mon convoi se composait de trois ou quatre charrettes à bœufs ou à buffles suivant les ressources de la région; on les changeait, en effet, tous les jours, quelquefois même deux fois par jour.

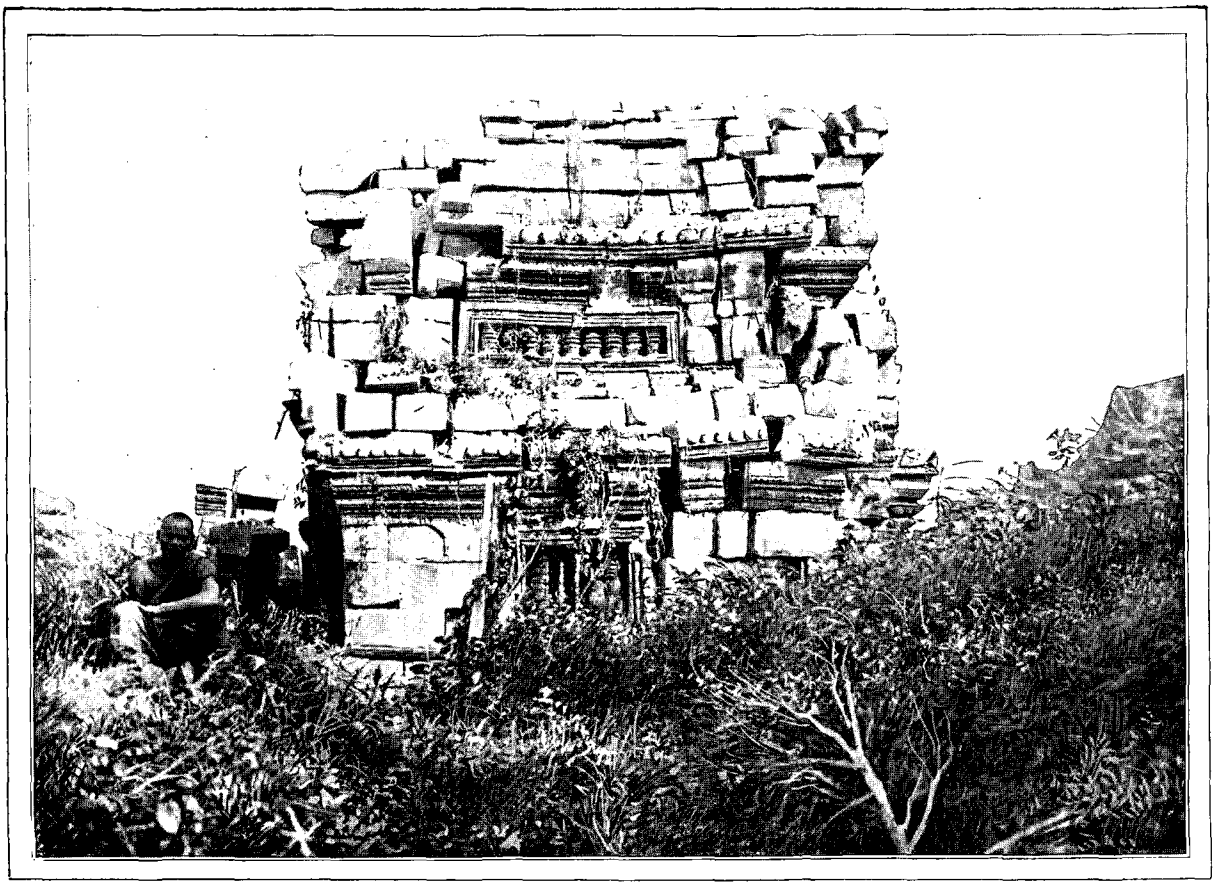
Les étapes ne peuvent être jamais bien longues et il ne faut guère espérer faire faire plus d'une vingtaine de kilomètres par jour au convoi des charrettes. Celles-ci sont d'une forme particulière, on n'en trouve de semblables que dans l'Inde du Nord, je crois, et dans le centre de la presqu'île Indo-Chinoise : le bas Annam, la haute Cochinchine, le Cambodge, les Laos français et siamois et la basse vallée du Ménam; c'est-à-dire dans les pays qui furent autrefois soumis plus ou moins directement à l'influence de l'ancien Cambodge ou de l'ancien Champa[1]. Elles se composent d'un bâti léger, deux pièces de bois qui se rejoignent près du joug, formant en même temps timon; deux glissoires latérales encadrent les roues; celles-ci, légères et élégantes, ont chacune leur essieu, petite baguette de bois vert qui s'encastre à demeure dans la glissoire et dans une pièce adhérente au bâtis; le moyeu touchant à ces deux pièces, ce mince essieu n'a en somme qu'un faible effort à supporter; on les couvre parfois d'une bâche ronde en feuilles de latanier. Aucune pièce de fer n'entre dans leur construction, aussi les réparations sont-elles des plus faciles et l'on a vite fait, dans ce pays de forêts, de réparer avec un simple couteau, quelques branches et quelques lianes, les accidents qui paraissent les plus graves.



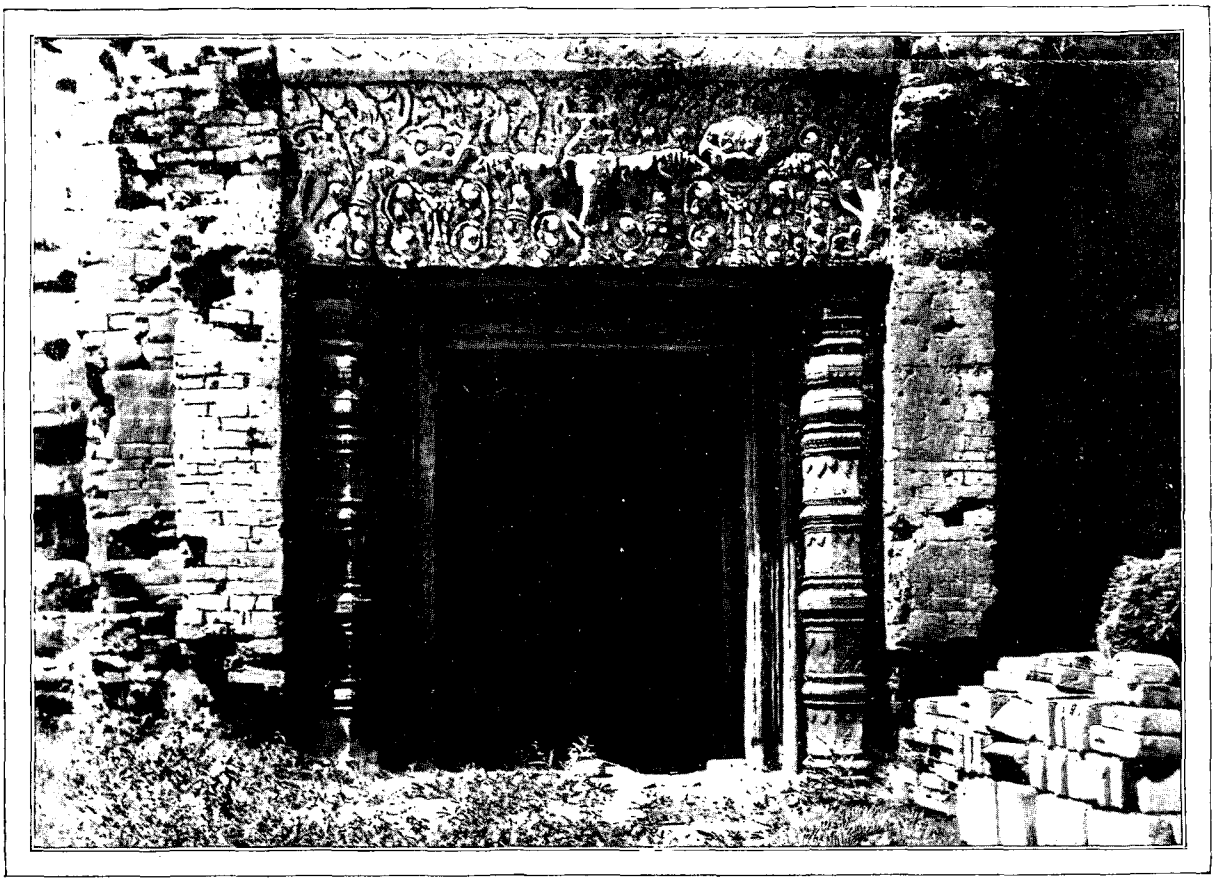
BAS-RELIEF DU BA PHUON REPRÉSENTANT DES ÉPISODES GUERRIERS DES ÉPOPÉES HINDOUES (page 399).

Notre itinéraire ceinturait la partie cultivable de ce district de Roluos, grandes plaines de rizières, semées de bouquets de bois et de légères ondulations sablonneuses couvertes de broussailles et d'arbustes. La rivière de Siemreap l'entoure au nord et à l'ouest d'un grand quart de cercle, mais elle n'a pas de vallée et pas un seul affluent. Le pays est cependant très arrosé : des ruisseaux aux eaux claires courant sur un lit de sable doré sourdent, en effet, en toutes saisons, du pied

1. Royaume formé comme le Cambodge par des aventuriers hindous; il engloba entre le IIIe et le XIVe siécle, les deux tiers de l'Annam actuel ainsi que la Cochinchine.



BIBLIOTHÈQUE DANS LE TEMPLE DE CHAO SREI VIBOL (page 404).



SCULPTURES DE LA PORTE D'UN PETIT SANCTUAIRE. AU CENTRE DU LINTEAU, UNE FIGURE D'INDRA SUR L'ÉLÉPHANT A TROIS TÊTES QUI EST SA MONTURE ORDINAIRE.

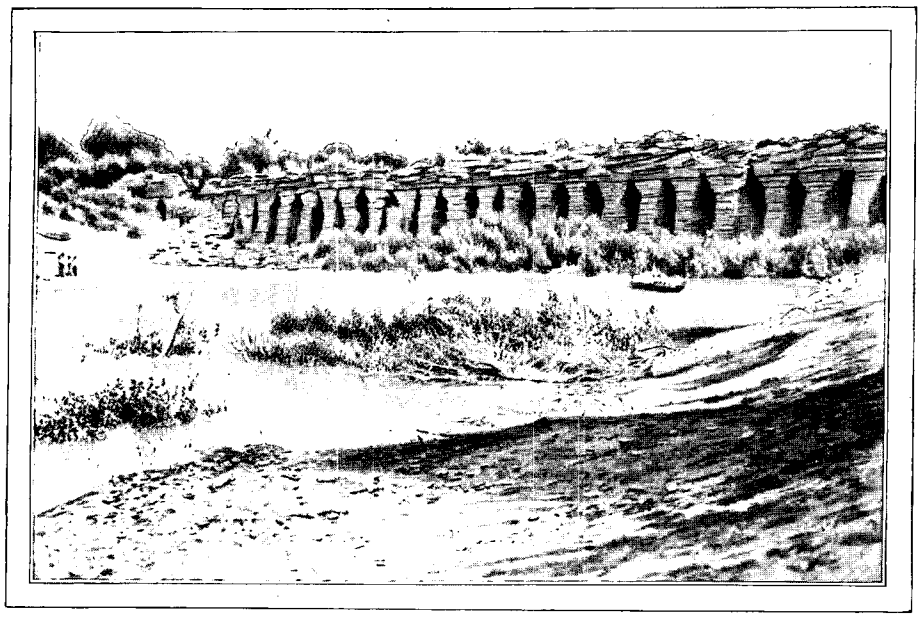
des pentes occidentales du Koulen formant le Stung Roluos et deux ou trois autres affluents du grand lac.

En ce moment, la moisson est terminée, les gerbes de riz sont en meules près des cases et on commence à les dépiquer en les faisant piétiner par des buffles. Déjà les trafiquants chinois sont accourus pour acheter le stock disponible des récoltes; en fins matois ils songent à le faire au meilleur compte et ne se présentent que munis d'un ballot de parures et d'étoffes, éveillant la coquetterie des femmes afin de mieux tondre leurs maris. Ils arrivent ainsi à exporter annuellement près de 3 000 tonnes de riz dans ce seul district.

Quelques hauteurs aux pentes raides, couvertes de forêts ou de hautes herbes poussant entre les éboulis des roches, émergent de la plaine. Celles de Chao Srei Vibol et de Bok sont couronnées de ruines. Du haut de cette dernière qui atteint 160 mètres, on a une jolie vue au sud sur la plaine, puis sur la région ondulée qui s'étend au delà de la rivière de Siemreap jusqu'aux Dang Rek à près de 100 kilomètres vers le nord. Cette dernière partie du pays est triste, presque déserte, semée de chapelets de collines rocheuses que couvre mal une végétation pauvre et maintenant jaunissante; on ne m'y signale aucune ruine, son mauvais renom d'insalubrité existait déjà sans doute à l'époque des Kambudjas.

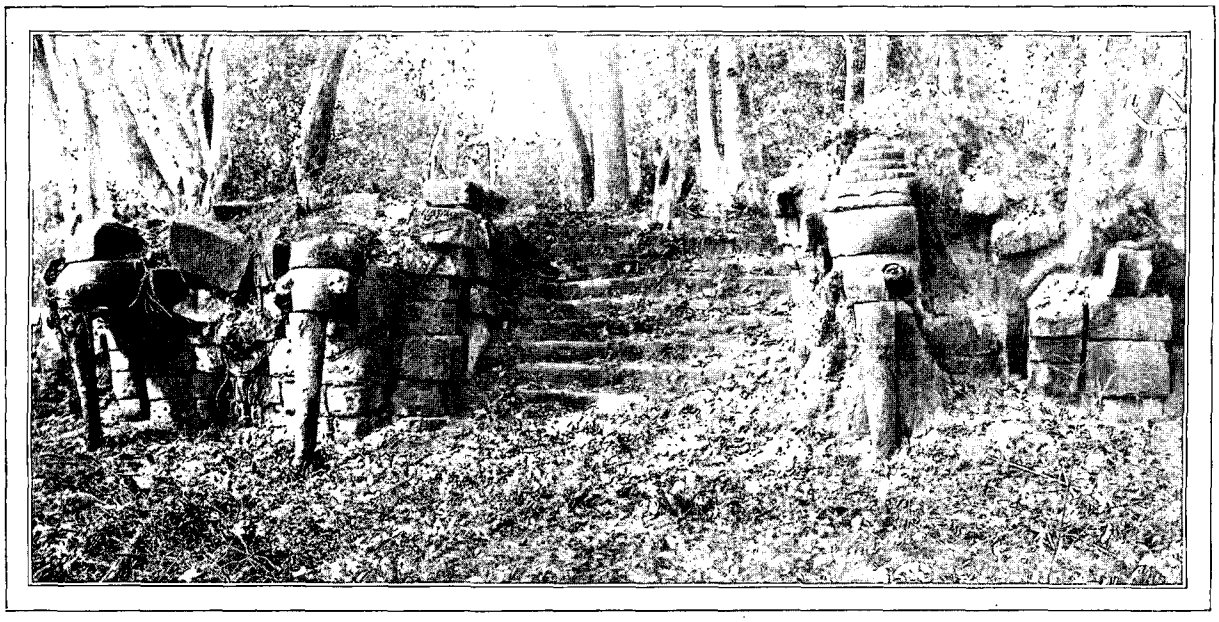
L'accident orographique le plus intéressant de la région est le Pnom Koulen (plateau des litchis). Il occupe tout l'angle nord-est du district; l'ancienne frontière le coupait en deux et j'en avais déjà visité la partie orientale en 1901. Cette fois je l'ai abordé par l'ouest. Il y a là un gigantesque escalier datant de l'époque brahmanique qui escalade les pentes et la falaise supérieure. Il est assez raide; cependant les petits chevaux du pays y montent sans trop de difficultés. A 150 mètres de hauteur, sortant de la ceinture des forêts, une falaise haute encore de 50 mètres supporte le sol du plateau qui est à peu près horizontal. Il a la forme d'un fer à cheval dont l'ouverture est tournée vers le nord-ouest et une superficie d'environ 200 kilomètres carrés. La rivière de Siemreap s'y est creusé un profond sillon, elle le traverse de bout en bout sur sa plus grande longueur et, large déjà de près de 20 mètres, s'en échappe vers le nord par de très pittoresques cascades. Entre les ruisseaux qui sont ses sources, autour des aires où le grès a été mis à nu et s'étage parfois en formes étranges, la végétation est magnifique. Les Chinois avaient installé là, autrefois, des fours à poterie et des jardins à poivre; il est à prévoir que quelque colon ne tardera pas à y venir planter sa case et j'ai tout lieu de croire qu'il n'aura pas à s'en repentir.

C'était aussi un lieu de pèlerinage à l'époque des Kambudjas; trois ou quatre temples y avaient été élevés et des images, des symboles pieux avaient été sculptés sur les roches qui forment le lit de la rivière tandis que des ermites peuplaient les grottes formées par les failles de la falaise ou les grands blocs mis à nu et restés en équilibre sur les aires de grès. Plus tard, on tailla dans un de ces blocs une colossale figure du Bouddha couché que l'on couvre encore de dorures, et de nouveaux ermites sont venus récemment s'installer dans les grottes si longtemps abandonnées. Il est très remarquable que ceux-ci soient des Annamites, car ils sont en somme en petit nombre dans le pays, où ils s'occupent surtout comme bûcherons. Or, non seulement j'en retrouvais ici vêtus de la robe jaune, nichés dans une grotte sanctuaire, à 15 kilomètres de toute habitation, mais déjà j'en avais vu sur le Ba Keng près d'Angkor, au Tammanon, au Ta Prohm. On m'a raconté sur eux des histoires bien étonnantes qui prouvent tout au moins jusqu'où peut aller leur religiosité. Certains d'entre eux passent des mois au milieu des ruines, seuls, sans feu, accroupis sur d'étroits tréteaux exposés à l'attaque des fauves, car tigres et panthères choisissent ordinairement ces recoins sombres pour y déposer leurs petits.



LA GRANDE VOIE DU NORD-OUEST, OUVRAGE REMARQUABLE QUI DATE VRAISEMBLABLEMENT DU Xe OU XIe SIÈCLE (page 406).

Il n'y a que deux ou trois hameaux sur le plateau, vers le sud, dans la région des sources; ils sont



ESCALIER D'HONNEUR DE LA GRANDE TERRASSE D'ANGKOR THOM (page 398).

habités par quelques familles de *Samrès*. Ces Samrès qui forment aussi une partie de la population du district sont les restes d'une tribu autochtone ayant subi l'hégémonie des Khmers lorsque ceux-ci furent hindouisés par les Kambudjas; ils ont d'ailleurs perdu tout caractère propre et se fondent maintenant, dans la masse des populations cambodgiennes.

Nous avons été partout bien reçus, au cours de cette première tournée. Le soir, dans certains villages on tuait un bœuf en notre honneur et c'était l'occasion de ripailles qui se prolongeaient assez avant dans la nuit. Un de mes miliciens ayant servi dans la gendarmerie siamoise du Laos, en avait rapporté un *keng*, sorte de très longue flûte de Pan en roseau qui produit des sons d'orgue. Il nous jouait des mélodies douces et plaintives, tandis qu'un de ses camarades, d'abord assis, la figure cachée dans ses mains comme s'il pleurait, se dressait peu à peu et dansait en chantant des plaintes amoureuses; autour d'eux la foule très attentive marquait la mesure en battant des mains.

Le 30 janvier, nous rentrions à Siemreap ayant visité, en dehors du Parc d'Angkor, quarante-cinq sanctuaires ruinés dont les plus importants sont le Prasat Srei Vibol, le Banteai Srei, Prah Kou, Bakong et Loleï.

Le lendemain, nous en repartions allant au sud, vers le Pnom Krom, colline haute de 110 mètres qui domine les lacs et que couronnent les ruines d'un sanctuaire aux murs étrangement ravagés par les pluies que sans cesse fouettent les vents du large. C'était jour de *tet*, le premier de l'an chinois et annamite; les boutiques étaient fermées et sur les portes nos bons Chinois aidaient leurs femmes indigènes à préparer les nombreux et plantureux repas de la journée; tandis que les canards et les porcs qui en devaient constituer les pièces de résistance témoignaient par leurs protestations indignées de l'honneur qu'on leur imposait.

Jusqu'au 19 février, avançant journellement comme nous l'avions fait dans le district de Roluos, nous avons suivi jusqu'à la nouvelle frontière occidentale, une route extrêmement sinueuse qui nous conduisit par bien des détours au poste militaire de Svay Chek. Il nous a fallu quatre longues journées pour battre le pays autour de ce point, après quoi, repartant dans la direction du nord jusqu'au pied des montagnes frontières, nous nous sommes d'abord rabattus vers l'est, puis vers l'ouest, pour atteindre, le 8 mars, le gros marché de Mongkol Borey.

Pour donner une image exacte de nos itinéraires, il faudrait, sur la carte, en dessiner le tracé par des lignes en zigzag ayant de chaque côté des écarts qui dépassent 10 et 15 kilomètres. On obtiendrait ainsi un réseau assez serré pour que nous puissions dire avoir battu pendant ces cinq semaines toute la partie septentrionale du bassin des lacs jusqu'aux falaises de grès des Dang Rek.

L'aspect de ces pays est d'une grande monotonie. Sur les bords du lac, la forêt noyée aux arbres tordus et rabougris, au sol de boue séchée, couvre une zone qui atteint 40 kilomètres d'épaisseur autour du Peam Sema (v. p. 390). Ensuite viennent les savanes, immenses plaines d'herbes, sans arbres, où rien n'arrête la vue jusqu'à la courbure de l'horizon. Des rizières leur succèdent, sans transition, couvrant les terres moins basses, moins profondément inondées et s'enfonçant parfois vers le haut pays en golfes de verdures dont les rives sont bordées de villages. Enfin, c'est la forêt claire étendant ses solitudes jusqu'à ces Dang Rek

qui sont le gradin du plateau laotien; elle couvre de son manteau gris des ondulations sans caractère où le grès et la limonite apparaissent par larges plaques, et seulement, à des journées de distance, quelques collines aux pentes rocailleuses, tristes, désertes, s'y élèvent à de médiocres hauteurs au-dessus des forêts.

A la saison sèche tout est assoiffé, les habitants n'ont plus à boire que des eaux polluées par les déjections des animaux, ou s'alimentent difficilement à des puits qui ne leur donnent qu'un liquide blanchâtre. En certains endroits, il faut chasser les troupeaux hors des villages, vers des cuvettes qui ont conservé un peu de fraîcheur; les animaux sauvages, les éléphants, les hordes de cerfs remontent alors vers le nord, cherchant les sources qui coulent le long des Dang Rek et la fraîcheur des hautes forêts aux sous-bois épais. C'est la saison des maladies, de la dysenterie et de la petite vérole. Dans certains hameaux où nous passions, il n'y avait pas suffisamment de gens solides pour changer nos attelages, les cases étaient pleines de malades qui ne se soignaient qu'en avalant des vers de terre étouffés dans du lait de coco. Vienne la saison des pluies, les poussières qui obscurcissaient l'air tombent, les sous-bois reverdissent, les rivières se reprennent à couler, puis débordent, la pulsation des lacs envahit les forêts riveraines, les savanes et la zone de rizières : on se met au travail des champs, les troupeaux de bovidés et d'éléphants sauvages redescendent des montagnes; ce sont six mois de vie nouvelle qui succèdent à la torpeur des six mois précédents.

Maintenant, comme autrefois, presque toute la population est massée dans la zone moyenne entre les savanes et la forêt. La vieille voie cambodgienne de l'ouest, avec ses nombreux ponceaux et le pont gigantesque du Sreng, en amont de Kralanh, en est l'axe. Sur son parcours je n'ai pas visité moins de deux cent cinquante monuments, tous, il est vrai, de peu d'importance, petites chapelles de villages autour desquelles se groupaient les populations agricoles. Les régions forestières n'étaient pas cependant délaissées par les Kambudjas. La grande voie du Nord-Ouest qui passe le Sreng sur le Spean[1] Teup la traverse de bout en bout et si on y trouve moins de monuments ils sont généralement plus importants, tel est le Banteai Chhmar qui doit être classé parmi les plus grands de ceux que nous a laissés le Cambodge ancien. On y avait creusé d'immenses réservoirs, que l'incurie des habitants actuels, presque uniquement cambodgiens, a laissés se combler ou se dessécher; de même qu'ils laissent s'épuiser les anciennes rizières qu'ils devront bientôt abandonner.

Aucun événement notable ne vint marquer le cours de cette longue tournée. C'est à peine si mon journal de route signale quelque incident de chasse : rencontre d'un troupeau de paons, d'un vol de pigeons verts et roses, d'un daim poursuivi par une meute de chiens sauvages.

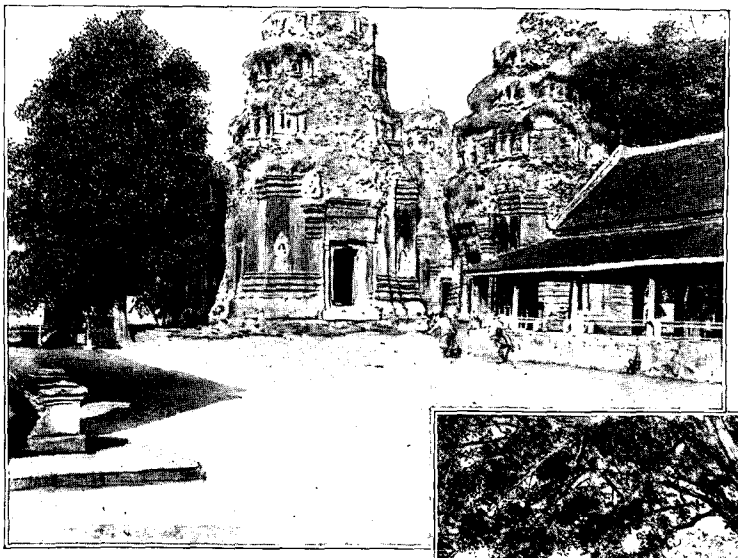
SAMRÈS. GROUPE D'HABITANTS DE LA RÉGION DU KOULEN (page 405).

Dans mon personnel, tout allait à peu près bien; cependant, un de mes miliciens, à Svay Chek, disparut une belle nuit emmenant mon cheval auquel je tenais beaucoup. Il était abominablement ivre lorsqu'il quitta le camp et je l'avais cru réfugié au delà de la frontière qui était très proche. Je me trompais; cinq ou six jours après il revint, accompagné des autorités locales, et me racontant une histoire fantastique de démons, de voleurs de bœufs, etc. C'était tout simplement une de ces crises de

1. *Spean*, pont.

folie auxquelles sont sujet les Cambodgiens et qui explique certains événements dont l'éclosion inattendue fait naître souvent les pires conjectures.

Quelques mois avant mon passage à Svay Chek, par exemple, le lieutenant commandant ce poste militaire avait été blessé dans les circonstances suivantes. Dans un village, distant d'une douzaine de kilomètres, un homme s'était tout à coup révélé comme étant le Bouddha futur. Il avait écarté sa femme, s'était mis à jeûner, ne prenant qu'un repas par semaine et annonçant aux hommes une société nouvelle dans laquelle on ne serait astreint ni à la corvée, ni à l'impôt. Il faut croire que les Cambodgiens



LE VIEUX SANCTUAIRE DE LOLÉÏ (page 405).

LE PRAH NIRPEAN, PETIT SANCTUAIRE PRIS DANS LE TRONC D'UN IMMENSE FIGUIER BANIAN.

se laissent difficilement persuader qu'il puisse y avoir sur terre un semblable paradis, car il n'avait, en plusieurs années, recruté qu'une dizaine de disciples. Ceux-ci, cependant, prétendaient inaugurer tout de suite l'ère nouvelle, ce qui devenait fort gênant pour le chef de village responsable vis-à-vis des autorités. Il en appela au chef du district qui fit prier le lieutenant d'intervenir. Celui-ci, parti avec quelques tirailleurs, voulut parlementer avec le nouveau Bouddha qui, une mince baguette à la main, le couvrait d'imprécations en marchant sur lui. Comme l'officier reculait pour éviter d'envenimer la situation, il fut arrêté par les barrières d'un parc à buffles et aussitôt frappé par les disciples du saint homme d'un coup de bâton qui lui enfonça son casque sur les yeux et d'un coup de sabre qui le traversa de part en part. Les tirailleurs, heureusement pour lui, intervinrent alors et s'emparèrent du maître ainsi que de ses disciples, non sans en avoir mis à mal quelques-uns. L'incident de mon milicien était loin, comme on le voit, d'être aussi grave.

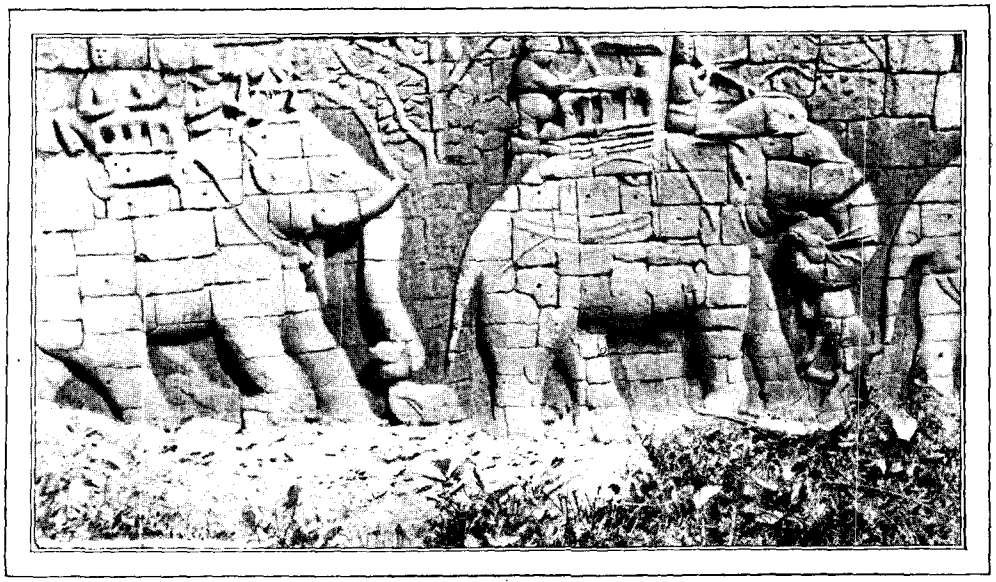
En somme, les difficultés les plus grandes que nous avions à surmonter provenaient de l'imprécision des renseignements, de la pénurie d'eau et de nourriture. Avoir un estomac complaisant est une des qualités essentielles au cours de voyages dont les itinéraires ne peuvent être rigidement fixés à l'avance. On déjeune, on dîne quand on peut, avec des écarts qui atteignent facilement plusieurs heures, tantôt parce qu'il faut profiter d'une occasion, d'un endroit favorable, tantôt parce que la route annoncée est désespérément allongée. Dans les villages de l'intérieur les ressources sont nulles, si on en excepte le très précieux poulet qui, bien que venu à l'aventure et nullement engraissé, peut, fort heureusement, constituer le plat de résistance de chaque repas. Peu friand de conserves, je me suis ingénié depuis longtemps à les remplacer tant bien que mal; nous faisions d'assez bonnes salades avec le cœur d'un palmier nain qui croît communément dans les forêts, et les papayes cuites avant leur maturité imitent fort bien, soit les salsifis, soit les fonds d'artichauts, malheureusement elles sont rares à cette époque. Les menus indigènes sont d'autre part insuffisants pour calmer nos appétits européens. Ils se composent presque uniquement de riz et de poissons secs, mais quels poissons! On y ajoute, quelquefois, il est vrai, des mets un peu particuliers; j'avoue n'avoir pas pu me décider à en goûter; par exemple, une sorte de lézard des sables et aussi les œufs de

grosses araignées noires qu'ils appellent *loping*. Celles-ci creusent en terre des trous profonds d'une coudée avec un diamètre de quatre doigts qu'elles tapissent d'un tissu blanc; elles-mêmes sont longues de plus de 6 centimètres et leur morsure est très douloureuse. En janvier et février elles pondent une centaine d'œufs gros comme des pois, qu'on retire avec une branchette et qui sont, paraît-il, une friandise. Dans le nord surtout, on se livre aussi à la chasse, même à la chasse à courre sur les ardents petits chevaux du pays. Les Cambodgiens poursuivent ainsi les troupeaux de bovidés sauvages qui, paraît-il, ne tiennent pas la charge plus d'un quart d'heure. Lorsqu'un de ces animaux est abattu, on découpe sa chair et on la fait sécher; j'ai promené pendant longtemps des saucissons de foie de bison que m'avait donnés un brave indigène en m'assurant que c'était là un mets recherché, mais jamais mon cuisinier annamite n'a consenti à me faire cuire « cette nourriture de sauvages », dont l'odeur était, il faut l'avouer, des moins appétissantes.

Quant à l'eau, j'ai dit à quelle triste nécessité en étaient réduits les gens du pays pendant la saison sèche, par suite de leur incurie. Ce régime n'est du reste pas sans effets. Les vieillards sont plutôt rares dans les villages cambodgiens; outre les épidémies de variole qui moissonnent les enfants, d'autres fléaux, qu'il est difficile de définir, s'attaquent aux gens d'âge mûr. Nous avons séjourné dans des hameaux du district de Puok où, nous disait-on, il était constant de voir des hommes et des femmes qui paraissaient en pleine santé, s'endormir tranquillement le soir et qu'on retrouvait au matin morts, avec un filet de sang aux lèvres, sans que personne se soit aperçu de cette fin mystérieuse.

La lèpre, de laquelle nul ne songe à se garer en isolant les malades, est ici tout à fait chez elle et je garderai longtemps le souvenir des visions horribles que me procurèrent certaines rencontres. Les plaies les plus hideuses ne dégoûtant pas les Cambodgiens, les lépreux vont et viennent dans les cases et se servent des ustensiles de tous; on ne commence à s'émouvoir au sujet d'un malade que lorsque la mort est proche. Alors on se rassemble autour de lui et, jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir, on fait près de son lit un vacarme épouvantable de cris, de pleurs, et aussi de cymbales et de tam-tams, pour implorer le génie favorable, tandis qu'on a eu soin, d'autre part, d'entourer le hameau d'un fil de coton qui doit arrêter les mauvais génies. Quand, à la fin, ceux-ci triomphant passent en foule la frêle barrière et jettent dans les cases toutes les horreurs de l'épidémie, on leur abandonne les foyers hantés par leur présence et l'on va s'installer plus loin, près d'un autre point d'eau. C'est ainsi qu'à certains coins de forêt on trouve des vergers qui paraissent sans maîtres, mais dont les arbres sont, il est vrai, bientôt étouffés par la végétation sauvage. Ces frêles vestiges, quelques poteaux noircis, quelques haillons de paillotes sont plus tristes encore que les ruines des temples géants parce que celles-ci paraissent éternelles, tandis que les autres vont se perdre à jamais.

(*A suivre.*) E. LUNET DE LAJONQUIÈRE.



BAS-RELIEF DES ÉLÉPHANTS A HARNACHEMENT DE GUERRE. GRANDE TERRASSE DU PHIMEANAKAS. ANGKOR THOM
(page 398).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

A CHANTABOUN, LES MAISONS CHINOISES SE PROLONGENT SUR L'EAU PAR DE LARGES TERRASSES (page 420).

DE SAIGON A SINGAPOUR, PAR ANGKOR, AUTOUR DU GOLFE DE SIAM[1]

PAR LE COMMANDANT LUNET DE LAJONQUIÈRE

Chargé de Missions archéologiques

III. — Départ de Mongkol Borey. — Battambang. — Comment le territoire de Battambang fut séparé du royaume du Cambodge : seigneurs féodaux, Chinois, fermiers généraux. — Le Phya Kathathorn et le traité de 1907 ; son départ pour l'exil. — Budget du territoire ; population ; productions du sol ; rizières. — Réorganisation administrative. — Départ de Battambang. — Paï-Linh. — Route de Paï-Linh à Chantaboun. — Chantaboun.

UN VIEUX FONCTIONNAIRE CAMBODGIEN.

PENDANT mon séjour à Mongkol Borey, au retour d'une excursion dans les environs, j'ai été pris d'une violente attaque de dysenterie et ne pouvais plus songer qu'à rejoindre Battambang pour y jouir de quelques jours de repos.

Le 11, nous nous remettons donc en route et, dès la première heure, nous avons dépassé la zone des rizières pour entrer dans la région des savanes herbeuses. Le soir, nous couchons au bord d'une mare déserte ; autour de nous, la plaine s'étend sans fin jusqu'à l'horizon. Dans la journée, nous n'avons rencontré, le long de la piste tracée sur la vase durcie et cahoteuse, que deux ou trois charrettes dont les roofs ondulaient au-dessus des grandes herbes comme des barques sur les vagues. Il avait fait une chaleur étouffante, l'air surchauffé vibrait. Auprès des trous d'eau, immobiles, pressées les unes contre les autres, des bandes d'aigrettes faisaient d'éclatantes taches blanches. Tout à l'heure, comme on plantait nos tentes, les troupeaux d'un village dont on distinguait à peine le sommet des arbres sont passés rejoignant leurs enclos, bœufs et buffles mêlés, conduits par des enfants nus assis sur leurs larges dos. Depuis longtemps, nous voyions cette tache mouvante se diriger vers nous, grossissant peu à peu, puis se divisant, se précisant sur le fond rouge du ciel pour ainsi dire incendié par le soleil couchant.

Le lendemain, enfin, nous entrons vers midi dans les rizières et atteignons Battambang à la tombée de la nuit. Là, il me fallut perdre une dizaine de jours d'immobilité presque complète à reprendre

1. *Suite. Voyez pages* 385 *et* 397.

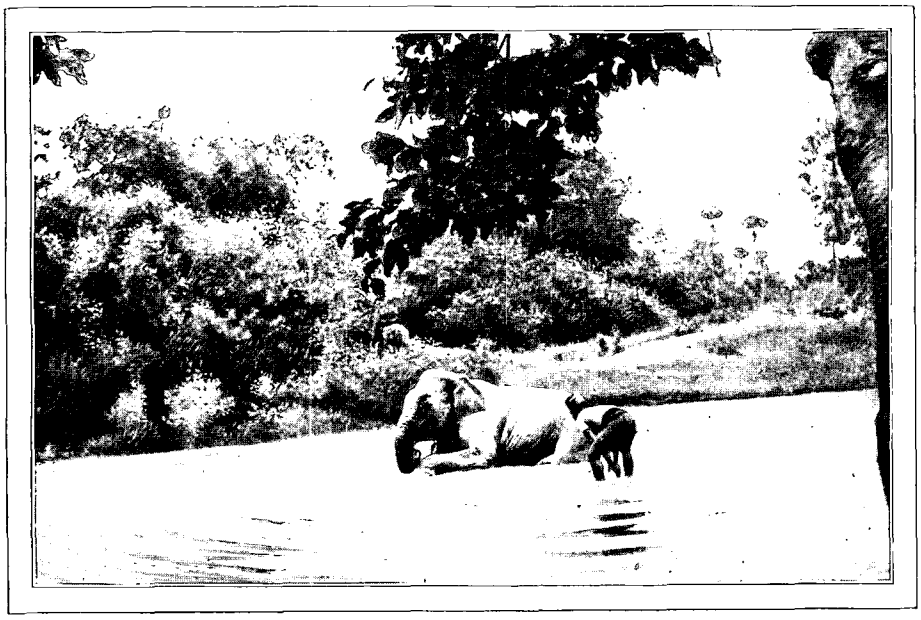
des forces et à me remettre sur pieds. J'étais, du reste, en bonnes mains, car j'y avais trouvé un jeune médecin très dévoué et aussi, parmi les fonctionnaires, d'anciennes et très intéressantes relations.

Battambang occupe, sur les deux rives du Sangke, une longueur de plus de 20 kilomètres; encore ne sait-on pas bien où commence et où finit la ville, car, si l'on va du centre vers les extrémités, les cases, à mesure qu'on avance, sont moins serrées, se détachent les unes des autres, s'entourent de plus grands vergers, mais se suivent tellement que les hameaux séparés qu'on rencontre un peu plus loin paraissent encore faire partie des faubourgs.

Le Sangke, ainsi que la rivière de Mongkol Borey, celle de Sisophon et leurs principaux affluents, prennent leur source dans les hauts massifs granitiques du Sud. Contrairement à ce qui advient aux rivières du Nord, les rivières que je viens de citer conservent, même à la fin de la saison sèche, un courant d'eau relativement important qui coule clair et limpide sur un fond de sable, entre des berges hautes de cinq à six mètres. Ces berges forment même un léger bourrelet, par rapport aux campagnes environnantes, et c'est sur ce sol exhaussé que s'alignent les cases. Sauf vers le milieu de la ville, autour de l'ancienne citadelle où il y a deux rues parallèles bordées par les maisons en briques des commerçants chinois, toutes les habitations s'égrènent sur une seule ligne, face à la grande rue qui longe la rivière.

Les pagodes sont nombreuses et quelques-unes fort belles. Une d'elles — toute neuve — construite sur les ordres du Phya Kathatorn, l'ancien gouverneur, a emprunté certains de ses motifs d'ornementation aux registres inépuisables d'Angkor, mais les artistes indigènes y ont ajouté toute une série d'images où, sous couleur de moderniser une vieille légende, les Européens sont assez mal traités.

On sait que les provinces dont Battambang est le plus grand centre nous ont été rétrocédées par une clause du traité de 1907 et que nous les avons fait rentrer dans le domaine cambodgien, dont elles avaient été séparées en 1794. A cette époque, les Annamites et les Siamois cherchaient, par tous les moyens, à établir leur prépondérance sur la faible cour des successeurs dégénérés des Kambudjas. A peine un roi était-il porté au trône que des prétendants surgissaient pour le lui disputer, demandant un appui les uns à la cour de Hué, les autres à celle de Bangkok. C'est ainsi qu'un haut mandarin cambodgien, nommé Ben, ayant, à la tête d'une armée siamoise, fait couronner un jeune prince dévoué à la cour de Bangkok, reçut en apanage, avec droit de succession, les provinces de Battambang et de Siemreap, mais en devenant vassal du roi de Siam. Ses descendants et lui vécurent sur le pays en hauts et puissants barons, pouvant, grâce à une clientèle dévouée, se livrer à toutes leurs fantaisies et à toutes leurs passions. Grands chasseurs, ils parcouraient les forêts sans fin, mobilisant des cantons entiers pour former leurs troupes de rabatteurs, et ce service à lui seul pesait lourdement sur les populations. Celles-ci furent d'ailleurs, pour eux, taillables et corvéables à merci. J'ai plus d'une fois rencontré de tristes coins de brousse, hérissés de poteaux et de pièces de bois, seuls vestiges de grands villages abandonnés dont les habitants avaient été, sur l'ordre des tout-puissants seigneurs, poussés loin de là, vers d'autres régions que ceux-ci avaient intérêt à peupler.



TOILETTE MATINALE D'UN ÉLÉPHANT DE CONVOI.

Les Chinois, souples et insinuants, devinrent leurs collecteurs d'impôts et toute la richesse du pays tomba entre les mains de ces véritables fermiers généraux; ils surent, il est vrai, en laisser une bonne part aux descendants de Ben et à leur clientèle, ce qui assurait l'existence de leur monopole. Ils l'ont en effet conservé jusqu'à notre arrivée et jouissent paisiblement de la situation acquise, maintenant qu'ils n'ont plus rien à craindre de l'arbitraire des hauts barons. Ainsi, leur ténacité, leur orgueil qui n'est pas sans adresse, ont réussi à

SUR LES RUINES DE BANTEAI CHHMAR, DANS LE DISTRICT DE SVAY CHEK (page 407).

triompher des brutalités de ces « sauvages méridionaux », comme les appellent leurs livres anciens. Elles ne leur ont cependant pas été épargnées : on m'a raconté que certains chefs du pays, et le dernier entre autres, équilibraient parfois leur budget en faisant payer à nouveau les impôts d'une année précédente dont les rôles auraient été égarés, disaient-ils ; ou bien encore, ayant droit de frapper monnaie, ils en changeaient tout simplement le titre. Ce sont là de vieux moyens qui sont de tous les pays.

Il ne semble pas que le Gouvernement siamois ait considéré ces territoires comme faisant partie inaliénable du domaine de la Couronne, surtout depuis que les intérêts du Cambodge étaient devenus les nôtres. L'organisation administrative du royaume de Siam, poursuivie avec une grande suite d'idées par le roi actuel et l'homme d'État remarquable qu'est le prince Damrong, n'avait pas été appliquée entièrement dans ces provinces. Cependant, depuis le moment même où fut constitué l'apanage de Ben, on avait compris à Bangkok la nécessité de commencer à reprendre ce qu'on lui avait donné. La province de Sisophon ne tarda pas, en effet, à être directement annexée et soumise au régime commun ; le district de Chongkal fut rattaché à la province d'Oubon et pourvu d'une garnison de gendarmerie siamoise comme Sisophon ; déjà même on avait donné, avec droit de succession, une vaste portion de territoire à un Chinois qui avait rendu des services ; enfin l'indépendance de la province de Siemreap sous le gouvernement de ses chefs héréditaires avait été affirmée.

L'apanage des successeurs de Ben avait donc été considérablement diminué. Malgré cela c'était un riche et puissant seigneur que ce Phya Kathatorn, à qui le traité de 1907 allait enlever ses domaines. Il avait pu, certes, depuis quelques années, sentir que la politique française était décidée à s'y intéresser, et, s'il avait été habile, il aurait, sur ces indices, changé habilement sa ligne de conduite ; un faux orgueil l'en a empêché. Un consul avait été, en effet, installé à Battambang ; la Banque de l'Indo-Chine, poussée par les autorités de notre colonie, y avait établi une succursale ; enfin, dans les toutes dernières années, le Gouvernement siamois avait confié à des officiers français le soin d'y créer une gendarmerie locale. Au lieu de s'accommoder de ces innovations, le Phya témoigna à maintes reprises qu'elles ne lui plaisaient que médiocrement. Sa mauvaise volonté se traduisit par les embarras multiples qu'il ne cessait de créer aux uns et aux autres et par des conflits pour ainsi dire permanents. Il croyait sa position inatta-

quable, alors que la cour de Bangkok commençait plutôt à trouver en lui un vassal désagréable et gênant.

Le traité de 1907, concluant à la rétrocession des territoires qu'il détenait, le surprit comme un coup de foudre. Il laissa sa clientèle fomenter quelques émeutes, sans toutefois les favoriser ouvertement. L'habileté de l'envoyé du Gouvernement siamois chargé de la transmission des pouvoirs, M. Ponsot, empêcha seule que les choses ne tournassent au pire. En juillet, un inspecteur des services civils, M. Lorain, prenait possession du pays au nom de la France, et le Phya Kathatorn était invité à se retirer au Siam. Il était d'ailleurs grassement pourvu. Nous lui assurions, en effet, une rente viagère de 60 000 piastres, c'est-à-dire environ 150 000 francs et lui rachetions ses biens propres, dont un hôtel encore en construction, pour une somme de 25 000 piastres. Mis au courant de ces stipulations et voyant qu'il n'y avait qu'à s'incliner, le Phya voulut tout au moins sauver la face. Il partit en grand seigneur, se dirigeant à petites journées vers le chef-lieu de la province siamoise voisine, Patchim. Une nombreuse escorte de femmes, de parents, de partisans le suivaient de gré ou de force. Ses éléphants, ses chevaux, plus de mille charrettes portant les objets précieux et les caisses de piastres tirées des caves de sa résidence, formaient, le long des pistes, d'interminables convois. Tout cela faisait de courtes étapes et de longues haltes pendant lesquelles le seigneur, partant pour l'exil, battait encore une fois ces fourrés où il avait fait de si abondantes prises.

Malgré ce pompeux exode, l'émotion ne fut pas dans le pays aussi grande qu'il l'avait sans doute espéré. La plupart des fonctionnaires restèrent à leur poste et les Chinois ne cessèrent pas leur travail de fourmis besogneuses, aussi les administrateurs français purent-ils se mettre aussitôt à l'œuvre. Fort sagement, ils se contentèrent de réglementer les institutions existantes, quitte à les modifier par la suite et à les refondre sur le modèle de celles qui régissent le royaume du Cambodge. Ils trouvèrent ainsi des ressources qui s'équilibrent, recettes et dépenses, à 541 740 piastres, soit 1 352 850 francs. La population se compose de Cambodgiens, 200 000 âmes; Siamois, 2 000; Laotiens, 10 000; Annamites, 12 000; Chinois, 6 000; Birmans, 4 000; Schans, 500, plus un certain nombre d'aborigènes vivant en tribus dans les montagnes de la périphérie, Poueurs, Pohls, Samre, Chao Bon, et dont le total ajouté aux chiffres précédents donne une population de 235 000 âmes environ, soit de 8 à 10 habitants au kilomètre carré.

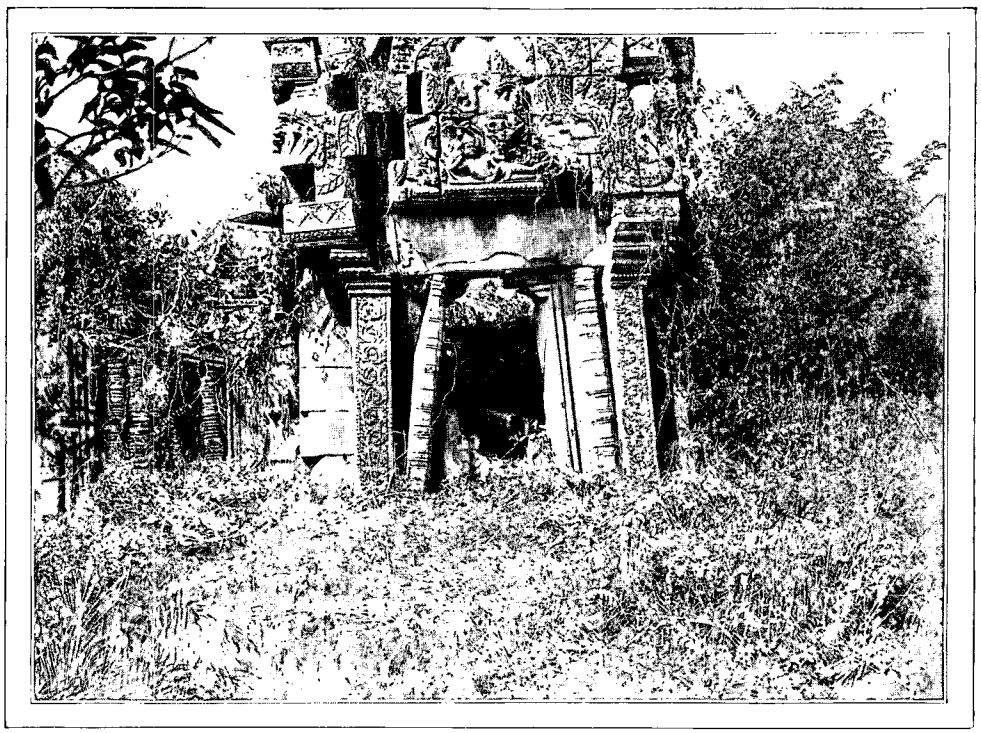
CAMBODGIENNE MÉTISSE DE CHINOIS.

Le riz constitue le principal revenu de ces provinces et cependant, si nous nous en tenons aux évaluations de l'impôt des rizières, il n'y aurait que 5 000 hectares en cultures sur une superficie totale de 2 350 000 hectares, ce qui donnerait un hectare de cultures sur environ 450 de friches ou de forêts, car les autres produits du sol sont à peu près négligeables.

Évidemment on doit taxer d'inexactitude l'évaluation du fisc siamois, mais en la triplant, en la quadruplant, ce qui serait sans doute exagéré, on arrive à constater que la partie du sol utilisée dans ce territoire de Battambang atteint à peine les quatre centièmes de la superficie totale. Personnellement, je crois que l'étendue des rizières pourra être largement accrue par des travaux d'endiguement et d'aménagement à entreprendre dans la zone des inondations annuelles, mais, au delà, hors quelques vallées et quelques clairières, il n'y aura jamais que d'immenses solitudes, des pâturages mauvais et incertains.

Les rizières sont de quatre sortes : rizières à riz « sauvage »; rizières cultivées de la zone inondée; rizières irriguées par les eaux de pluie et rizières de défrichement dans les deux autres régions. Le riz sauvage se sème et se ressème de lui-même dans les terres très basses que recouvrent deux ou trois mètres d'eau à l'époque de la grande pulsation des lacs. Les tiges minces, flexibles, grandissent avec la crue et quelques feuilles maintiennent au-dessus des eaux

les épis qui mûrissent en nappes mouvantes et onduleuses. Les villages riverains se partagent la récolte qui se fait en pirogues, en secouant tout simplement des poignées de tiges sur les rebords de la barque. Le riz qu'on récolte ainsi est loin de valoir celui que produisent les rizières cultivées de la zone inondée. Celles-ci sont les meilleures à tous points de vue, on les trouve surtout dans les districts de Roluos, Puok, Kralanh, Tuk Cho, Mongkol Borey, Sisophon et Battambang qui sont en même temps les grands centres d'exportation; ces cinq derniers marchés réunissent d'ailleurs leurs envois au nœud d'eau de Bak Preah, dans le Peam Sema dont il a été question plus haut. Quelques-unes de ces régions, épuisées par une production constante depuis des siècles, et cela sans autre engrais que celui déposé par les crues, commencent, il est vrai, à donner des rendements très inférieurs. Celle de Puok, par exemple, est à ce point appauvrie que les habitants sont réduits à aller chercher ailleurs des terrains plus propices. Cette année, on se plaint partout du peu de rendement de la récolte et la cause à laquelle on l'attribue n'est pas banale. La pulsation des lacs aurait été, disent les indigènes, beaucoup plus importante qu'à l'ordinaire; aussi des bandes de poissons, franchissant les forêts noyées, se sont-elles avancées jusqu'en plein cœur des rizières et ont brouté largement dans ces gras pâturages sans qu'on ait pu rien faire pour les en chasser.



UNE PETITE PORTE DE L'ENCEINTE DU PRAH KAN, PRÈS ANGKOR.

Les rizières irriguées des terres hautes, ayant profité d'une saison de pluies abondantes, ont, en revanche, donné, cette année, une moisson satisfaisante de même que les rizières de défrichements. Celles-ci ne produisent qu'environ tous les douze ou quatorze ans. Pour les constituer, on coupe les arbustes qui y ont poussé, on les brûle sur place et, sans autre aménagement du sol, on sème le riz entre les troncs calcinés; on fait ainsi deux ou trois récoltes, puis on abandonne de nouveau la place à l'emprise de la forêt. Si les rizières de la zone inondée ont à craindre les ravages causés par les poissons, celles-ci doivent être défendues contre les hardes de cerfs, de daims et d'élans, les sangliers, les buffles et les éléphants sauvages qui errent en troupeaux par les forêts. Dès que lèvent les moissons futures, tous les jeunes gens abandonnent le village natal et vont camper dans la clairière jusqu'à la récolte. Toute la nuit, au moindre bruit, des huttes juchées de-ci de-là, sur les arbres ou les hautes termitières, éclatent les cris et les coups de fusil; puis, au matin, à l'heure délicieuse où s'éveillent les oiseaux, on agite tout un système d'épouvantails, cliquettes de bambou, tortillons de paille suspendus à des fils qui couvrent le champ comme une gigantesque toile d'araignée. Les tourterelles, en effet, accourent en roucoulant de tous les nids environnants et les vols de perruches coupent alors l'air comme des volées de flèches aux fers d'émeraude, toutes se précipitant vers la nappe dorée des épis mûrs.

Partout les moissons se font en commun, puis chaque famille se met à rentrer sa récolte. On dépique sur place, en faisant passer les buffles sur les aires couvertes de gerbes, ensuite on vanne au grand vent, mais en se reposant presque toute la journée, pour travailler seulement le soir au clair de lune. C'est une époque de fêtes et de bombances, pendant laquelle le Chinois, marchand d'alcool, fait des affaires d'or avec les hommes, tandis que les colporteurs munis d'étoffes et de bijoux excitent la coquetterie des femmes, spéculant les uns et les autres sur les passions de ces grands enfants qui ne savent que vivre au jour le jour.

Quelques tubercules, des cannes à sucre, des oignons, des échalotes, des concombres, des haricots

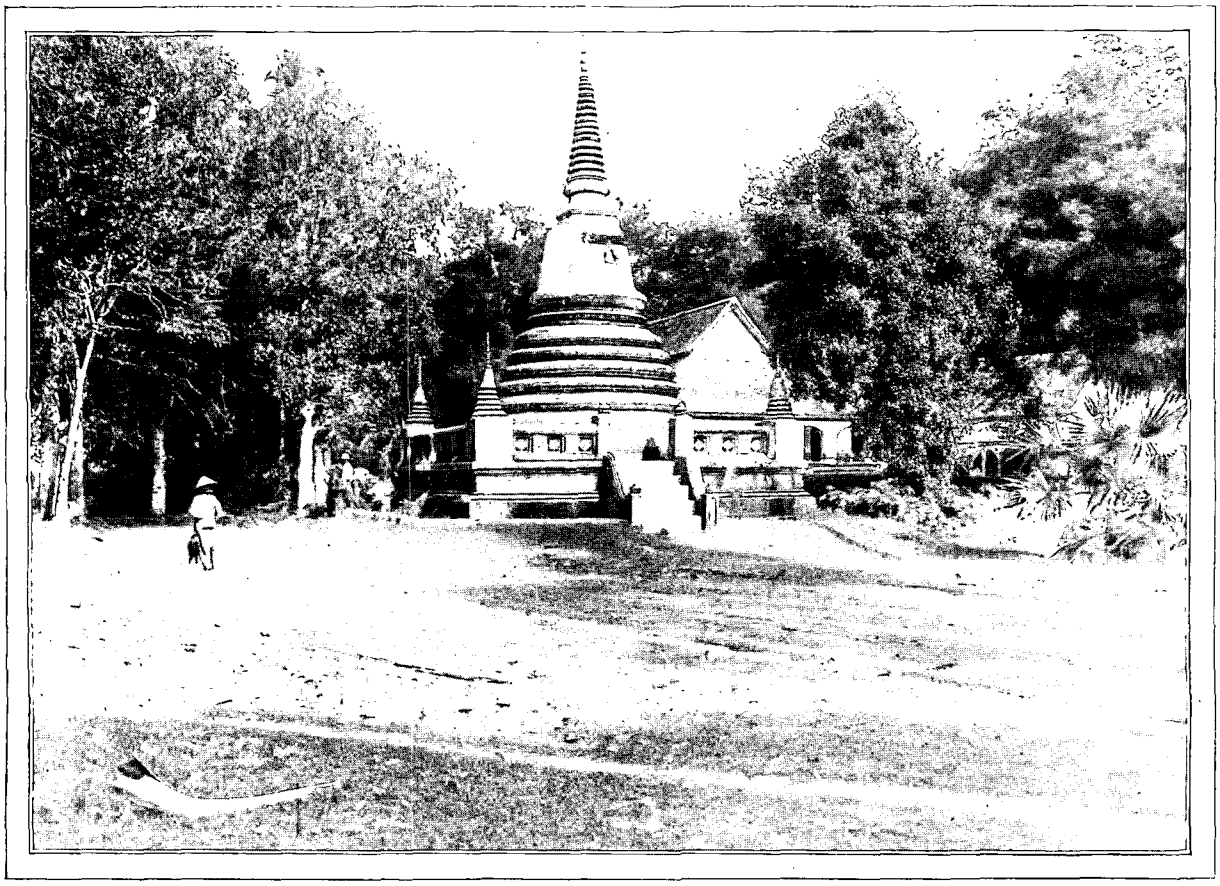
constituent les cultures de jardin et sont produits du reste en si petite quantité qu'on n'en trouve que pendant quelques semaines. Dans certains villages on fait aussi du sucre avec les cannes qu'on broie entre des cylindres cannelés verticaux. Les indigènes cultivent encore quelque peu de cardamome dans les montagnes du Sud, et du coton, çà et là, sur des terres particulièrement fertiles, mais leur activité ne dépasse pas des limites assez restreintes. Le miel et la cire, qu'on voit, par exemple, figurer au nombre des produits affermés, ne sont pas recueillis dans des ruches; cela demanderait des soins auxquels les Cambodgiens ne sauraient s'astreindre. Au moment propice, jeunes gens et jeunes filles se lancent en bande joyeuse à travers les bois sur la piste de certains oiseaux indicateurs et, pendant des journées, battent les fourrés pour faire cette récolte. Le miel sert à confectionner des friandises, la cire de petits cierges qu'on allume autour des cases, au chevet des moribonds, sur l'autel du génie familial et aussi, dans la pagode, aux pieds du Bouddha.

Il est à remarquer que l'un des plus importants produits du territoire, les gisements de rubis et de saphir de Paï-Linh ne sont pas exploités par les Cambodgiens, mais par des Birmans, des Schans et des Laotiens venus des confins de la Birmanie.

A juste raison, nos administrateurs ont dû remanier les circonscriptions administratives, afin d'abord de modifier leur allure féodale et ensuite de les faire cadrer avec les indications géographiques et par suite économiques. Le territoire de Battambang qui, pour quelque temps, dit-on, jouira d'une sorte d'autonomie sans que la nécessité en soit parfaitement justifiée aux yeux de ceux qui n'ont pas un intérêt particulier à voir maintenir cet état de choses anormal, est placé sous la haute direction d'un inspecteur des services civils et d'un commissaire royal cambodgien, le premier n'ayant théoriquement qu'un droit de contrôle ou de conseil en ce qui concerne l'administration indigène. On a formé deux grandes provinces ou *khet*, celles de Battambang et de Siemreap, divisées en *sroks*. Dans ces diverses circonscriptions l'administration a été réorganisée d'une façon uniforme et les anciens privilèges d'hérédité sont virtuellement abrogés. Comme je l'ai dit plus haut, la plupart des anciens fonctionnaires, résistant aux avances du Phya Kathatorn, sont restés en place et ont été maintenus, mais leur loyalisme ne paraissait pas encore très affermi au moment où j'ai traversé le pays.

UN FONCTIONNAIRE CAMBODGIEN, GOUVERNEUR DE PROVINCE ET SA FEMME.

L'organisme judiciaire a été également l'objet des préoccupations de nos administrateurs. Les tribunaux jouent un grand rôle dans la vie des Cambodgiens qui sont très procéduriers et aiment fréquenter les prétoires, quels que soient les inconvénients qu'il leur en advienne le plus souvent. Le chef d'un village me racontait, par exemple, que, ces dernières années, il avait été amené à intenter un procès à un débiteur récalcitrant, afin de rentrer en possession d'une somme d'environ trois cents francs. Pour introduire l'instance il avait dû passer une première fois trois mois à Battambang, à cinq ou six jours de voyage de son village. Cette démarche accomplie, on l'avait envoyé chercher ses témoins. Revenu avec eux, il avait encore attendu deux mois le jugement qu'il demandait, supportant, bien entendu, les frais de séjour de ces témoins qui, venant assez rarement à la capitale, jouissaient largement de cette aubaine. Tous ces frais additionnés, en y ajoutant les cadeaux qu'il avait dû faire aux différentes autorités, il se trouvait que, lorsqu'il entra en possession de ce qui lui était dû, il lui restait environ 25 francs; pendant ce temps,



LE CHEIDI DE LA PAGODE DE PHAMNIEP, PRÈS DE CHANTABOUN (page 419).

CIMETIÈRE DE BONZES DANS LA PAGODE DE PHU KHAO YENG, PRÈS DE CHANTABOUN.

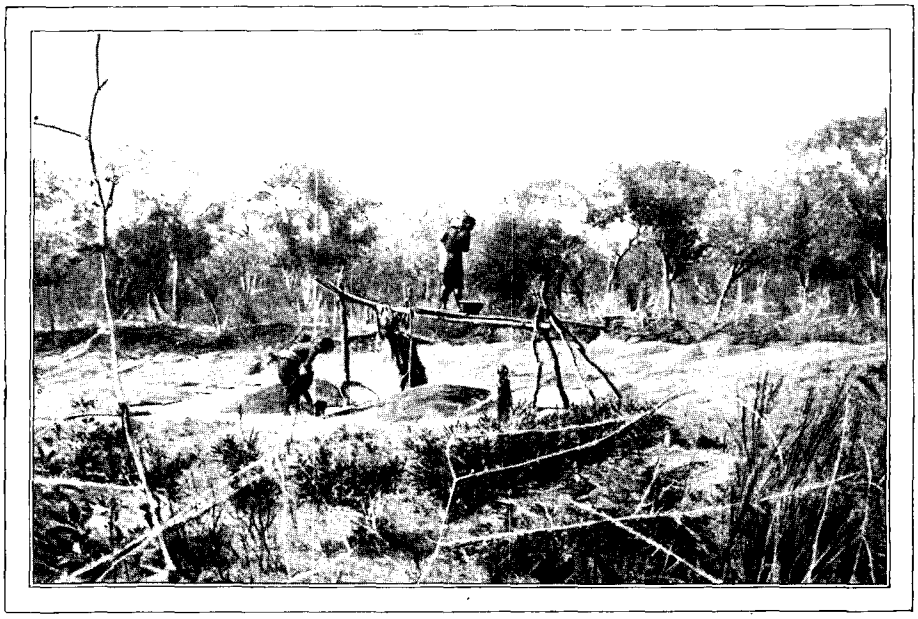
il est vrai, tout allait plutôt mal que bien chez lui et ses récoltes étaient en partie perdues. Il me jurait qu'on ne l'y reprendrait plus, quoi que je puisse lui dire de la justice réorganisée sous nos auspices; mais on sait ce que sont serments de plaideur et les Extrême-Orientaux rendraient, en cette matière, nombre de points aux Normands les plus chicaniers.

Il reste, évidemment, beaucoup de travaux à entreprendre dans ce pays presque neuf et l'activité de nos administrateurs y trouvera à se satisfaire. Pour le moment, ils en sont encore aux projets. Cependant on s'est attelé résolument à l'organisation du groupement de Battambang. L'administrateur-inspecteur s'installe dans le palais du Phya qu'on termine en hâte, on démolit les vieilles cases, on fait des percées, on empierre les rues, on va commencer la construction d'un marché couvert. Déjà deux « malabares », sortes de caisses roulantes misérables et traînées par des haridelles, qui sont les fiacres de l'Indo-Chine, commencent à errer le long de la grande rue. Le palais de l'inspecteur, la Banque de l'Indo-Chine et son tennis hospitalier, l'église déjà vieille, quelques jolies pagodes, quelques maisons de fonctionnaires, de commerçants européens ou chinois, bientôt un hôpital et des écoles, donneront à cette agglomération déjà considérable un air de grande ville, amplement justifié par le nombre de ses habitants et l'importance des affaires commerciales qu'on y traite.

L'immobilité presque complète, à laquelle me forçait l'attaque de dysenterie qui avait si malheureusement gâté mon voyage depuis Mongkol Borey, m'avait permis de réunir tous ces renseignements au cours de conversations journalières avec les fonctionnaires français de la ville, qui, fort aimablement, me témoignaient un sympathique intérêt. Cependant j'avais hâte de reprendre ma route. Déjà quelques courses dans les environs me prouvaient que je pouvais sans inconvénients me remettre en selle; les quelques livres d'embonpoint que j'avais perdues ne seraient pas regrettées par mon cheval.

Nous repartions donc le 4 avril, nous dirigeant vers Chantaboun. J'avais tout d'abord formé le projet de gagner le Siam par la vallée de Patchim, la route suivie par le Phya, mais la sécheresse était à son maximum; on m'annonçait mille difficultés et surtout des retards très préjudiciables. En effet, les points d'eau étant à sec, et les bœufs des charrettes ne trouvant pas à se désaltérer, il arrive que ces pauvres bêtes crèvent sur les routes, assommées par la chaleur et la soif. Dans ces conditions, les indigènes hésitent à louer leurs attelages; puis, dans beaucoup de villages, les animaux avaient été conduits très loin, à des journées de marche, vers les points d'eau persistants. Ce sont là des choses contre lesquelles aucune autorité ne peut réagir. La route du Sud, le long de laquelle je devais trouver des eaux courantes, était évidemment plus praticable; je me décidai à la choisir.

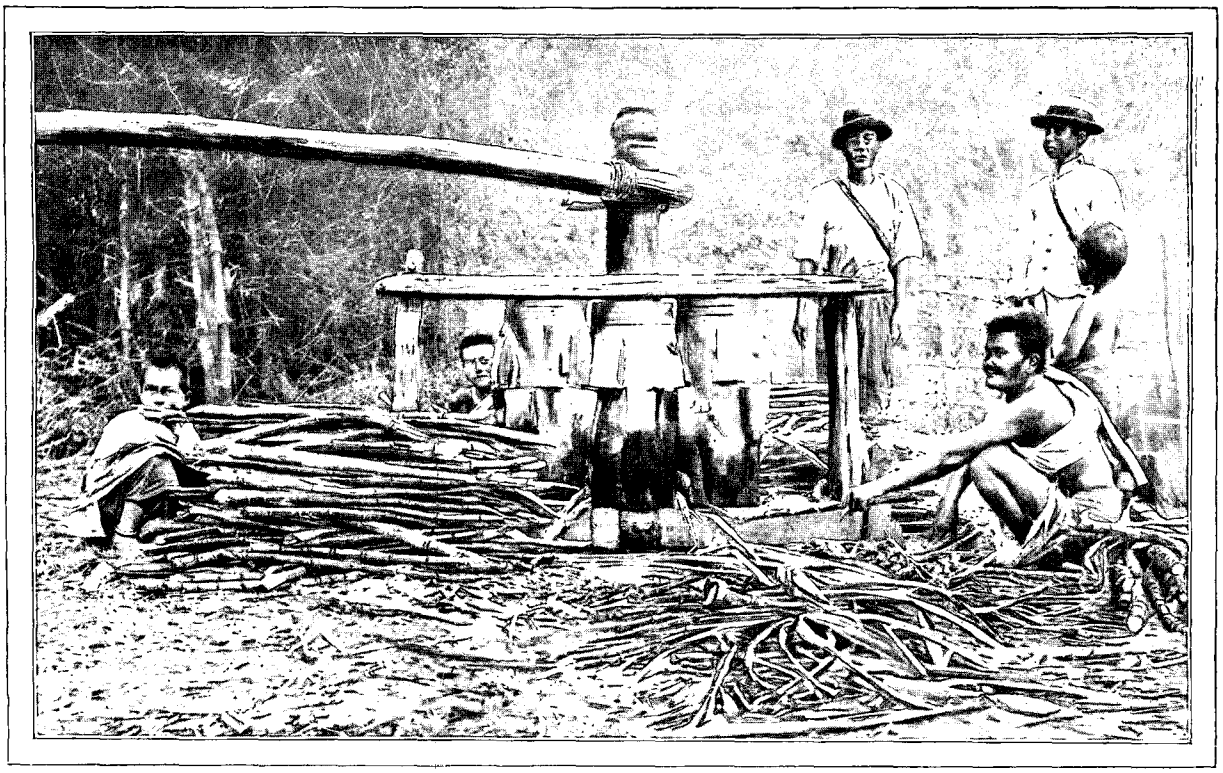
Après avoir suivi, pendant une journée, la rivière de Battambang et incliné ensuite vers l'ouest, à travers une région rocailleuse et couverte de forêts clairières, nous arrivions le 7 à Paï-Linh, centre des gisements de rubis et de saphirs, qu'arrosent deux ou trois ruisseaux aux eaux claires et vives.



LE VANNAGE DU PADDY (RIZ) DANS LE DISTRICT DE KRALANH, PROVINCE DE SIEMREAP (page 414).

Paï-Linh et le gros bourg de Bo-Ya-Ka qui est voisin, sont des agglomérations essentiellement birmanes. L'aspect des cases, la silhouette dentelée des pagodes me rappellent la région de Moulmein. Dans les rues, circulent des Birmans trapus, coiffés de turbans en soie aux couleurs vives, des Birmanes élégantes, aux cheveux dressés en chignons cylindriques comme des couronnes. Ceux-là se promènent en fumant d'énormes cigares, celles-ci serrées dans leurs pagnes de soie multicolore s'en vont en files, portant de grandes corbeilles de fleurs aux autels des pagodes.

Les gisements de pierres précieuses ont été concédés par le Gouvernement siamois à une Compagnie



ON FAIT DU SUCRE AVEC DES CANNES QU'ON ÉCRASE ENTRE DES CYLINDRES CANNELÉS VERTICAUX (page 414).

anglaise pour un délai qui finira en 1915 et moyennant une redevance annuelle de 80 000 francs. Celle-ci a passé tout simplement ses droits à un Birman, qu'on désigne sous le titre de Naï Pasi, lequel lui sert une annuité de 150 000 francs. Il y trouve son compte. Véritable chef de la région, ayant même des pouvoirs de justice sur les coolies birmans et laotiens qui viennent exploiter les gisements, le Naï Pasi perçoit sur chacun d'eux un droit de recherches d'environ 8 francs par an, trafique sur l'achat et la vente des pierres, et exploite enfin avantageusement les monopoles du jeu et de l'alcool. Cela lui a permis de faire, jusqu'à présent, largement face à ses affaires, mais les progrès de la chimie ont porté un rude coup au commerce des rubis et on assure, ici, que ses divers contrats ne seront pas renouvelés sur des chiffres aussi élevés.

Le sol se relevant tout de suite, au delà de Bo-Ya-Ka, les charrettes ne peuvent plus circuler. Je dus donc organiser à Païlinh un convoi de porteurs et c'est à la tête d'une quarantaine de coolies, plutôt mauvais et peu sûrs, que je franchis la frontière, le 9 avril, à quelques kilomètres de Bo-Ya-Ka.

La route de Païlinh à Chantaboun est des plus pittoresques. Le mot route est évidemment par trop prétentieux, car il n'y a ici qu'une simple piste tracée par les piétons et les animaux de bât, malgré quelques travaux d'aménagements du côté de Bo-Ya-Ka, travaux qui n'ont pas été poussés au delà des premiers kilomètres et dont il ne reste plus que quelques ponts de bois et des passerelles déjà inutilisables. Telle qu'elle est, c'est pourtant une voie commerciale importante pour ces pays. Tout le trafic de Païlinh passe par là, et une bonne partie de celui de Battambang pendant la saison sèche; avec quelques améliorations, le Gouvernement siamois eût pu rendre toute cette région définitivement tributaire du port de Chantaboun. Suppléant à l'indifférence gouvernementale, les Birmans qui vivent sur les gisements de Païlinh l'ont tout au moins jalonnée de ces sortes de caravansérails qu'on nomme ici des *sala*. Ce sont des abris édifiés le plus souvent par la piété de certains riches commerçants qui espèrent, par cette sorte d'aumône, acquérir les mérites promis par la religion bouddhique aux gens faisant œuvre de charité. Quelques-unes de ces salas, grands halls couverts de tôle ondulée, construits, charpente et planchers, en bois choisis, ont coûté certainement plusieurs milliers de francs. Tout le monde s'arrête là, maîtres et domestiques, voyageurs et coolies, pour se reposer quelques minutes, faire la sieste ou passer la nuit. Pour contribuer à l'œuvre d'hospitalité toute gratuite du fondateur, de vieilles femmes s'astreignent, leur vie durant, à balayer le plancher ou à remplir d'eau fraîche de grandes jarres où chacun puise à discrétion. Elles viennent, dès le matin, de villages parfois éloignés, avec des provisions de riz cuit, de gâteaux, de fruits, de cigarettes, de betel qu'elles disposent sur des plateaux et détaillent à tout venant. Pour la nuit, chacun s'installe dans son coin au milieu des bagages,

des selles et des bâts, non sans surveiller un peu ses voisins de chambrée, car les vols ne sont pas rares; aussi les Birmans trafiquants de pierres précieuses ne quittent-ils pas leurs grands sabres.

Les porteurs qui composent mon convoi sont décidément des plus mauvais; c'est un ramassis de fainéants abrutis par la misère, l'alcool et l'opium; je dois veiller moi-même à tous les détails, aller et venir de la tête à la queue de la file des charges, manipuler les paquetages et prévenir toute velléité de fuite. Une débandade serait désastreuse, car les villages étant très rares et cachés dans la brousse assez loin du sentier, on ne pourrait compter en rien sur les gens du pays.

Nous couchons, le soir du deuxième jour après le départ de Paï-Linh, à la sala Sop Tai, près de la ligne de partage des eaux, entre le bassin des lacs et celui de la rivière de Chantaboun. Le sol s'est relevé presque insensiblement, mais la végétation est devenue plus dense, plus vigoureuse. Les forêts claires ont disparu, les brousses et les sous-bois sont impénétrables. Les clairières très rares sont cultivées en rizières étagées, dans lesquelles circulent les eaux murmurantes. Au sud et à l'ouest, de gros massifs montagneux couverts d'épaisses forêts se détachent en silhouettes violettes, aux arêtes desquelles viennent se déchirer de lourds nuages.

Dès les premières heures du troisième jour, nous arrivons à un faible seuil glaiseux qui est l'ourlet du plateau intérieur; au delà, le sol s'affaisse tout à coup jusqu'à la plaine qui est à environ 200 mètres en contre-bas. L'ourlet, la pente du plateau sont couverts d'une forêt épaisse et puissante où s'étalent toutes les richesses de la végétation tropicale. Les fougères géantes, les plantes à larges feuilles feutrent les sous-bois que dominent des arbres centenaires aux branches chargées de lianes et d'orchidées, tandis que leurs têtes sont couronnées de fleurs rouges ou violettes. Les éléphants sauvages, les caravanes de bœufs et de chevaux ont creusé là, dans la glaise, des chemins étroits et profonds de deux à quatre mètres, toujours humides et glissants où les convois s'engouffrent et disparaissent.

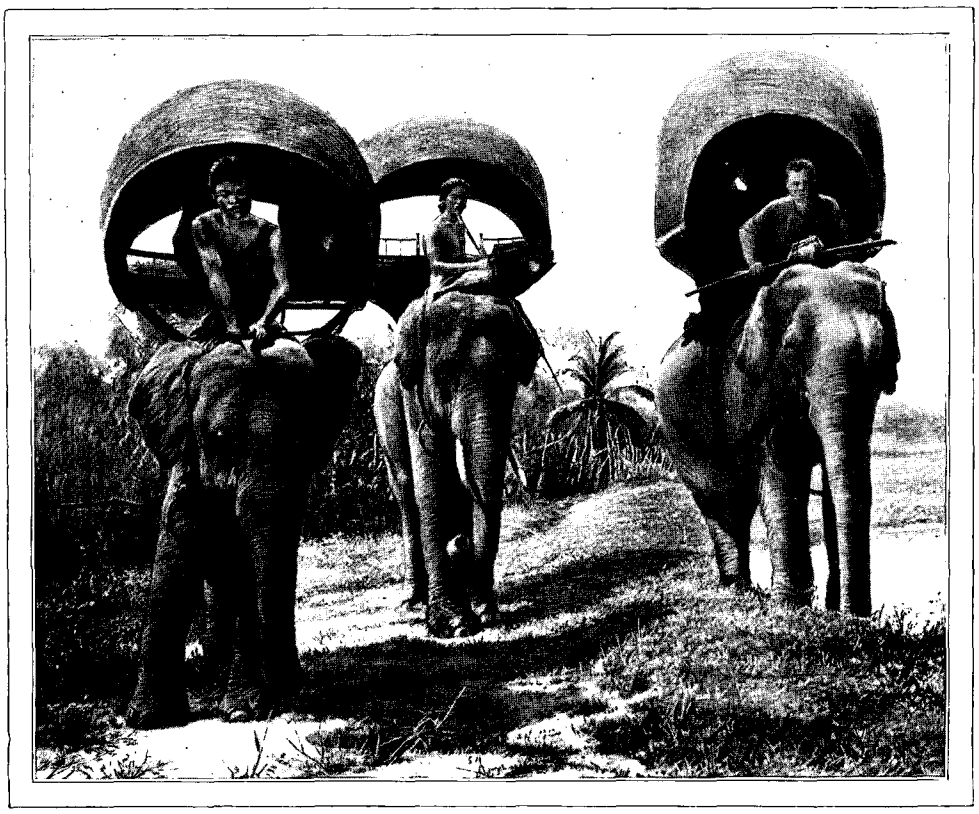
On atteint ainsi, de glissade en glissade, un ruisseau qui coule clair sur un lit de sable à travers la forêt, puis on ne tarde pas à rencontrer la petite ville de Makham et enfin Chantaboun que signalent au loin les flèches aiguës de l'église catholique. La campagne est très riante avec ses rizières coupées de légères ondulations sablonneuses que couvrent des bouquets de bois, avec ses jolis villages aux cases disséminées sous les vergers, et avec, de-ci de-là, les blanches constructions d'une pagode qu'ombragent des manguiers et des tamariniers.

La ville de Chantaboun a été un moment à moitié française. Elle nous avait été remise comme gage, à la suite du traité de 1893, jusqu'à ce que les conventions de cet acte diplomatique aient été entièrement exécutées. Le traité de 1907 vient d'en prescrire la remise au Gouvernement siamois. Entre ces deux dates elle fut occupée par nos troupes qui y tenaient deux postes : la citadelle qui domine la ville même et le camp de Pak Nam, à l'embouchure de la rivière. C'est comme officier faisant partie du corps d'occupation que j'ai pris contact ici, il y a une douzaine d'années, avec le Siam. J'y retrouve donc de nombreux et précieux souvenirs.

CHANTABOUN QUE SIGNALENT AU LOIN LES FLÈCHES AIGUES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Le nom de la ville, en sanscrit siamisé, veut dire « cité de santal », sans qu'on puisse voir là autre chose qu'un vocable poétique. C'est un centre assez important et le port commercial le plus achalandé de toute la côte est du golfe de Siam, depuis la pointe de Camau jusqu'au cap Liant, à l'entrée du golfe de Bangkok. Située à une vingtaine de kilomètres environ de l'embouchure de la rivière, elle en occupe les deux rives, sur une longueur d'environ 1 500 mètres. A droite, au pied du plateau que couronne la citadelle avec ses retranchements remaniés par nous, c'est d'abord la ville officielle, le quartier des bureaux, puis en

descendant vers l'aval, la rue chinoise, le quartier annamite et enfin de vastes pagodes; sur la rive gauche, après quelques habitations de Siamois riches, commence un labyrinthe inextricable de ruelles où les Siamois, les Annamites, les Chinois vivent côte à côte, autour de la mission catholique française et auprès de florissantes bonzeries; plus bas, à un coude du fleuve, une grande habitation siamoise abritait le consulat français installé là depuis le départ des troupes d'occupation, mais qui est virtuellement supprimé.



CONVOI D'ÉLÉPHANTS SUR LA ROUTE DE PAÏ-LINH A CHANTABOUN (page 418).

Le quartier annamite en plus, c'est en somme l'aspect général et la distribution constante de tous les centres administratifs que nous rencontrerons au Siam. Celui-ci fut un de ces emporiums dont la géographie de Ptolémée jalonne déjà ces côtes lointaines et, depuis lors, tous les civilisateurs de l'Indo-Chine y prirent pied, comme le firent ces brahmanes hindous qui vinrent construire, vers le VIII^e^ siècle de notre ère, les palais malheureusement ruinés du village de Phamniep et se taillèrent dans cette fertile vallée une principauté dont l'hégémonie s'étendait au loin le long des côtes.

La population du groupe urbain s'élève à environ 11 000 âmes, dont un tiers siamois, un tiers chinois et un tiers annamite. C'est le chef-lieu d'une des treize grandes provinces siamoises ou *monthon*. La fonction de *thesa* (chef de la province) a été, jusqu'ici, comme héréditaire dans une des grandes familles du pays, dont les fils recevaient du reste leur instruction à Bangkok et passaient leur jeunesse à la Cour. L'ancien thesa, celui que j'avais connu lors de mon séjour ici comme officier, est mort il y a quelques années et son fils qui remplissait alors les fonctions de lieutenant-gouverneur, lui a succédé. Le premier était une personnalité qui ne laissait pas d'être intéressante : très diplomate, très fin, il avait su mener fort bien sa barque au milieu de toutes les difficultés que lui créait la situation particulière de sa province occupée par des troupes étrangères. C'était l'Asiatique vieux style, en tant que parfait jouisseur : amoureux de fêtes, de plaisirs, il dépensait en banquets et en représentations théâtrales le plus clair de ses revenus. De tous ses souvenirs de France, où il avait été comme attaché d'ambassade, celui du corps de ballet de l'Opéra était resté chez lui le plus ineffaçable. J'apprends aujourd'hui que son fils n'a pas eu la même souplesse et que sa carrière administrative sera moins heureuse. Il est à Bangkok depuis déjà plusieurs mois, compromis dans de louches histoires d'opium et impliqué dans d'interminables procès contre un de ses parents. D'une part, le Gouvernement l'accuse d'avoir détourné une somme d'environ 500 000 francs; de l'autre, le parent avec qui il est en contestation, se trouvant être chargé de la vérification des navires à vapeur, se refuse, depuis des mois, à donner le permis de navigation à un assez gros steamer qu'il avait acheté pour exploiter la ligne Chantaboun-Bangkok. Aura-t-il les reins assez solides pour se tirer de ce mauvais pas? J'ai cité cet exemple parce que je l'ai trouvé sur ma route et parce qu'il est assez caractéristique de l'état d'arbitraire et de bon plaisir qui subsiste encore au Siam, mais qui chaque jour disparaît de plus en plus.

La garnison siamoise occupe actuellement les casernements que nous avons construits; elle est formée d'infanterie de marine; son effectif m'a paru des plus insignifiants. Mais voici qui doit y remédier : en faisant

ma visite au lieutenant-gouverneur, je le trouve environné d'un groupe important d'officiers. Pour la première fois, fonctionne à Chantaboun le tirage au sort institué par des décrets récents. Les recrues défilent dans le bureau sans paraître, je dois le dire, très enthousiastes de cette innovation. Ils tirent d'un sac une boule qui est rouge ou noire : rouge, c'est le service actif et l'enrôlement immédiat; noire, le classement dans les réserves avec seulement deux périodes d'exercices par an de trente jours chacune.

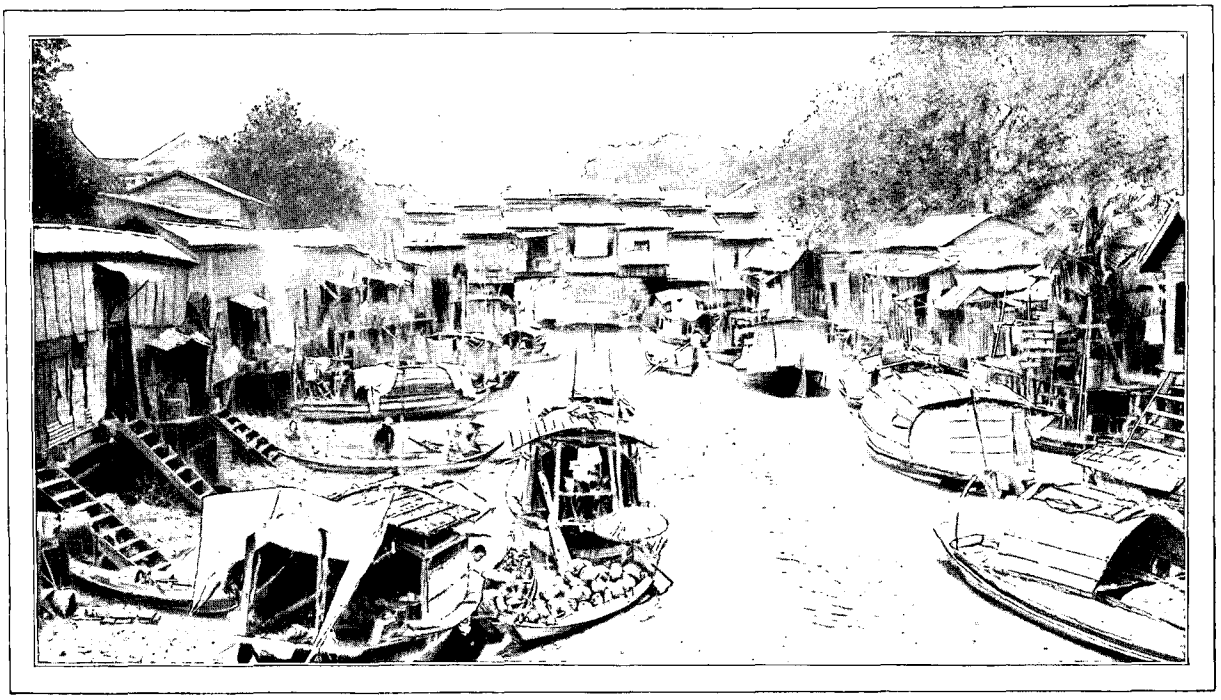
Les productions de la vallée sont très variées, ce qui n'est pas le cas général en Extrême-Orient. Avec le riz, on y récolte du poivre, du café, du coton, des fruits et des légumes en assez grande quantité pour que leur exportation sur Bangkok soit largement rémunératrice. Les peaux, les produits des nombreuses pêcheries de la côte, poisson salé et fumé, saumure, etc., les rotins et les bois des forêts contribuent aussi, pour une large part, à alimenter le trafic du marché qui est presque entièrement entre les mains des Chinois. Ceux-ci ont en outre les fermes de l'alcool, de l'opium, des jeux, etc.; aussi quelques-uns d'entre eux sont-ils à la tête de fortunes considérables. Leurs maisons de style chinois s'alignent sur les deux bords de la rue principale, jetant en travers de la voie leurs enseignes laquées et dorées qui se balancent à des fers en potence. Celles qui sont du côté du fleuve se prolongent sur la berge et même sur l'eau par de larges terrasses. Leurs balustrades de bois sont ornées de vases de fleurs; on y dort, on y prend ses repas, on y fait de longues siestes, jouissant de la fraîcheur de l'eau qui court entre les pilotis et du courant d'air qui remonte le fleuve.

Le trafic des pierres précieuses apportées de Paï-Linh ou recueillies aux environs, dans les terres rouges de Ban Ka-Cha, n'a jamais tenté l'esprit traditionnaliste des Chinois. Il est resté le monopole des Birmans; cependant, certains Annamites catholiques de Chantaboun l'ont entrepris avec succès et sont arrivés à se constituer des fortunes assez importantes, que la crise des rubis met malheureusement en péril. Ces Annamites sont assez souvent bijoutiers, mais ils monopolisent surtout l'industrie des pêcheries et de la salaison des poissons. Les premiers qui s'installèrent ici étaient des catholiques fuyant les persécutions qui sévissaient en Cochinchine; maintenant leur nombre s'accroît annuellement dans des proportions considérables, soit par suite des naissances qui sont très nombreuses, soit par suite d'une immigration due à diverses causes pas toutes avouables. Contrairement aux Chinois qui prennent tous des femmes siamoises et peuplent le pays de leurs métis, les Annamites ne se marient qu'entre eux, aussi leur race reste-t-elle très pure, avec ses qualités et ses défauts. Ils forment, avec les Chinois, la majeure partie de la clientèle de la mission française qui est prospère et compte près de 4 000 fidèles, tant à Chantaboun même que dans divers hameaux des environs.

(*A suivre.*) E. LUNET DE LAJONQUIÈRE.

BOXEURS CAMBODGIENS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



BANGKOK. PONT COUVERT SUR UN DES CANAUX DU QUARTIER CHINOIS (page 423).

DE SAÏGON A SINGAPOUR, PAR ANGKOR, AUTOUR DU GOLFE DE SIAM[1]

PAR LE COMMANDANT LUNET DE LAJONQUIÈRE

Chargé de Missions archéologiques

IV. — De Chantaboun à Bangkok sur un bateau siamois. — L'entrée du Ménam; les quais de Bangkok. — La capitale; les pagodes. — Excursion dans la province de Patchim; la ligne de Pétriou; une chaloupe chinoise. — Patchim. — Chez les missionnaires français. — Caravanes laotiennes. — Pétriou. — Le port de Bang Pla Soï.

FEMME SIAMOISE (BANGKOK).

Après quelques excursions dans les environs de Chantaboun, pour visiter les plus anciennes pagodes et les ruines, intéressantes surtout au point de vue documentaire, de Phamniep qu'on a malheureusement traitées comme de vulgaires carrières de pierres, je partais pour Paknam où fait escale le bateau de Bangkok. Je voulais m'arrêter une journée dans ce poste que j'avais commandé pendant une année et y faire, comme à Chantaboun, un pèlerinage au cimetière où dorment nombre de nos camarades. Sur les instances de notre ministre à Bangkok, M. de Margerie, le Gouvernement siamois a fait entourer ces champs de repos d'un petit mur en briques; les missionnaires, de leur côté, veillent à les entretenir autant qu'ils le peuvent, mais le Souvenir français devrait bien les aider, en leur attribuant, chaque année, une légère subvention. Puissent ces quelques lignes passer sous les yeux d'un de ceux qui s'intéressent à cette œuvre dont, plus que personne, nous, militaires coloniaux, nous pouvons apprécier la généreuse et patriotique initiative!

Je trouve mon pauvre Paknam bien délabré. La grande case de roseaux couverte en chaume, où j'avais vécu en famille et qui était alors coquette et très suffisamment confortable, tombe en ruines. Le sous-préfet siamois qui l'habite ne l'entretient pas, bouche les trous du toit avec des morceaux de tôle ondulée et se contente de reculer, d'année en année, devant les dégâts causés

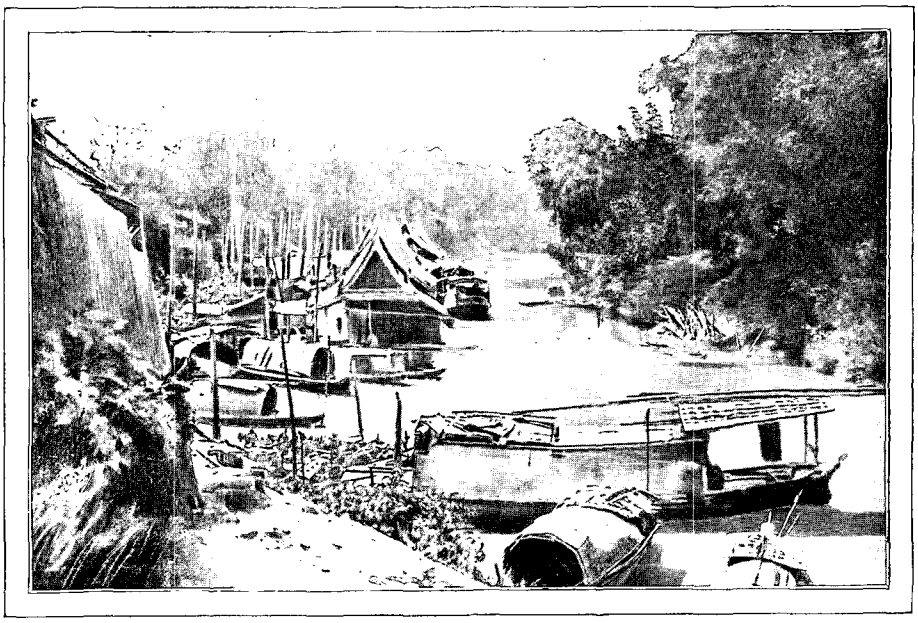
1. *Suite. Voyez pages* 385, 397 *et* 409.

par les intempéries. Les quelques douaniers qu'il a sous la main campent dans ce qui subsiste des paillotes de mes tirailleurs; seule la caserne en briques des soldats européens a été fort heureusement préservée et reste à la disposition de la légation de France comme chalet de villégiature. Le poste tout entier occupe une plage de sable qui, bordée d'autre part par une lagune, s'avance en pointe vers le milieu de l'estuaire. A son extrémité, un bouquet de tamariniers au feuillage touffu marque encore l'endroit où nous venions le soir chercher la fraîcheur de la brise marine.

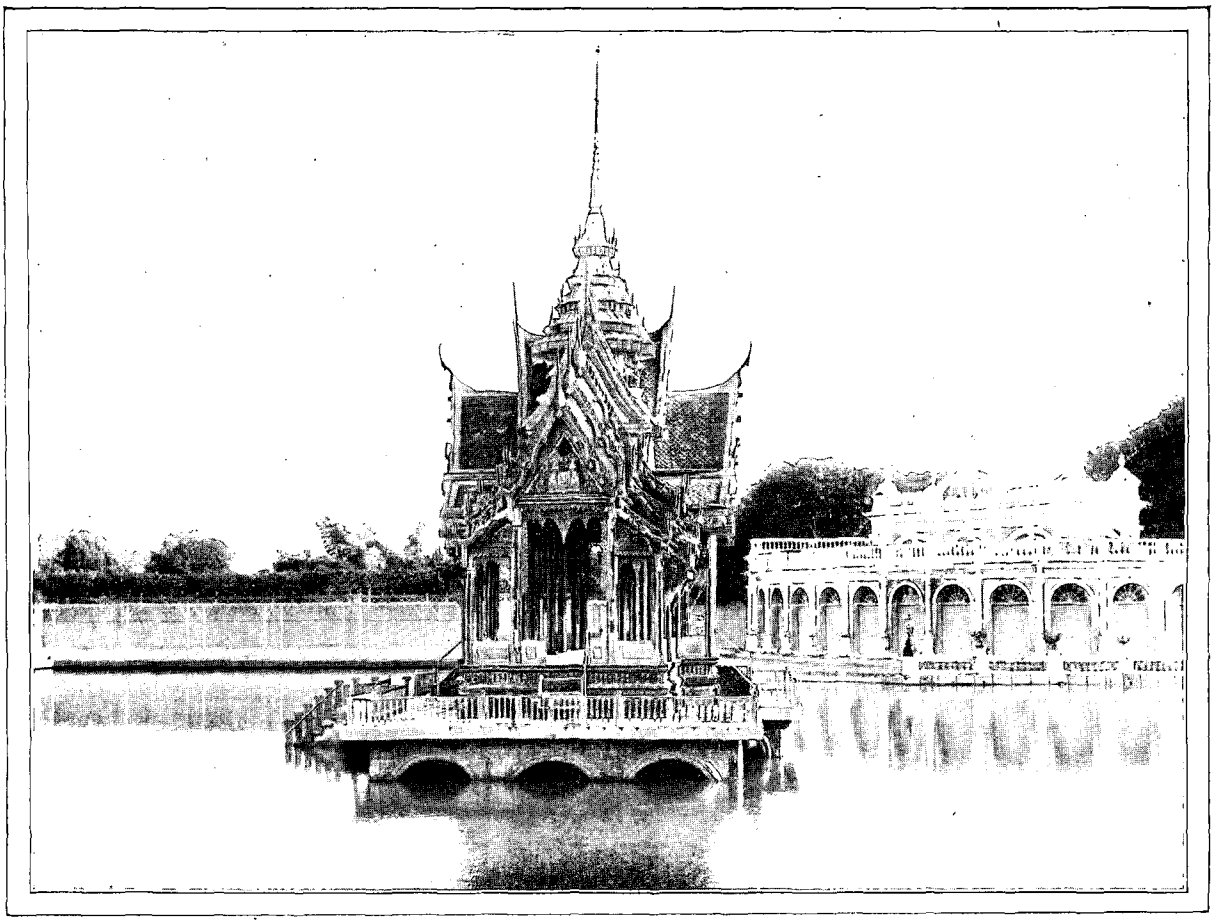
LE PRINCE DAMRONG RACHANUPHAP, FRÈRE DU ROI DE SIAM ET MINISTRE DE L'INTÉRIEUR (page 424).

C'est en face de la petite église catholique de Lampou, assez loin dans l'estuaire, que s'arrêtent les vapeurs de haute mer. Des sampans apportent, de Chantaboun et des villages environnants, par les canaux qui recoupent ces terres marécageuses, passagers et marchandises. Pour ne pas attendre le confortable steamer de l'East Asiatik danois qui passera seulement dans quelques jours, j'ai pris le *Chayaket*, bateau siamois commandé par un capitaine cambodgien avec un équipage moitié chinois, moitié cambodgien. C'est sale à plaisir, et une odeur infecte, plus forte que les senteurs marines, monte du pont boueux ainsi que des cales où l'on a engouffré des balles de poissons fumés et des peaux. Le prix du passage est uniformément de huit francs; avec quatre francs de plus, on a droit à une cabine nauséabonde où seuls peuvent vivre des fumeurs d'opium pour qui les vapeurs de la drogue divine font, du plus misérable taudis, un palais merveilleux. Je case tant bien que mal mes bagages dans un de ces réduits et, le capitaine m'y ayant aimablement invité, je vais m'installer à côté de lui sur le banc de quart, le seul coin du bateau qui ne soit pas encombré. Pour ceux que n'atteint point le mal de mer, que les indigènes appellent la « soûlerie des vagues », cette traversée de dix-sept heures est délicieuse, une bonne brise du sud rafraîchit l'air, puis, quand le soleil est tombé, la lune en son plein éclaire les côtes rocheuses que nous longeons de très près, comme si nous passions en revue ces alignements de caps bruns couronnés de forêts.

Il faut trois heures pour remonter le Ménam jusqu'à Bangkok; mais depuis longtemps déjà, quand on arrive à l'entrée du fleuve on navigue dans des eaux jaunies par les limons qu'il charrie, et ceux-ci, s'accumulant au large, forment une barre que peuvent seulement franchir des bateaux ayant un tirant d'eau inférieur à 3 mètres. Les ouvrages de défense de l'estuaire, modifiés depuis que la flottille française fila si gaillardement sous la bouche de leurs canons, en 1893, se dessinent sur la rive gauche. Plus loin, sur la rive droite, au delà de la zone des mangliers, c'est la station de la douane et la tête de ligne d'un petit chemin de fer remontant vers Bangkok; ensuite, jusqu'aux faubourgs de la capitale, les majestueuses sinuosités du fleuve sont ourlées de deux épais rideaux de végétation formés de palmiers d'eau, d'aréquiers, de cocotiers, derrière lesquels se cachent des villages. On ne les voit pas, mais on les devine : des appontements rus-



LES QUARTIERS DE MAISONS FLOTTANTES (page 423).



DES ÉTANGS... BAIGNANT DES PAVILLONS AUX SILHOUETTES ÉLÉGANTES (page 424). — PHOTOG. ISONAGA.

tiques auxquels sont attachées des grappes de pirogues, des canaux s'ouvrant sous des voûtes de feuillage sont les chemins qui y conduisent. Des enfants nus, jouant sur le bord de l'eau, sautent dans les remous que l'hélice laisse derrière nous; des bonzes, conduits par leurs néophytes qui pagayent avec entrain, vont de canaux en canaux, faisant en barque la quête matinale; des pirogues, surchargées de jeunes hommes et de jeunes filles en costume de fête, joutent entre elles au milieu des cris et des chants; des pêcheurs annamites visitent les filets qu'ils ont tendus sur des hauts-fonds, le long de rangées de piquets disposés en triangle; les chaloupes de service, les canots automobiles vont et viennent, dépassant les grands steamers qui évoluent à allure réduite, et les jonques chinoises avec leurs voiles semblables à des ailes de papillons géants qui se laissent porter par le flux et le reflux. Tout cela est plein de vie et de couleur.

Des docks, des ateliers, des rizeries, des scieries de teck, avec leurs affreux toits en tôle ondulée, leurs hautes cheminées, forment sur les deux rives, en aval de la capitale, deux longs faubourgs, entre lesquels le lit même de la rivière sert de port de commerce. Notre *Chayaket*, qui a son point d'attache tout à fait en amont, près de la ville royale, remonte toute la longue file de vapeurs à l'ancre au milieu du chenal. Depuis mon dernier voyage, le pavillon allemand a conquis ici le premier rang; presque tous les cargos qui sont là appartiennent à la Norddeutscher Lloyd et portent à leur poupe le drapeau aux bandes horizontales; et ce n'est pas sans mélancolie que je le constate.

Nous dépassons la Mission catholique française installée sur la rive gauche. Actuellement elle est masquée par le superbe bâtiment de la Banque de l'Indo-Chine et le grand building de la Compagnie de navigation, l'East Asiatik danois; mais bientôt, sa cathédrale les dominera des flèches jumelles de ses clochers. Toujours sur la même rive, tandis qu'en face les docks les ateliers de constructions continuent à alterner avec les rizeries, les légations de France et d'Angleterre, puis d'autres encore, moins importantes, alignent leurs mâts de pavillon. Nous continuons, laissant derrière nous le clocher de l'église de la Sainte-Croix qui marque l'entrée du marché chinois, le Sampeng, et allons enfin mouiller presque en amont de celui-ci, entre des maisons flottantes qui débordent de chaque côté sur les eaux jaunes du fleuve.

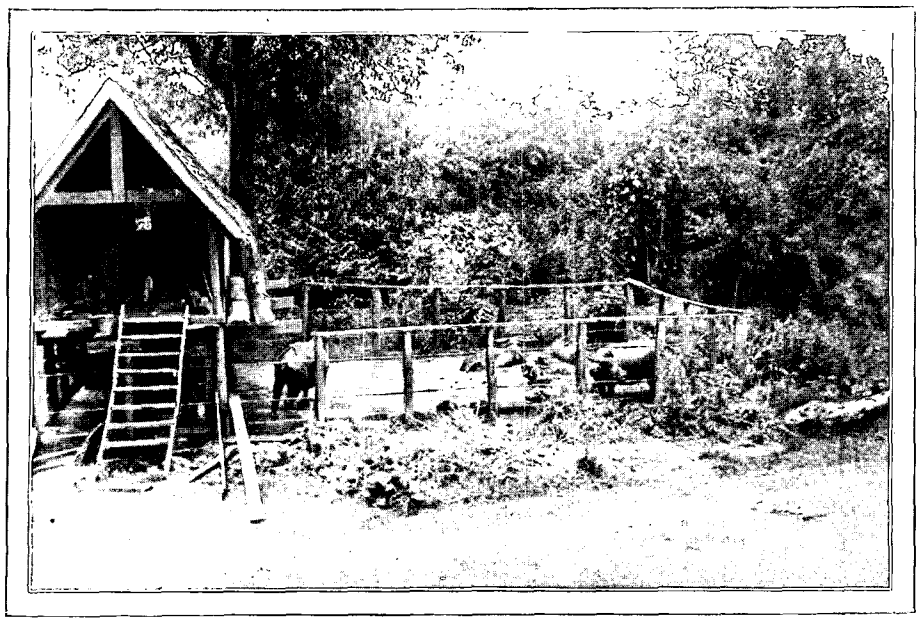
Aussitôt, des pirogues se hâtent vers nous et s'accrochent en grappes aux échelles primitives du bateau. Tous les passagers se pressent vers les coupées, les bras embarrassés d'enfants, de paniers, de ballots, de

paquets, de nattes, de tous les impedimenta dont des voyageurs, même aussi peu difficiles que les indigènes, doivent se faire suivre, lorsqu'ils embarquent sur ces bateaux où ils ne reçoivent ni couchage ni nourriture.

M. de Margerie, qui avait bien voulu déjà s'entremettre auprès du Gouvernement siamois pour préparer mon voyage, me réservait le plus aimable accueil. Je retrouvais, du reste, autour de lui, nombre de personnes de connaissance et on poussa l'amabilité jusqu'à me donner une chambre dans les bâtiments du consulat. J'ai donc pu installer là mon campement et éviter l'hôtel. Or, pour quelqu'un voyageant dans les mêmes conditions que moi, c'est chose de grande importance. Quand on sort, en effet, des routes ordinaires, lorsqu'on ne peut compter au cours d'une tournée de plusieurs mois sur aucun ravitaillement ni sur aucune ressource locale, on doit se faire suivre d'un personnel, d'un matériel des plus divers. A l'hôtel, ce personnel devient inutile, il perd les habitudes qu'il a péniblement acquises, se met à fréquenter les tripots et les mauvais lieux, après quoi il devient très difficile, lorsqu'on se remet en route, de le faire rentrer dans le droit chemin. Ensuite, l'avouerai-je, j'ai toujours eu un peu de honte à faire défiler, dans les escaliers d'un hôtel, sous les yeux des Anglais en frac et de leurs femmes décolletées, tous les impedimenta pittoresques, mais forcément un peu ridicules, dont on est obligé de se faire suivre dans la brousse : tente, chaises et table pliantes, caisses de cuisine d'où débordent des queues de poêle et des torchons, etc., etc. Quand, en entrant dans une ville civilisée, on ne peut liquider ce personnel et ce matériel, le plus modeste campement est, à mon avis, supérieur au meilleur hôtel.

Dès le lendemain, je vais me présenter au prince Damrong, frère du roi et ministre de l'Intérieur. Je ne suis pas un inconnu pour lui, aussi me reçoit-il très cordialement et avec la plus grande simplicité. On me permettra de ne pas insister ici sur ses qualités d'homme d'État, ni sur les réformes administratives qui ont été accomplies sous sa haute direction ; je prie le lecteur que ces questions intéresseraient d'une façon particulière de vouloir bien se reporter à l'étude que j'ai publiée au retour d'un précédent voyage[1]. Le prince est aussi un archéologue et j'avais à le remercier de la générosité dont le Gouvernement siamois avait fait preuve à mon égard, en assumant une partie des frais de mon voyage. Tout de suite, avec la connaissance qu'il a de toutes les parties du royaume, il me trace une série d'itinéraires qui rayonnent autour de Bangkok et me permettront de tout voir dans les meilleures conditions possibles. Il me promet, du reste, des lettres d'introduction pour les fonctionnaires provinciaux et je le quitte assuré de ses bons offices.

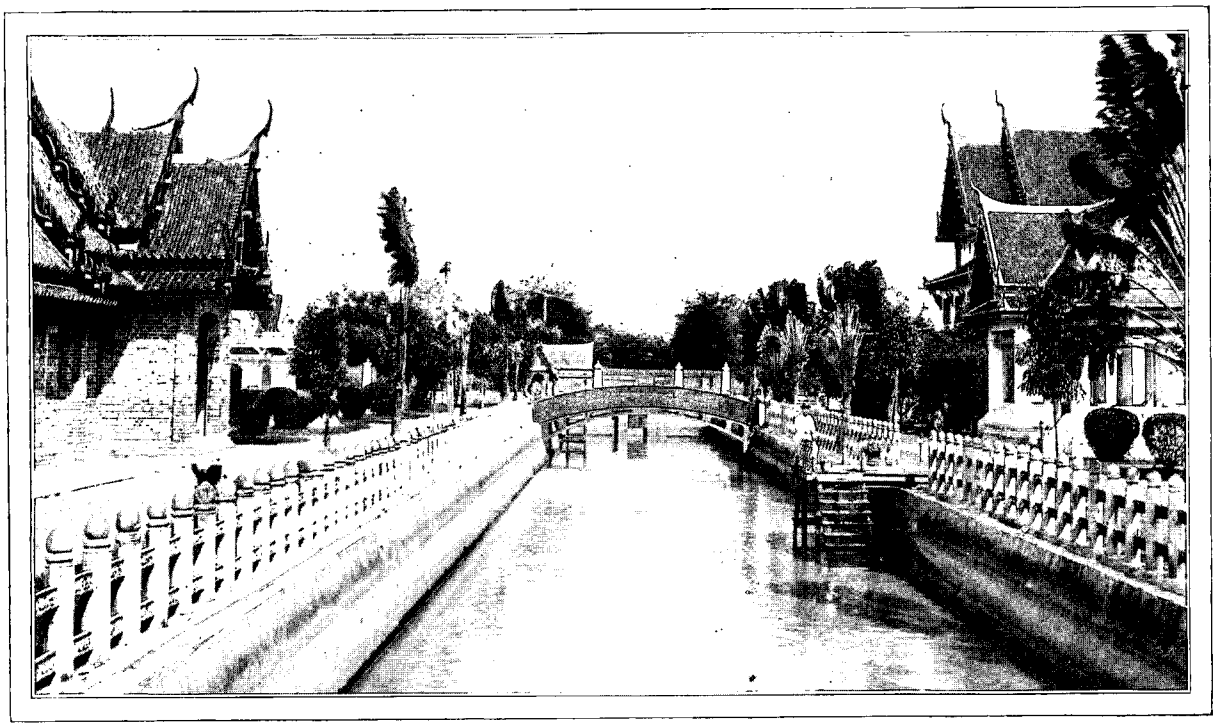
Depuis mon précédent voyage, la ville royale s'est modifiée et embellie. Maintenant de véritables avenues bordées de palais se dirigent vers le parc de Ducit. Dans quelques années, les arbres nouvellement plantés auront pris leur plein développement, et il y aura là un quartier très élégant et très agréable, d'où il est regrettable que les Siamois, par des mesures tacites, s'obstinent à écarter l'établissement des Européens.



KOK VAT. VALLÉE DE PATCHIM. PARC A BUFFLES (page 429).

Avec M. de Margerie, qui voulait bien m'offrir le soir une place dans sa voiture, nous avons visité presque toutes les principales pagodes de la capitale. Il en est de vraiment délicieuses, avec leurs toitures étagées aux tuiles multicolores, les consoles en col de cygne qui soutiennent leurs larmiers garnis de clochettes, leurs murs légèrement inclinés, leurs ouvertures plus étroites du haut comme dans les constructions de l'ancienne Égypte, leurs grandes cours dallées silencieuses, où s'alignent de jolies pyramides très moulurées, dorées, ornées de fleurs de faïence qui brillent au soleil, leurs cloîtres sur les murs desquels se déroule en mille scènes l'épopée des demi-dieux hindous, leurs étangs couverts de nénufars, et baignant des

1. *Le Siam et les Siamois.* 1 vol. chez Armand Colin.



BANGKOK : CANAL DANS LES JARDINS DE LA PAGODE DE DUCIT PARK (page 424). — PHOTOG. ISONAGA.

pavillons aux silhouettes élégantes, leurs grands arbres sacrés aux troncs desquels pendent les robes jaunes des bonzes défroqués. Dans leurs intérieurs assombris, des nattes d'argent couvrent les dalles, des ors éteints encadrent des peintures aux tons violents, les pendentifs de cuivre sortent des caissons du plafond peint en rouge vif; les cierges, les lampes entassés sur l'autel entourent, d'une lumière qui n'arrive pas à l'éclairer tout entière, la statue dorée du Bouddha; les fleurs, les baguettes d'encens entretiennent cette atmosphère lourde dans laquelle les élans religieux prennent toute leur intensité. Ces pagodes, je les avais vues autrefois presque toutes délaissées et en ruines; j'ai été fort agréablement surpris de les retrouver restaurées sans que le modernisme ait gâté les conceptions de ceux qui ont dirigé ce travail.

Ce sont là, du reste, les seuls grands changements de Bangkok. L'aspect de cette ville cosmopolite ne peut guère se modifier que dans le quartier habité par l'aristocratie siamoise; ailleurs ce ne sont que gens campés cherchant à gagner le plus rapidement possible de quoi aller vivre ailleurs. Comme dans toutes les villes de l'Extrême-Orient, les Chinois pullulent et grouillent; une activité, où il entre autant de labeur que de flânerie, anime les rues; les véhicules les plus variés s'y croisent depuis le pousse-pousse sordide jusqu'au tramway électrique dont le timbre ne cesse de sonner et jusqu'à l'automobile qui est en train de se faire une large place au milieu de cette cohue. On parle même d'un meeting qui doit réunir dans le parc royal tous les chauffeurs de la capitale, parmi lesquels le roi et les princes de sa famille. La pratique du volant est très en honneur dans l'aristocratie siamoise et il n'est pas rare de rencontrer le ministre de l'Intérieur faisant, à la fraîche, sa promenade quotidienne en tenant lui-même le volant de son auto.

Vers le commencement de mai, j'ai pu enfin me remettre en route pour faire une tournée dans la province de Patchim située au sud-est de Bangkok.

A six heures, un beau matin, j'arrivais à la gare centrale avec un matériel d'autant plus encombrant qu'il était divisé en nombreux colis. Je l'avais réduit autant que possible; mais encore faut-il se munir du nécessaire pour vivre et travailler, alors que sur sa route on ne trouvera rien de ce qui entre dans la vie courante des Européens. Tous les halls sont envahis, on se bouscule aux guichets, car il part deux trains presque en même temps, à cette heure matinale, un vers le nord et l'est, l'autre vers le sud-est, le mien. Siamois, Chinois, Hindous se pressent, portant de multiples paquets. J'ai des contestations avec le cocher qui a conduit mes bagages et avec les coolies qui les ont placés dans le fourgon; les policemen siamois en complet kaki et à figure enfantine, propres et corrects, paraissent d'ailleurs s'en désintéresser et il faut quelques bourrades du chef de gare allemand pour ramener le bon ordre.

Je suis seul en première classe, mais dans les wagons de troisième il y a amoncellement de voyageurs et de colis, tandis que quelques petits fonctionnaires se prélassent sur les banquettes des secondes. Le matériel est quelconque et paraît camelote. La ligne vient d'être inaugurée il y a quelques mois à peine, elle

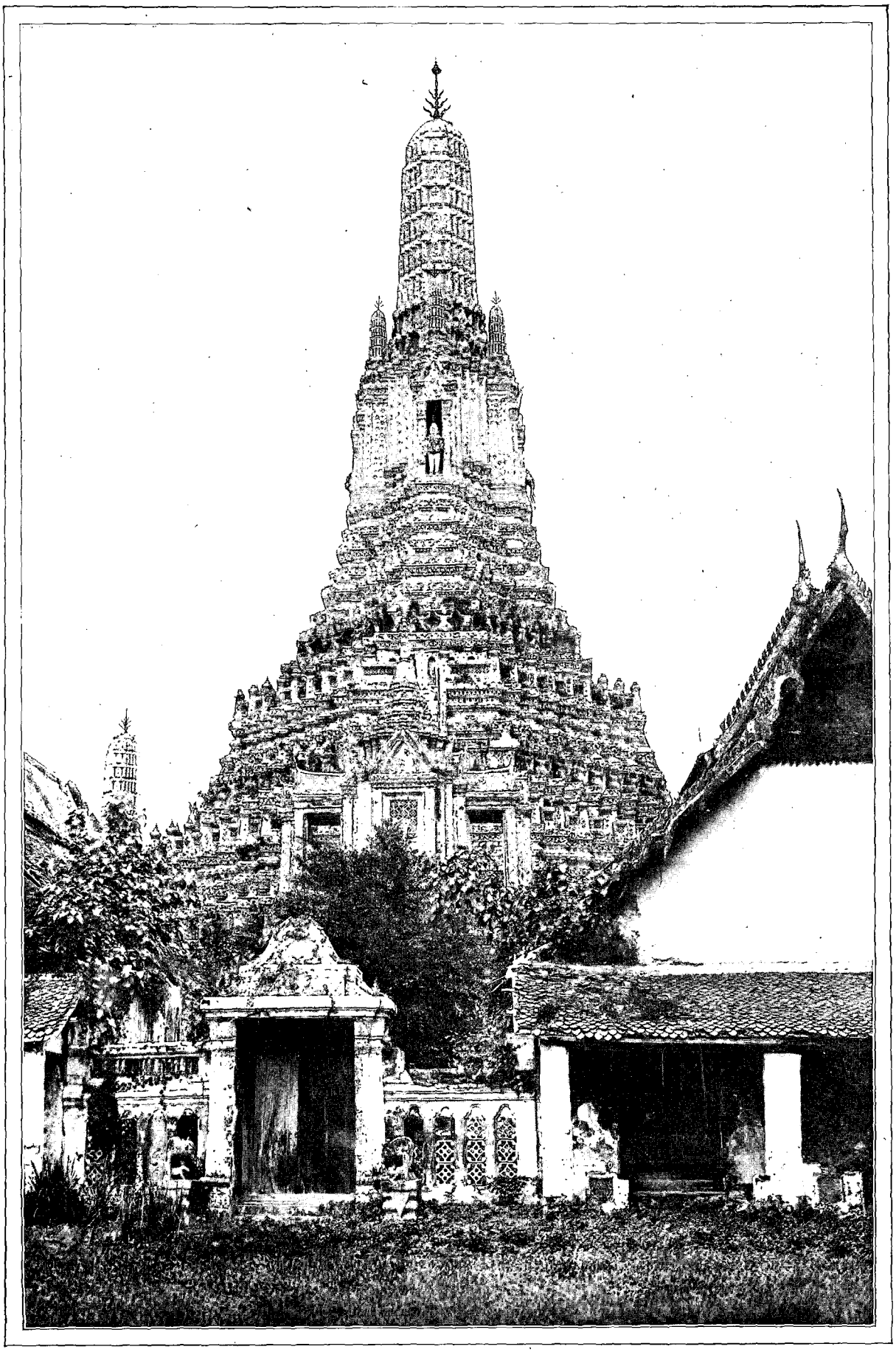
devait être prolongée jusqu'à Chantaboun, mais s'arrête provisoirement à Petriou a près unparcours de 64 kilomètres. Nous allons droit vers le sud-est, à travers une immense plaine marécageuse, mer de verdure qui déferle de tous côtés jusqu'à l'horizon. Ici pas de courbes : l'interminable chaussée est faite de la boue puisée dans deux canaux latéraux où il faut continuellement repêcher les terres croulantes; des équipes d'ouvriers chinois, campés sous des auvents de tôle ondulée, sont employés toute l'année à ce travail de Pénélope. Les bâtiments des stations, constructions de bois et de tôle, s'accrochent tant bien que mal aux talus, près du passage de quelque canal, où des embarcations attendent les voyageurs, pour les emporter vers les hameaux épars et comme perdus dans l'immensité de la plaine.

Le train s'arrête à Petriou, chef-lieu administratif de la province, devant une fort belle gare près de laquelle, le long de la rivière, s'alignent les bâtiments neufs dans lesquels sont installés les bureaux, les hauts fonctionnaires et les troupes. J'ai du reste à peine le temps d'y jeter un coup d'œil, la chaloupe de Patchim que je dois prendre est sous pression, à quelques pas, et siffle sans arrêt. J'y cours en pataugeant dans un chemin glissant, tandis que mes hommes recrutent des coolies pour transporter les maudits bagages. La chaloupe est pleine à couler, le pilote veut partir tout de suite et je vois le moment où il va me laisser en plan sur la rive, lorsqu'un Chinois m'interpelle très poliment en bon français et m'assure qu'il va y mettre ordre. C'est l'agent de la Compagnie, ancien élève des Pères et, grâce à lui, je puis m'installer plus commodément que je ne pouvais l'espérer. Je suis encaqué, il est vrai, à ne pouvoir remuer, mais assis tout à l'avant, c'est-à-dire à l'air et suffisamment abrité du soleil; quant à mon personnel et à mes bagages, il a fallu, pour les caser, conduire les autres passagers jusqu'aux limites possibles de la compression. Il y a deux ponts, celui du haut est généralement préféré, parce qu'on y a plus d'air et qu'on y est moins exposé à la chaleur des machines, mais il est réservé aux hommes et surtout aux bonzes; on en chasse donc impitoyablement le beau sexe, parce que ces bons religieux ne peuvent être assis à un endroit au-dessus duquel se tiendraient des femmes. Comment, au milieu de cet amoncellement de corps humains, mon cuisinier a-t-il fait pour installer un fourneau et me servir un déjeuner dont on me passait les plats de main en main, c'est là le secret de ces parfaits débrouillards que sont les boys annamites.

Nous ne tardons pas à dépasser la ville de Petriou; mais comme il nous faut remonter un courant assez fort, nous n'atteignons Patchim qu'en pleine nuit. C'est une ancienne place forte. Une enceinte en partie démantelée domine encore la rive droite du fleuve, en aval du *Thalat* (la rue chinoise, le marché), tandis que, sur la rive gauche, s'alignent les bâtiments officiels, constructions déjà vieilles avec des ouvertures à arceaux en plein cintre aux allures européennes vieux style. Aux temps encore peu lointains de la féodalité siamoise, c'était la résidence d'un de ces hauts seigneurs presque indépendants contre lesquels la dynastie actuelle a entrepris une lutte dont elle est maintenant sortie victorieuse. Séparée d'Ayoutia, l'ancienne capitale, par des marécages qui s'étendent sur des centaines de kilomètres, sans route praticable, sans aucun de ces canaux qui ont donné la vie à ces déserts et en feront des terres d'une richesse inépuisable, la vallée de Patchim constituait un fort beau domaine. Du haut d'une des tours rondes qui bastionnent la vieille enceinte on la voit tout entière, et l'on peut suivre, par delà les grandes plaines basses, en partie cultivées, en partie encore trop insuffisamment colmatées, les silhouettes violettes des chaînes boisées qui la ceinturent.

BANGKOK. LA GRANDE RUE DU QUARTIER DES LÉGATIONS (NEW ROAD); LES VÉHICULES LES PLUS VARIÉS S'Y CROISENT (page 425).

M'étant présenté au gouverneur et ayant réglé avec lui les détails de mon voyage, je suis allé rendre visite aux Pères de la Mission catholique française. Ils sont installés assez loin en amont, sur la rive droite, et j'ai dû suivre, pour aller chez eux, toute la rue chinoise. Bien qu'elle soit très peuplée, on n'a encore rien



LA VAT CHENG A BANGKOK. — PHOTOG. ISONAGA.

fait pour lui donner une tournure un peu plus en accord avec les tendances modernistes actuelles de l'administration siamoise. Les cases s'y suivent sans ordre, les unes en paillotes, les autres en briques, le long d'une chaussée tortueuse où les pluies, maintenant journalières, ont détrempé la glaise et créé des fondrières qu'on traverse tant bien que mal sur des planches branlantes ou des troncs d'arbres; des toiles de sac, tendues entre les auvents des boutiques qui se font face, pendent en loques, laissant percer le soleil par de larges déchirures ou faisant couler l'eau des averses sur les passants en filets impitoyables.

Un peu surpris de voir un officier français se promener dans leurs parages, les deux missionnaires que je trouvai là me font le cordial accueil que j'ai toujours reçu dans les postes si nombreux que j'ai déjà visités. Quels que soient leur abnégation et le sacrifice qu'ils ont fait des joies de la famille et de la patrie, j'ai toujours senti chez eux, lorsque je m'asseyais à leur table où le bon accueil faisait oublier le dénuement du service, le frisson des souvenirs mal éteints. Leur clientèle est ici des plus hétéroclites et les oblige à devenir de véritables polyglottes. Elle se compose de Chinois, de Laotiens et surtout d'Annamites. Ces derniers commencent à former dans la région de véritables petites colonies qui prospèrent, tout au moins au point de vue des naissances. Ils se livrent à la culture, au jardinage et surtout à la pêche sans négliger certains moyens d'existence moins recommandables, comme la distillerie clandestine des alcools indigènes et la contrebande. Ils ne tarderont pas à pulluler dans la vallée; on me dit qu'en certains points ils ont fini par déloger les Chinois et par les remplacer dans bien des petits métiers. J'ai quitté ces bons missionnaires assez tard dans la soirée, muni par eux d'indications précieuses. Je dois du reste retrouver le plus jeune, un peu plus loin, dans le poste nouveau qu'il administre et où je serai son hôte pendant un ou deux jours. Ils sont, avec un capitaine danois qui commande la compagnie de gendarmerie, les seuls Européens de Patchim.

De Patchim à l'*ampheu* ou sous-préfecture, Dong Sri Maha Phot (la forêt du saint grand figuier religieux), il n'y a que quelques heures de chaloupe. Je fais la route assis sur le toit de la cabine dans laquelle sont calfeutrées les femmes, tandis que les hommes et les bonzes jouissent du grand air sur le pont. Le fleuve se resserre, quelques bancs de sable apparaissent, les rives sont couvertes de vergers et de cases qu'entourent de magnifiques cépées de bambous géants.

On me donne l'hospitalité dans la sous-préfecture, sorte de chalet assez coquet construit à l'extérieur d'un village près du poste de gendarmerie. Je dîne sur le bureau du percepteur et fais dresser mon lit dans le « cabinet des archives » qui se trouve être, fort heureusement, le coin le plus abrité de la maison. Il tombe, en effet, pendant la nuit, une formidable averse et, la toiture étant un peu vieille, mon hôte et sa famille ont dû se hâter de mettre les papiers officiels à l'abri sous les tables.

Au jour, par le clair soleil qui succède à l'orage, je vois tout près de nous les grandes forêts qui couvrent le pays vers le sud jusqu'à la vallée de Chantaboun. Leur lisière, mur épais de verdure sombre, forme une ligne dentelée dont les pointes s'avancent dans la plaine; à ces extrémités, dans le sous-bois éclairci, se disséminent quelques cases. Une mince zone de terres cultivées longe l'orée des bois, empiétant dans les fourrés quand ils ne sont pas trop épais, s'élargissant vers la plaine quand elle n'est pas trop basse : c'est la seule qui soit habitée, je vais la suivre jusqu'à la mer. Nous partons à cheval, coupant droit par les champs, pataugeant dans les terres molles ou suivant, en équilibre instable, les digues minces et friables qui les enclosent. Nos bêtes, qu'on change à chaque village, sont des poneys très vifs, ils gagnent à la main, s'ébrouent et nous éclaboussent en sautant dans les flaques d'eau.

BANG PLASOÏ. LES PASSERELLES SONT DEVENUES DE VÉRITABLES RUES (page 432).

J'arrive à Kok Vat dans la matinée, un peu avant le missionnaire qui devait m'y donner l'hospitalité.

Je n'ai, du reste, pas de difficultés à m'installer chez lui. Sa case, un chalet en bois perché sur de hauts pilotis, n'est pas encore terminée; il y a le toit, le plancher et les cloisons; quant aux ouvertures, elles sont béantes; les meubles, il est vrai, ne peuvent tenter personne : une table, des chaises et, sur trois planches formant dressoir, quelques bols et quelques assiettes dépareillées. Une chambre est cependant fermée, c'est celle du Père; son catéchiste l'ouvre, voulant m'en faire les honneurs; il y a là un coffre renfermant quelques effets de rechange et un autre contenant les ornements du culte et les vases sacrés, une dizaine de livres, des images de piété et enfin une natte qu'on déroule le soir sur le plancher et qui constitue toute la literie de cette chambre à coucher. Le propriétaire de céans arrive sur le soir, pieds nus, ruisselant de sueur sous son casque, ses vêtements de soie noire collés au corps par la transpiration et la boue; il a coupé par le plus court depuis Patchim à travers la plaine inondée, déjeunant d'une boulette de riz et se consolant, en bon Lorrain blond qu'il est, de la frugalité du repas et du mauvais état des sentes en fumant sa pipe qui s'allume à l'aube pour s'éteindre à la prière du soir.

BANGKOK : DES CANAUX SONT LES CHEMINS QUI CONDUISENT AUX VILLAGES (page 423). — PHOTOG. ISONAGA.

Son église, un joujou en bois sorti d'une colossale boîte de Nuremberg, sa case, celle de la religieuse annamite qui instruit et soigne quelques orphelins, le parc de ses buffles se disséminent sur une petite ondulation de sol ferme, ombragée de grands arbres, qui s'avance comme une sorte de cap dans la plaine inondée. Quelques Laotiens, venus on ne sait trop d'où, se sont fixés là et défrichent aux alentours un sol déjà fertilisé par des cultures anciennes. En abattant les arbres, en brûlant les buissons, en labourant la terre, ils mettent à jour des pierres taillées, des fondements de temple, des statues brisées; ils ont transformé en rizières les fossés d'une ville fermée qui n'avait pas moins de 8 kilomètres de tour et voici que la vie reprend sur ce coin de terre qui, naguère, n'était encore qu'une forêt déserte, alors que quelques siècles auparavant y fleurissait une cité dont on ne connaît plus le nom.

Ce fut certainement une de ces colonies de brahmanes hindous qui civilisèrent l'Indo-Chine aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans les débris qu'on me fait voir, je retrouve des indices qui fixent mon opinion. Malheureusement, j'ai beau interroger et fouiller, je ne puis mettre la main sur aucune inscription, et au lieu des solutions que je venais chercher, je ne rapporterai qu'un problème nouveau à soumettre aux orientalistes. Que faisait-on, par exemple, de cette grande excavation creusée dans le roc et dont les parois sont couvertes de sculptures étranges, éléphants, tigres, poissons fabuleux, avec d'autres plus indécises représentant des combats d'animaux? Malgré le peu de plasticité de la pierre, ces figures ne manquent pas d'une certaine allure artistique et sont d'ailleurs tout à fait différentes de ce que j'ai rencontré jusqu'ici dans mes excursions.

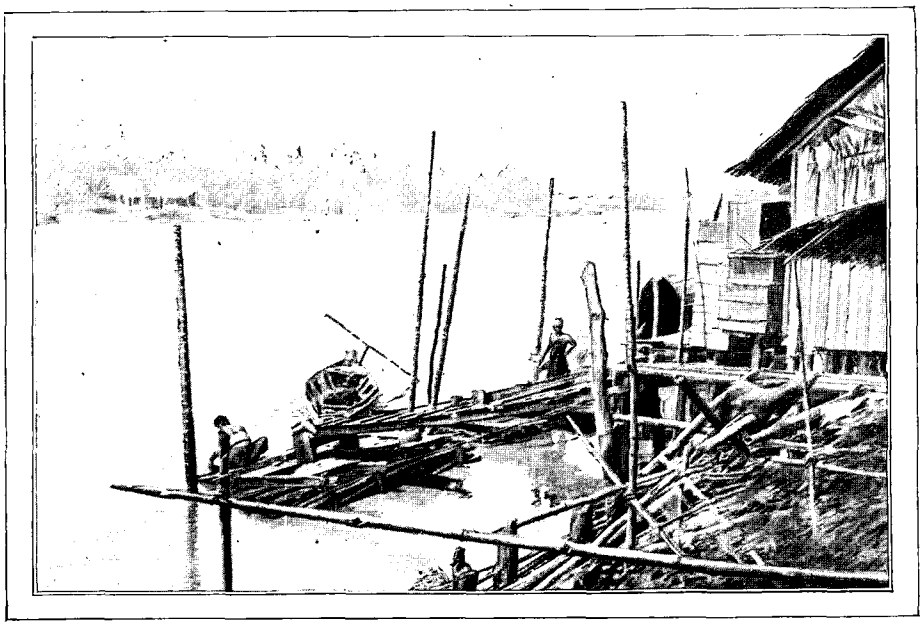
De Kok Vat, nous repartons vers l'ouest, vers la mer, en suivant toujours la lisière des forêts. Celles-ci ne sont traversées que par une seule piste de chars; les clairières y sont rares et on n'y rencontre guère d'autres habitations que les huttes où les coupeurs de bois s'installent provisoirement, en certaines saisons. Plus loin, sur les montagnes, des tribus de sauvages Chongs maintiennent énergiquement, leur indépendance, refusant toutes les avances des fonctionnaires siamois et se débarrassant au besoin par le poison de ceux qui voudraient pénétrer chez eux. Sur notre route, les villages que nous rencontrons sont uniquement occupés par des Laotiens qui me disent être venus s'installer là, parce que les terres y sont plus riches que dans la province d'Oubon, leur pays d'origine.

A notre droite, la plaine s'étend sans interruption, sur une largeur qui dépasse 20 kilomètres, jusqu'à la ligne sinueuse des vergers, sur les berges de la rivière de Patchim. Les travaux de labour battent leur plein, les semis de riz sont levés, les paysans, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, préparent les rizières aménagées en bordure; mollement les buffles lourds tirent sur la charrue qui fend facilement une terre noire et grasse; ici le temps n'est rien : ni l'homme, ni l'animal ne se hâtent et le moindre incident, le cri d'un enfant, le passage d'un grand échassier au vol sifflant, sont prétextes pour qu'on se repose. Au milieu, la plaine n'est pas encore assez colmatée pour être cultivée, on dit même qu'en certains endroits les eaux y sont saumâtres. Ce ne sont que hautes herbes et plantes flottantes.

A l'étape, près de Ta Kien, nous trouvons quelques caravanes de charrettes laotiennes, disposées en cercle sur des talus dénudés, au milieu de la plaine. Ces camps sont protégés par une haie d'épines sèches contre les visites assez fréquentes des voleurs; c'est aussi, d'ailleurs, pour cette raison, qu'on évite les ombrages des fourrés où l'on pourrait évidemment trouver plus de fraîcheur, mais dont il serait plus difficile de surveiller les abords. Les vols de bétail, cette plaie de l'Extrême-Orient, même les attaques à main armée ne sont pas rares dans ces parages; tout récemment des bandes organisées sous les ordres de chefs javanais ou birmans y mettaient à rançon le pays. On m'assure, et cela paraît vraisemblable, que cette recrudescence de banditisme coïncide avec l'amoindrissement du corps de gendarmerie siamoise, si bien instruit par les officiers danois, que l'on a eu le tort de priver de ses meilleurs éléments pour composer les cadres des régiments de ligne de nouvelle formation.

Des difficultés dans le recrutement de mon convoi m'ont retenu toute une journée à Ta Kien. C'est un assez gros village qui ne manque pas d'un certain intérêt. J'y étais d'ailleurs très confortablement installé dans la maison d'un missionnaire français malheureusement absent, mais son catéchiste annamite m'en avait fait les honneurs. C'est là que s'arrêtent les caravanes laotiennes qui amènent d'Oubon les soies, les résines, les benjoins; là aussi, que se concentrent les grands troupeaux de buffles et de bœufs conduits par des Laotiens coiffés de chapeaux invraisemblables, armés de sabres ou de petoires moyen âge et dont les mines patibulaires sont impressionnantes. Ils y rencontrent des marchands de Bangkok, chinois, birmans, siamois; ceux-ci apportent en échange la bimbeloterie européenne qui fait le fonds des marchés de ces régions. Bien entendu, ces transactions n'aboutissent pas sans longues discussions, sans séances de jeu et d'opium, et surtout sans beuveries interminables où les Laotiens voient se fondre le plus clair de leurs bénéfices. Cela n'empêche d'ailleurs pas ces grands enfants insouciants de reprendre ensuite gaiement la série des monotones étapes qui les reconduiront, après de longs mois d'absence, vers leurs lointains villages.

J'ai dû quitter la ligne que je suivais, en bordure des terres inondées, pour faire un crochet par Petriou, où je n'avais fait que passer à l'aller, afin de régler avec le gouverneur certains détails de mon voyage.



PETRIOU. APPONTEMENTS DU MARCHÉ. EN FACE, LE QUARTIER DE LA MISSION (page 431).

Ce gouverneur est un frère du roi, le prince Manurong. Bien qu'ayant des fonctions uniquement civiles, il m'a reçu en petite tenue de général, botté et éperonné comme s'il partait pour la manœuvre. Très aimablement, il a essayé, au cours de notre conversation, de se rappeler quelques mots de français, vagues souvenirs d'un séjour à Paris déjà lointain et finalement, afin de me rendre la route plus facile, insisté pour que je continue vers Bang Pla Soï, sur sa chaloupe personnelle qu'il met à ma disposition.

Depuis l'ouverture de la voie ferrée, Petriou est devenu le chef-lieu de la province, qui a cependant conservé son ancien nom de Monthon Patchim; le marché a détroné la résidence seigneuriale et se développe rapidement. Il s'est, en quelques mois, considérablement augmenté, ses rues se sont dédoublées et couvrent

GROUPE D'ARTILLEURS DE L'ARMÉE SIAMOISE: — PHOTOG. ISONAGA.

maintenant un vaste quartier coupé de canaux qu'enjambent des ponts à dos d'âne comme dans les villes chinoises. Avec plus ou moins de boutiques, ces marchés se ressemblent tous, mais ici, à cause de cet accroissement rapide, ce ne sont que cahutes provisoires où s'entasse, dans la plus grande promiscuité, toute une population hétéroclite. Des milliers de Chinois, d'Indiens avec leurs femmes indigènes et leur progéniture de sang mêlé y vivent dans la pénombre humide et chaude où flottent l'odeur de la pourriture du sol, les relents des cuisines en plein vent, les senteurs violentes des fruits, des ails, des échalotes, des épices mêlés aux parfums aromatiques des drogues chinoises. Des restaurants sont installés aux carrefours : un fourneau portatif, une table entre deux bancs sur lesquels se perchent les consommateurs, une corbeille de vaisselle en font tous les frais; au-dessus, le plafond misérable, fait de toiles à sac, laisse passer un peu de soleil par ses déchirures. A côté, un barbier peigne longuement la tresse dénouée d'un Chinois qui ferme béatement les yeux; un savetier répare des sandales; enfin, un dentiste, muni d'une meule à pédale, a pour patient un jeune Siamois dont il blanchit les dents, primitivement laquées en noir selon la vieille mode du pays.

Aujourd'hui, jour de l'Ascension, l'église de la Mission est pleine de fidèles. Les hommes sont à droite, sur des bancs, innovation que nécessite le pantalon européen adopté par plusieurs d'entre eux, les femmes à gauche sur des nattes. Celles-ci ont caché sous de longs voiles noirs leurs vêtements aux couleurs éclatantes; très pieuses, elles suivent attentivement l'office dans des missels à gros caractères; autour d'elles, leurs enfants pieds nus, mais vêtus de soies multicolores et couverts de bijoux, se poursuivent et jacassent insouciants des gros yeux que leur font les mamans. A la sortie on se hâte vers les pirogues qui se balancent en grappes à l'appontement; devant le parvis, on quitte les voiles noirs, et avec des rires et des lazzis on se disperse à grands coups de rames.

La chaloupe que le gouverneur a mise à ma disposition est des plus confortables, mais son capitaine, un jeune Siamois modern style, est d'un sans-gêne insupportable. Avec un officier de gendarmerie, un magistrat qui vont à Bang-Pla Soï pour une enquête, et un Chinois monopoleur d'opium, il a entamé une partie de cartes où l'on a joué gros jeu et qui, très bruyante, s'est prolongée d'une façon tout à fait agaçante jusqu'au milieu de la nuit. Je crois bien que le Chinois a été le fort gagnant et il m'a semblé qu'il ne faisait, en somme, que rentrer dans les pots-de-vin qu'il avait distribués à ses partenaires.

Nous descendions cependant la rivière à bonne allure et j'espérais passer la barre dans la nuit même, lorsque nous avons été surpris par un grain formidable et obligés de stopper. Le grain passé, la marée était basse, la barre infranchissable et nous sommes venus nous amarrer à l'appontement de la douane de Ban Pakong. Il eût été intéressant d'y passer un quart d'heure, mais le capitaine de la chaloupe et ses partenaires de jeu profitèrent si joyeusement de l'occasion pour aller déjeuner chez un riche Chinois de l'endroit et vider quelques verres d'alcool, que j'ai toutes raisons de croire que la partie était préméditée. Le village est presque à l'embouchure de la rivière; les pilotis de ses cases sont plantés dans la boue des palétuviers; entre elles circule une longue passerelle de planches posées sur des chevalets; c'est là l'unique rue, elle conduit au seul terrain émergé qu'il y ait aux environs, un tertre ombragé de quelques manguiers sous lesquels

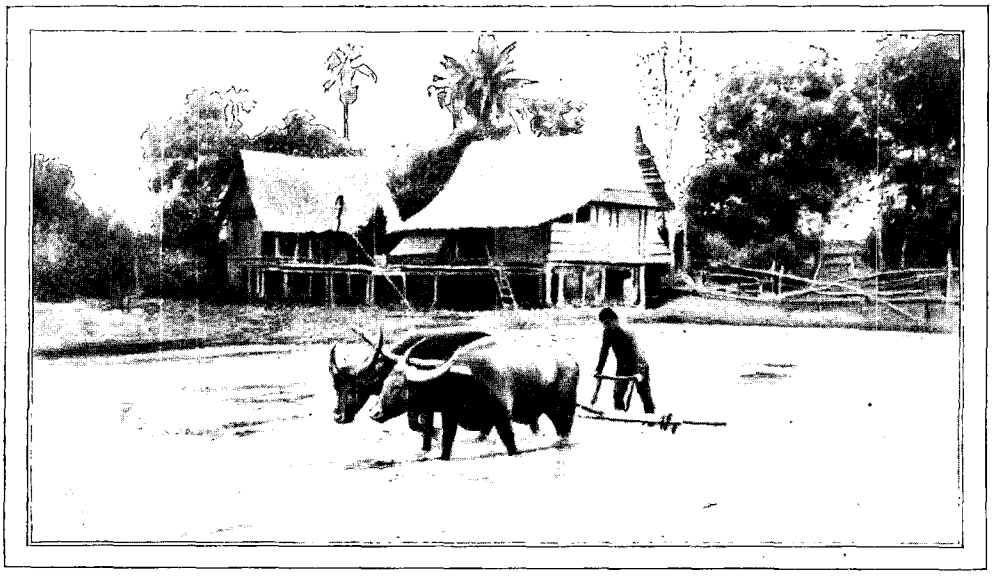
s'abrite une pagode. Des gens naissent et vivent sur ces planches branlantes, au-dessous desquelles grouille la vermine des marécages saumâtres, n'ayant d'autre eau potable que celle qu'ils recueillent, quand il pleut, dans de grandes jarres vernissées, population de pêcheurs, de matelots, de marchands d'alcool et de douaniers. Nous partons enfin, mais la marée est encore basse, et nous nous traînons sur la vase du fond de la baie, échouant au moins dix fois entre les poteaux des pêcheries, chargés de moules très grosses dont la coquille est d'un beau vert transparent.

Bang Pla Soï est sans doute le plus important des ports de la côte orientale du golfe de Bangkok au point de vue du commerce. Cette côte, avec ses caps rocheux entre lesquels se creusent de jolies conques de sable fin, encadrées de collines semblables à des gradins de cirque, est très pittoresque. Les Siamois de l'aristocratie, rapportant cette mode d'Europe, y ont installé des chalets le long de certaines plages, et les Européens de Bangkok y viendraient volontiers se retremper à l'air vif de la mer, si les moyens de communication étaient plus commodes, si, par exemple, on prolongeait jusqu'ici les rails de la voie de Petriou. La reine cependant séjourne assez volontiers à Sri Ha Racha, une plage plus au sud, et le roi avait autrefois une confortable installation à Ko Si Chang, une île à quelques milles au large, mais il n'y retourne plus depuis qu'elle a été occupée par les troupes françaises en 1903.

Bang Pla Soï, qui est peut-être l'ancien emporium que Ptolémée appelle Philobaste, aligne ses maisons le long d'une rue unique, parallèle à la courbe gracieuse de la baie. Comme celle-ci est très envasée, des passerelles se détachent du rivage et vont chercher les eaux profondes jusqu'à près d'un kilomètre en mer. Elles sont devenues de véritables rues, bordées de maisons en bois posées sur pilotis. Quelques-unes de ces habitations ont jusqu'à trois pavillons, entourant une cour centrale qui est également un plancher sur pilotis et communique avec la passerelle commune par deux planches formant pont-levis. Tout cela bien tenu, avec quelques pots de fleurs, quelques grandes jarres vernies vert clair, a souvent un aspect confortable et coquet. Le va-et-vient des coolies chargeant les bateaux donne, d'ailleurs, à ces voies aériennes une grande animation. Beaucoup d'autres cases plus modestes sont habitées par des pêcheurs; à marée basse, lorsque la vase découvre au loin, ils sortent sur des pousse-pieds, semblables à ceux de Châtelaillon, pour aller chercher des moules et des coquillages.

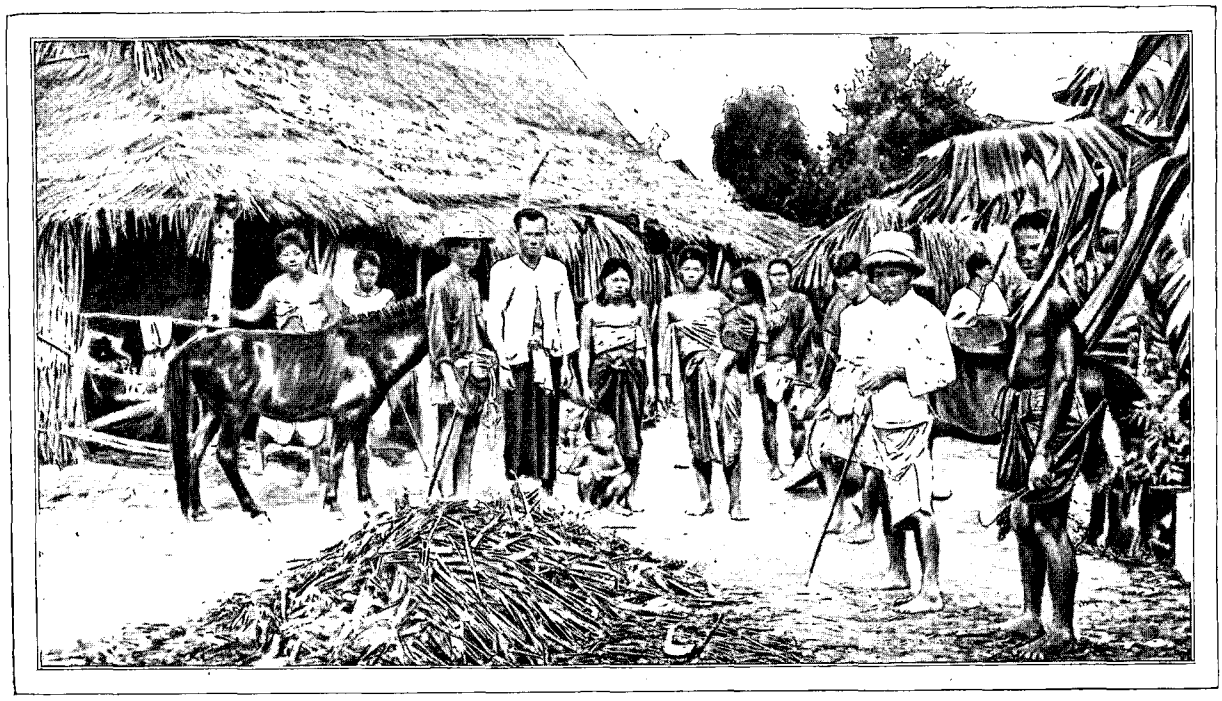
Le gouverneur, qui a pris à Berlin ses brevets d'ingénieur, a modernisé le tracé de la ville terrienne et percé de grandes avenues bien entretenues à travers le quartier officiel. Il a tenu à me montrer les prisons et à me faire constater que le régime des détenus n'était pas aussi moyen âge que pourraient le faire croire les chaînes et les entraves dont ils sont affublés et qui laissent derrière eux, lorsqu'ils passent conduits par la chiourme, tout un cliquetis de ferraille. On les emploie à toutes sortes de travaux, mais, si leur entretien ne coûte, comme on me l'a dit, que quelques centimes par jour, je ne crois pas que leur travail rapporte beaucoup plus.

(*A suivre.*) E. LUNET DE LAJONQUIÈRE.



MOLLEMENT LES BUFFLES LOURDS TIRENT SUR LA HERSE (page 430).

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UN FERMIER CHINOIS MÉTIS ET SA FAMILLE SIAMOISE A NAKHON NAYOK (page 436).

DE SAÏGON A SINGAPOUR PAR ANGKOR, AUTOUR DU GOLFE DE SIAM[1]

PAR LE COMMANDANT LUNET DE LAJONQUIÈRE

Chargé de Missions archéologiques

V. — De Bang Plasoï à Bangkok. — Excursion à Phitsanoulok; le Grand central siamois. — La région de Nakhon Nayok; un canal; le Ménam en amont de Bangkok. — Excursion dans l'ouest de la vallée du Ménam; Ayoutia; un village lacustre; le bassin du Mekhlong; Petchabouri et ses pagodes.

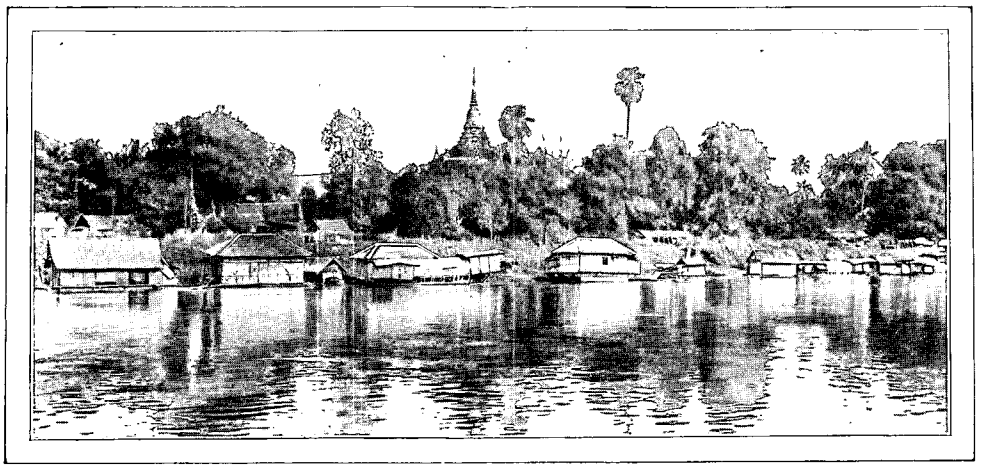
UNE PETITE DANSEUSE SIAMOISE ALLANT EN REPRÉSENTATION DANS UN VILLAGE.

RENTRÉ de Bang Plasoï à Bangkok, je me suis remis en route presque aussitôt.

Remontant d'une traite jusqu'à Phitsanoulok par le Grand central siamois, j'espérais de là pouvoir gagner les sources du Ménam Sak, et le redescendre ensuite en pirogue jusqu'à son entrée dans le delta, pour visiter en cours de route les deux ruines qu'on m'y signalait. Malheureusement les pluies abondantes et précoces cette année ont déjà noyé les pistes, inondé les vallées mal colmatées et remué dans les sous-bois des miasmes qui tuent comme un coup de foudre. Dès mon arrivée, le gouverneur de la province, tout en se mettant à ma disposition, fait tous ses efforts pour me dissuader de tenter l'entreprise à une si mauvaise époque et me prévient que les porteurs qu'il me fournira ne tarderont pas à m'abandonner! A regret, il me paraît donc prudent de me rendre à ses raisons et de renoncer à un itinéraire qui, présentant de telles difficultés, peut me faire perdre un temps considérable. Je reviendrai donc sur mes pas après quelques excursions autour du chef-lieu de la province. Phitsanoulok, que les Français venus ici sous le règne de Louis XIV appelaient Portselouk, est une vieille ville fortifiée. Le vaste quadrilatère que forment ses remparts était autrefois tout entier sur une des rives du Ménam Jai, l'une des trois sources du Ménam Chao Phya, le fleuve de Bangkok; mais les eaux, suivant une canalisation faite

1. *Suite. Voyez pages* 385, 397, 409 *et* 421.

pour les besoins des habitants, l'ont élargie au point que l'ancien lit est maintenant abandonné et que la ville est divisée par le fleuve en deux quartiers. Sur la rive gauche sont les vieilles pagodes, le marché et la gare; sur la rive droite les casernes, l'hôpital et les bâtiments administratifs sont d'importantes constructions en bois qui ne manquent pas de caractère.

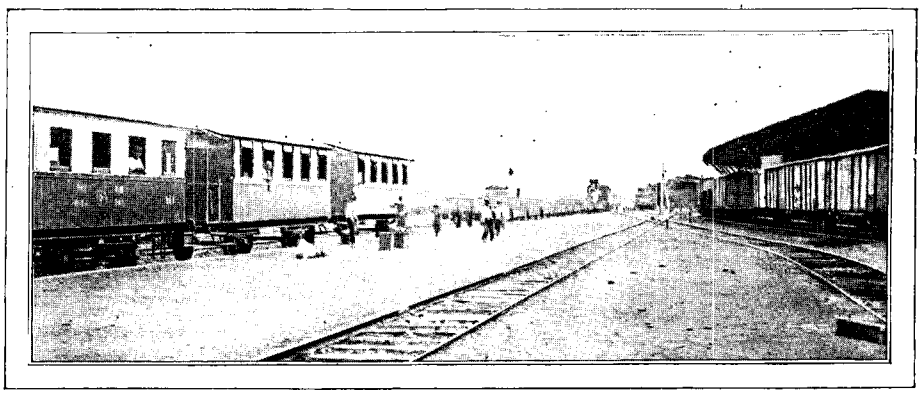


LA VILLE DE PHITSANOULOK EST DIVISÉE PAR LE FLEUVE EN DEUX QUARTIERS.

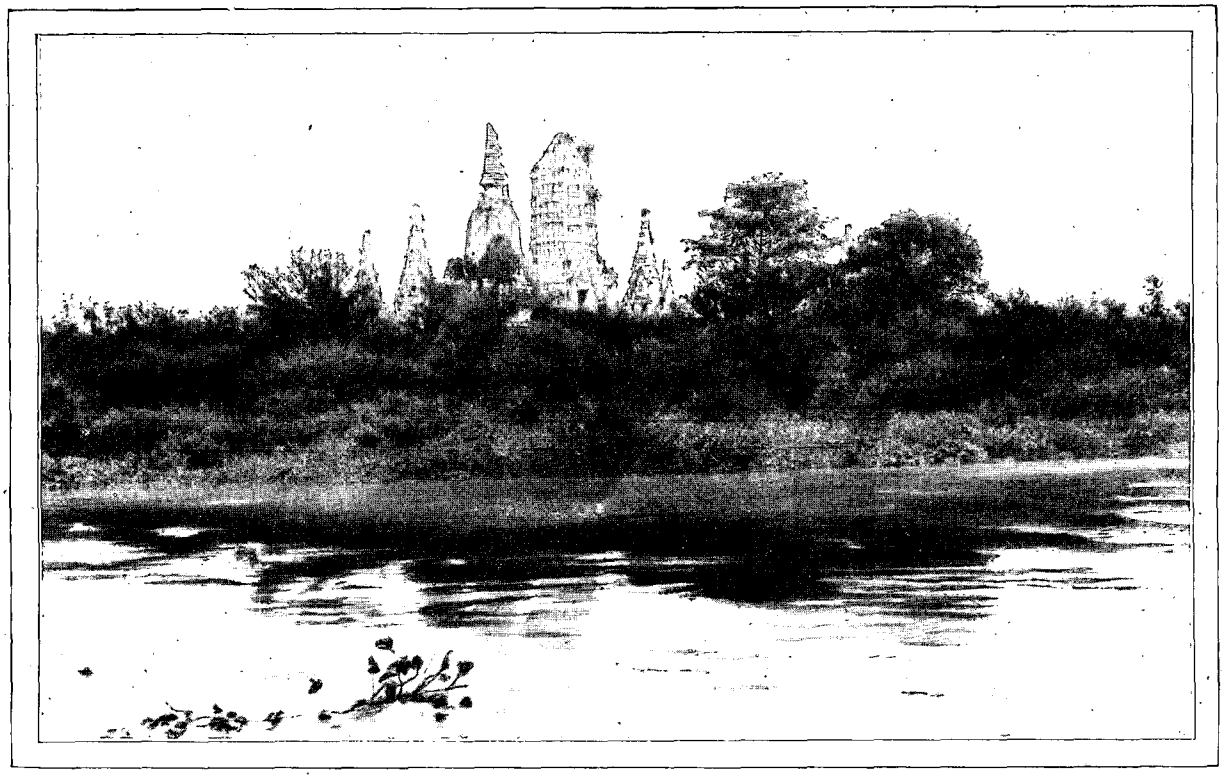
Cette excursion inutile au point de vue de mes recherches, puisque je connaissais déjà Phitsanoulok pour l'avoir visité lors de mon précédent voyage, m'a cependant permis de parcourir plusieurs sections nouvelles du Grand central siamois. Alors que, il y a quatre ans à peine, il fallait environ deux semaines pour venir de Bangkok, on fait actuellement le même trajet entre 6 heures du matin et 7 heures du soir. L'exploitation ne va pas plus loin pour le moment, mais le rail est posé bien au delà, jusque vers Outaradit, en un point où l'on construit un pont sur le Ménam.

La ligne commence par emprunter la voie de Korat. Toute cette section est construite en chaussée, à travers la région deltaïque parallèlement au grand Ménam. A l'ouest le rideau de verdure qui couvre les berges du fleuve accompagne plus ou moins fidèlement la voie, à l'est les plaines noyées s'étendent jusqu'à perte de vue. C'est dans cette partie, à Xieng Rak, sept ou huit stations après Bangkok, qu'un train est entré, il y a quelques jours, en collision avec un troupeau d'éléphants sauvages. Il y a eu, je crois, une victime chez les éléphants, les pertes sont plus graves du côté du matériel roulant, car j'ai pu voir la machine et deux wagons gisant victimes de cette lutte au pied du talus.

Un peu plus loin la ligne atteint Lopbouri, le Versailles des anciens rois siamois, dont la gare est située au milieu de vieux temples cambodgiens. Si l'on dégageait ces ruines de la brousse qui les enserre, on créerait un cadre des plus pittoresques à la station où le train s'arrête quelques minutes. La voie court maintenant sur un sol à ossature rocheuse souvent apparente, semé de massifs calcaires qui émergent en groupes irréguliers, mines de ballast inépuisables en bordure même du tracé. Au delà de Lopbouri le fleuve s'éloigne vers l'ouest tandis qu'à l'est le semis des hauteurs devient plus dense et celles-ci sont plus hautes. Une des plus considérables, le Prah Puathabat couronné de pagodes, est un des lieux saints les plus vénérés du Siam. A certaines époques, les pèlerins y affluent par milliers et le voyage se fait aisément par un petit embranchement qu'un riche et pieux Siamois a construit à ses frais. Les groupements environnants ont une tendance marquée à se rapprocher du rail; c'est chose faite pour les postes administratifs. D'autre part quelques marchés, assemblages d'abris couverts de tôle ondulée, se sont installés près de certaines stations, à l'origine des pistes qui s'enfoncent vers l'intérieur. Aux alentours, campent les convois de charrettes dont les attelages paissent dans la brousse; on débarque là de grands paniers de légumes, des caisses, des jarres de saumure. Toute cette zone correspond au cours moyen du grand Ménam, alors que les rivières de son bassin



LE GRAND CENTRAL SIAMOIS ME CONDUIT A LA GARE DE PAKNAM PHO (page 438).



AYOUTIA : DEUX TEMPLES ANCIENS SONT CONSTRUITS SUR LE MODÈLE DES SANCTUAIRES CAMBODGIENS (page 437).

supérieur sont réunies en un seul lit et qu'il n'a pas ouvert le développement de son réseau deltaïque.

A Paknam Pho la ligne entre dans la partie basse du bassin supérieur du fleuve. On sait qu'il est formé de trois rivières qui sont successivement de l'est à l'ouest le Ménam Jai, le Ménam Jom et le Ménam Ping. Elles sont venues se butter contre le large seuil que forme la zone précédente et ont réuni leurs eaux pour s'y tracer une route. Mais auparavant deux d'entre elles, le Ménam Jai et le Ménam Jom ont dû colmater un bas-fond, mesurant plus de 13 000 kilomètres carrés de superficie et les alluvions qu'elles charrient depuis les dernières révolutions sismiques n'ont pu encore en venir à bout. Comme dans le delta, le rail est donc ici, de nouveau, posé sur de hautes chaussées dont les pluies violentes désagrègent en maints endroits les talus encore mal fixés. Le pays qui deviendra sans doute très florissant quand ces terres marécageuses seront drainées, est maintenant presque désert, surtout vers l'est, où les marais s'enfoncent au loin jusqu'aux chaînes interrompues qui forment le bassin du Ménam Sak. En ce mois de juin tout est inondé, les pistes de chars qui vont vers l'intérieur, émergent à peine près des stations pour disparaître sous l'eau, au bout de quelques centaines de mètres.

A peine rentré à Bangkok, un peu confus de cet échec, je repartais pour visiter les vestiges d'une ancienne ville, Dong Lakhon, dans la région de Nakhon Nayok, presque droit à l'est de Bangkok. J'avais à ma disposition une de ces confortables chaloupes qu'une Compagnie anglaise construit, à Bangkok même, pour le Gouvernement siamois. Elle est pourvue d'une cabine avec couchette, table, armoires et autres commodités; en somme c'est un petit chez soi ambulant et un des moyens de voyage les plus agréables que je connaisse.

On pourrait atteindre Nakhon Nayok par Petriou et la rivière de Patchim dont celle de Nakhon Nayok est un affluent, mais j'ai suivi une route plus courte. Pendant quelques kilomètres nous avons remonté le grand Ménam passant le long de la flotte de guerre, ancrée en plein lit, entre la flèche historiée de la pagode Vat Cheng et les murs crénelés de la ville royale. En amont, sur les deux rives, les maisons sur radeaux forment de véritables quartiers, avec leurs offices, leurs postes de police, etc.; tandis que, sur les berges de la rive droite, les toits aux tuiles vernissées des pagodes font des taches claires dans la verdure et qu'en face, le village de Sam Sen, formé il y a quelque cent cinquante ans avec des prisonniers de guerre annamites et cambodgiens, se groupe autour de deux églises catholiques.

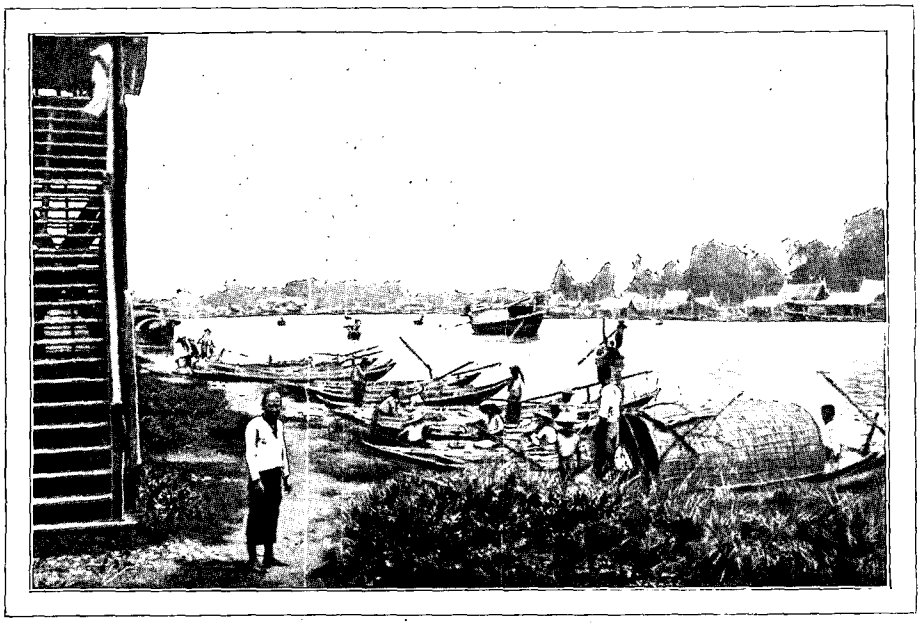
Au delà ce n'est plus la ville, et cependant les cases se succèdent quand même le long du fleuve qui reste un boulevard mouvant très animé. La navigation fluviale y a remplacé la navigation maritime qui s'arrête au port de guerre. Nous croisons à plusieurs reprises de petites chaloupes, véritables mères gigognes, qui remontent en s'essouflant des grappes de quarante, cinquante grosses jonques allant à

Paknam Pho charger le riz des hautes régions. Leur voyage durera plus de quinze jours, mais personne n'est pressé. Solidement amarrées les unes aux autres, ces jonques remorquées forment de petits villages où l'on paresse délicieusement; autour d'elles évoluent les pirogues des revendeuses qui vont et viennent apportant les vivres frais; on boit, on mange, on joue et on échange des lazzis avec ceux qui reviennent du haut sur des embarcations chargées à couler bas.

Quant à nous, après quatre heures de bonne marche nous sommes entrés dans le canal ou Khlong Ranxit. Creusé en droite ligne dans la plaine alluvionnaire, sur une longueur de 40 kilomètres, il met en communication le grand Ménam avec la rivière de Nakhon Nayok, rejoignant celle-ci au point où elle entre dans la zone deltaïque. De tous les travaux entrepris par les Siamois, sous la direction d'ingénieurs hollandais, pour mettre en valeur les terres noyées du bas Ménam, celui-ci est l'un des plus remarquables. Le sol drainé par ce vaste fossé et tout un système de canaux perpendiculaires a, tout aussitôt, été mis en cultures; des fermes, des maisons de campagne, des marchés se sont créés sur son parcours et maintenant les récoltes sont si abondantes qu'il faut, à l'époque de la moisson, faire venir là, par la ligne de Korat, des centaines de travailleurs laotiens. Sur les berges nues que n'ombrage encore aucun arbre, s'échelonnent les cases, abris provisoires pour ces ouvriers étrangers; au delà, au nord et au sud, s'étend sans limites la mer des rizières ou des herbes aquatiques. Un des gros propriétaires de la région, un Siamois, qui a fait ses études à Édimbourg, vient d'essayer des machines agricoles; c'est l'aurore d'une révolution totale dans la culture du riz et la promesse d'un avenir merveilleux pour ces terres inutilisées jusqu'ici.

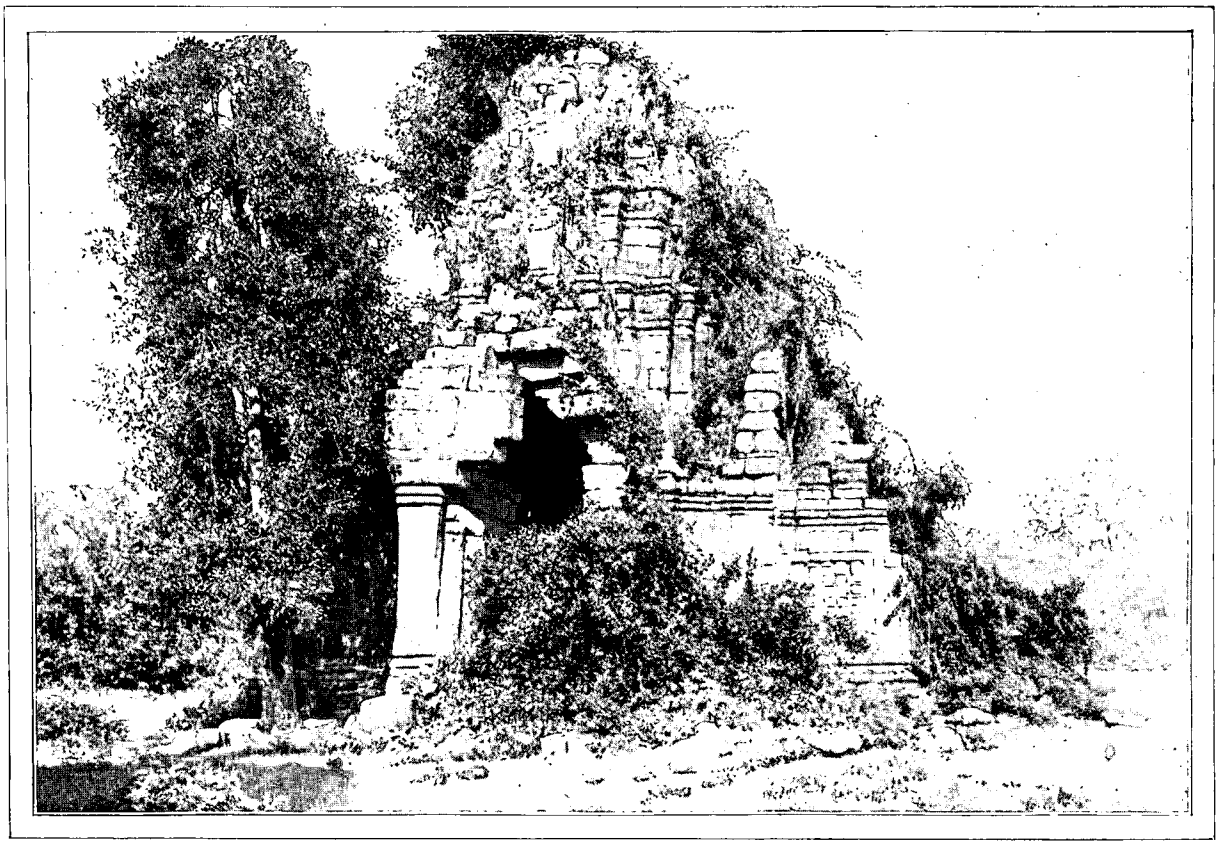
Très vert, bien irrigué, le district de Nakhon Nayok, avec ses jardins, ses forêts, ses rizières, ses vergers que domine un éperon des Dang Rek, haut de 1 500 mètres, respire la richesse. Presque toute la population en est siamoise, pourtant il y a aussi des Laotiens et des Annamites autour de la petite chrétienté de Ban Lao, dont l'église en bois et le couvent sont en bordure de la rivière. Malheureusement les ravins boisés de la montagne voisine recèlent une population de hardis voleurs qui écument les passes. La gendarmerie a eu souvent avec eux des rencontres sanglantes. D'autre part, c'est ici le refuge préféré des troupeaux d'éléphants sauvages qui ravagent souvent les récoltes; mais comme, en droit, ils appartiennent au roi, il est interdit de les chasser et les habitants en sont réduits à se défendre seulement par des cris contre les visites de ces désagréables voisins.

J'étais de retour dès les premiers jours de juillet, époque favorable pour visiter la côte orientale de la presqu'île malaise et dont il fallait profiter. Mais pour ne pas dérouter ceux qui veulent bien me suivre dans ces itinéraires, et les dépayser trop brusquement, je vais continuer ces notes par l'excursion que j'ai faite du 1er septembre à la mi-octobre dans le bassin occidental du grand Ménam.



PAKNAM PHO EST LE GRAND ENTREPOT DU HAUT FLEUVE (page 438).

Parti par le Grand central, je me suis arrêté cette fois à Ayoutia qui est à environ deux heures de Bangkok. Cette ville fut la capitale du Siam pendant cinq siècles. Prise, ravagée et démantelée par les Birmans à la fin du XVIIIe siècle, elle fut abandonnée comme résidence royale par les fondateurs de la dynastie actuelle qui allèrent s'installer à Bangkok. C'est actuellement le chef-lieu d'une des provinces les plus importantes du royaume. La vieille ville, ceinte d'un épais mur de briques dont les bastions étaient armés de canons, occupait toute la surface d'une île baignée par divers bras du Ménam. Le fleuve lui-même en formait donc les fossés, mais sur ces fossés, véritables rues d'eau, était établie la plus grande partie de la population commerçante, groupée comme aujourd'hui, en quartiers de maisons flottantes que la circulation incessante des pirogues rend très vivants.



PETCHABOURI, LA VAT KAMPENG LENG ÉTROITEMENT APPARENTÉE AVEC LES MONUMENTS CAMBODGIENS (page 444).

Il reste fort peu de traces de la cité royale. Le gouverneur actuel, le Phya Boran, qui se pique d'archéologie, en a fait dresser un plan, sur lequel on voit l'île découpée par des canaux encadrant des jardins où s'élevaient des palais et des pagodes au nombre de plus de soixante; mais les canaux sont en partie comblés et, des palais comme des pagodes, il ne reste guère que les fondations. Le Phya a pu cependant reconstituer en partie le palais du second roi, auquel il a conservé son nom pittoresque de Chantarakosam (clarté de la lune) et y a installé ses bureaux avec un embryon de musée. Du haut d'une tour carrée qui s'élève dans l'enceinte, on domine l'île tout entière et la campagne environnante, fouillis de verdure que déchire çà et là le ruban jaune des eaux du fleuve et au-dessus duquel percent les flèches dédorées des *cheidis*.

Il faut, après avoir essayé d'atteindre les restes imposants de l'ancienne pagode royale encore mal dégagée de la végétation qui la submerge, faire le tour de l'île en chaloupe. En quittant le coquet appontement du Chantarakosam et en filant vers l'ouest, on traverse d'abord le quartier commerçant où s'est groupée, moitié sur l'eau, moitié sur terre, la majeure partie de la population; au delà, dans l'île, le quartier militaire occupe l'emplacement d'un ancien palais et englobe les jardins de vieilles pagodes. Plus loin, sur la rive opposée, deux temples anciens sont construits sur le modèle des sanctuaires cambodgiens. L'un d'eux marque l'emplacement où séjourna, à son arrivée dans le pays, le Phra Chao Udong (le prince au berceau d'or), fondateur de la ville.

Malgré son antiquité avérée, les souvenirs qu'il doit perpétuer et la beauté de ses lignes, ce dernier est vraiment un peu trop délaissé. Son monastère est désert. Le seul bonze que nous y trouvons ne laisse pas cependant d'être une figure intéressante : son maintien, ses traits sont ceux d'un Européen; une de ses aïeules eut sans nul doute des complaisances pour un de ces hardis marchands français, hollandais ou portugais qui établirent ici des comptoirs prospères dès le XVIe siècle. Il nous dit avec tristesse qu'il n'y a plus de bouddhistes autour de sa pagode, prise entre un groupe d'Annamites catholiques et un village de mahométans descendants des anciens *lascars* qui constituèrent longtemps la garde royale, et ce mélange de races et de religions est l'image assez frappante de ce que fut la cosmopolite Ayoutia au temps de sa splendeur, lorsqu'on l'appelait la « Venise de l'Extrême-Orient ».

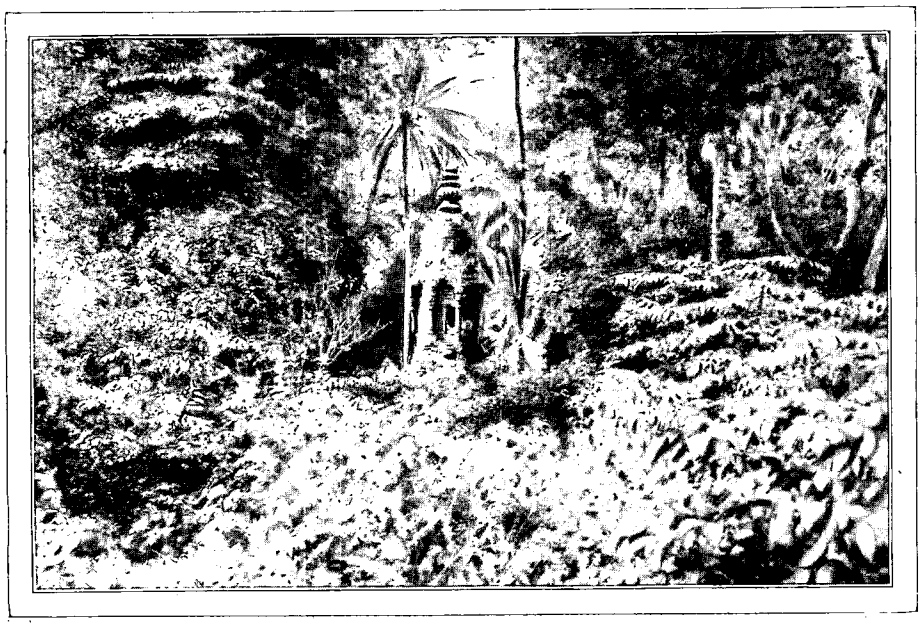
En face de l'ancien port maritime où venaient s'ancrer les voiliers de l'Occident après des années de voyage, s'élève la pagode de Phanojaxing autour de laquelle s'est installé depuis longtemps un quartier chinois important. Une statue du Bouddha assis, entièrement dorée, haute de plus de 12 mètres,

occupe presque toute la nef; ses proportions gigantesques dissimulant l'imperfection des lignes la rendent vraiment majestueuse, la tête et la moitié du buste se perdent dans l'ombre de la toiture, seuls les genoux et le trône orné de clinquant sont éclairés par les fenêtres basses et les portes entre-baillées. Il fait là une douce fraîcheur, l'air est parfumé de l'odeur aromatique des cierges et des fleurs déposées aux pieds du Maître; autour de lui, des gens dorment sur des nattes, des médecins donnent des consultations et des devins tirent des horoscopes. A l'entrée, sur des éventaires, des marchands offrent aux pieux visiteurs des fleurs, des cierges et des pétards chinois.

En cinq heures le Grand central me conduit ensuite jusqu'à Paknam Pho. C'est le grand marché du haut fleuve, situé au confluent des trois rivières supérieures. Là se centralisent tous les produits que transporte la petite batellerie pour descendre ensuite sur Bangkok par les grosses jonques qui ne pourraient pas remonter plus haut; là aussi se forment les radeaux du précieux bois de teck, flotté par billes isolées depuis les forêts du Nord. La vie de cette agglomération qui dépasse 10 000 âmes est si essentiellement commerciale, que les rives n'ont pas été défrichées et que, à part les quelques boutiques d'un marché assez sale, on n'y trouve guère que des habitations flottantes alignées sur les deux bords du Ménam Jom jusqu'à une distance de plusieurs kilomètres.

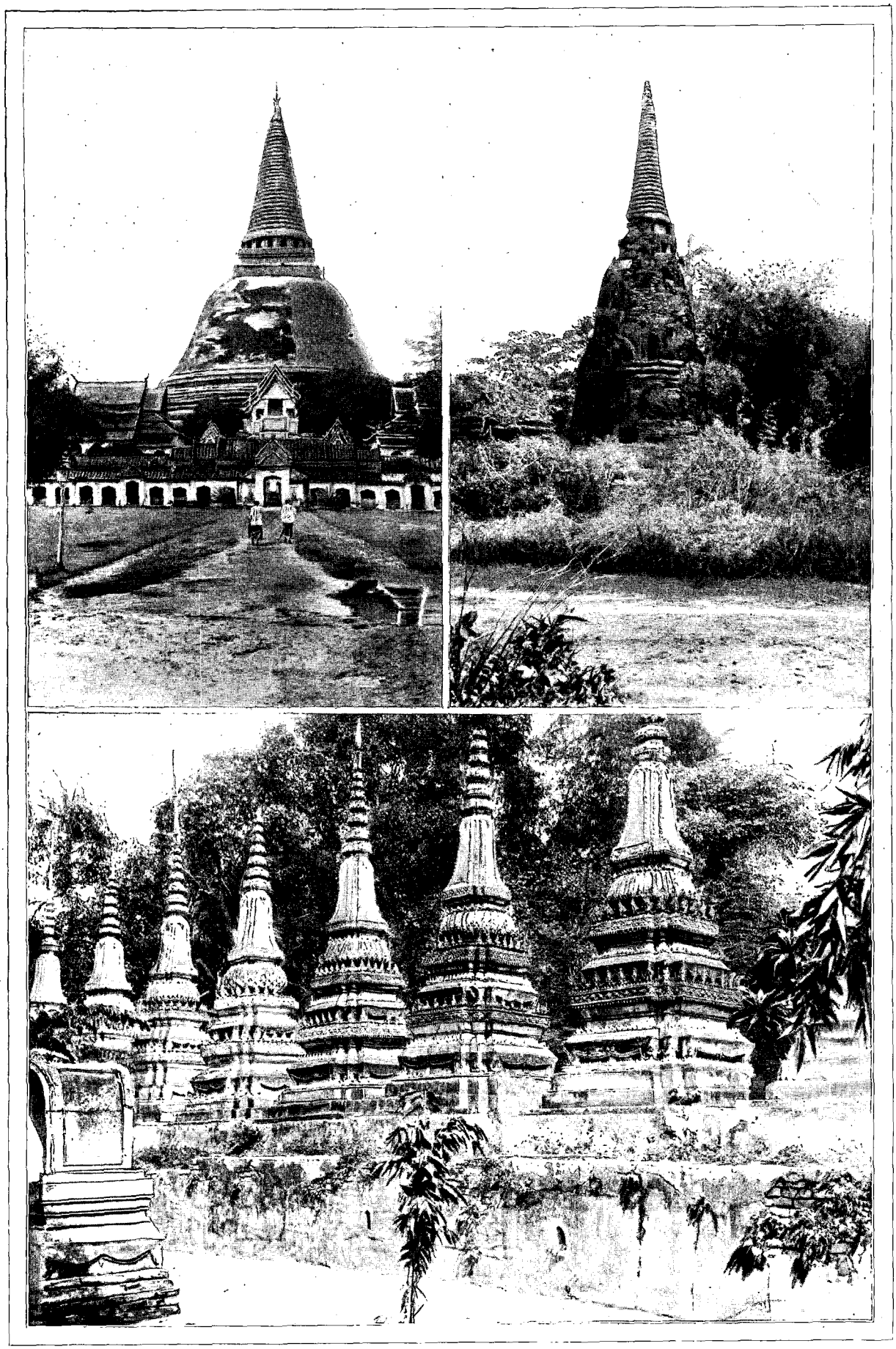
Après une halte de quelques heures à Paknam Pho et à Nakhon Savan, la ville officielle, où il n'y a guère que des bureaux et des casernes, je redescends en barque le grand Ménam qui coule à flots, entraînant de véritables nappes de plantes flottantes, sortes de choux d'eau que déversent avec leur trop-plein les marais de l'intérieur; à certains coudes elles s'accumulent, y jouent à la ronde sur les tourbillons et cela ressemble à une prairie mouvante. A cette même époque on trouve de ces plantes très loin en mer au delà de la barre; à Bangkok elles forment parfois de véritables feutrages le long des appontements.

Assez bien installé dans une de ces pirogues particulières au Ménam Ping, à l'arrière desquelles un toit surélevé et un plancher débordant forment une cabine que traverse la longue rame qui sert de gouvernail, nous nous laissons aller au fil de l'eau jusqu'au Muang Xainat. Là il faut changer d'embarcation et s'enfermer sous le toit bas des barques du bas fleuve, pour entrer dans un des bras que le Ménam jette sur sa droite. Il est large de 60 mètres et coule à pleins bords entre deux rives où les vergers, les cases, les pagodes se succèdent en rideaux continus. J'y visite les ruines élégantes et frêles des sanctuaires de l'ancienne Muang San, abandonnées à la brousse qui les recouvre alors qu'à quelques mètres sur la rive opposée les bonzes se sont installés dans une pagode toute neuve mais d'un goût fâcheux. Enfin, après avoir dépassé le district riche et très peuplé de Sing, nous rejoignons le grand fleuve à Anthong par un chenal que les eaux se déversant dans la plaine parcourent avec un courant de foudre.



UN SANCTUAIRE ENVAHI PAR LA FORÊT A MUANG-SAN.

Le marché d'Anthong est situé sur la rive droite; on y trouve deux installations européennes : une scierie à vapeur et une rizerie qui sont, paraît-il, florissantes; les bureaux et les logements des fonctionnaires s'alignent en bordure sur la rive opposée. Je visite un peu plus bas la délicieuse pagode de Pamok, où avec une gigantesque statue du Bouddha couché on peut voir une jolie suite de fresques. Leurs couleurs éteintes et, malgré la naïveté des silhouettes, la profondeur de certains paysages les classent parmi les meilleures de la peinture siamoise. Lorsque je les visitai, c'était l'heure du sermon; immobile, assis dans sa chaire, la figure cachée derrière un écran de feuilles de palmiers, un bonze prêchait d'une voix chantante, devant un auditoire de vieilles femmes accroupies sur les dalles et ruminant le betel, tandis qu'au milieu d'elles, trois fillettes à la mine futée jouaient et se poursuivaient silencieusement; au dehors, sous les grands



1. A PHRA PATHOM S'ÉLÈVE UN DES PLUS IMPORTANTS MONUMENTS RELIGIEUX DE LA VALLÉE (page 440). — 2. VIEUX SANCTUAIRE BOUDDHIQUE AU MUANG TOUPHAN (page 440). — 3. CHEIDIS A ORNEMENTATION A PETCHABOURI (page 444).

arbres, dans un hall ouvert à tous les vents, des enfants étaient à l'école, assis par terre autour des tableaux noirs; ils écrivaient sur de petits pupitres portatifs; le passé religieux et pittoresque, le présent utilitaire se rencontraient là.

La Pagode de Pamok est à l'entrée d'un nouveau chenal dans lequel nous pénétrons. Entraînés par les eaux que déverse le fleuve, nous ne tardons pas à sortir de la région cultivée colmatée par les apports du Ménam pour pénétrer dans une plaine plus basse. Nous venions de passer devant un assez gros village, au milieu duquel une grande habitation en briques entourée de terrasses et de jardins est le château d'un des membres de la famille royale, lorsque nous sommes entrés dans une zone de rizières, puis, au delà, sans transition, dans un immense blanc d'eau que dépassent à peine les hautes tiges des herbes aquatiques. On n'en distingue pas l'autre bord; au milieu, seulement, un groupe de cases entourant le toit cornu d'une pagode émerge comme une tache brune.

J'ai passé la nuit dans ce village lacustre de Ratsado, où la pagode seule est construite sur les quelques mètres carrés de sol restés à sec; toutes les cases y sont perchées sur de hauts pilotis; en passant les mains à travers le plancher on touche, au-dessous, la nappe d'eau. Les chevaux, les buffles, parqués, comme les hommes, sur des terrasses en rondins, nourris d'herbes arrachées aux alentours, sont horriblement maigres et nous regardent avec des yeux atones. Les poules, les chats perchent sur les toits, en bas les canards seuls paraissent se réjouir de cette invasion aquatique et voguent en bandes entre les pilotis. Chaque case est précédée d'un balcon en rondins où jouent les enfants et c'est miracle de voir ces pauvres poupons aux jambes incertaines vaguer sur ces poutrelles branlantes ou s'ébattre dans les pirogues attachées au pied des échelles; ils savent, je crois, pagayer avant de marcher. Au soir, le soleil s'est couché par delà les montagnes de Souphan dans un ciel de pourpre; pendant un moment tout était rouge : les nuages sur lesquels il se reflétait à l'est, l'eau sur laquelle glissaient ses rayons, les toits, les cloisons des cases. Seuls étincelaient les ornements dorés de la pagode.

Poursuivant ma route, j'arrive à Muang Souphan, gros chef-lieu de district entouré de vieilles pagodes où j'ai pu reconnaître les traces d'établissements très anciens. J'y trouve la population en émoi. Tous les hauts fonctionnaires de la province sont là dirigeant les corvées qui préparent des installations en vue de la prochaine arrivée du roi. On élève des pavillons, on dresse des tentes, on décore des salles pour les représentations théâtrales, on débroussaille les routes, on dégage les canaux, tout cela en chantant et le plus gaiement du monde. C'est le seul travail que les Siamois fassent de bon cœur.

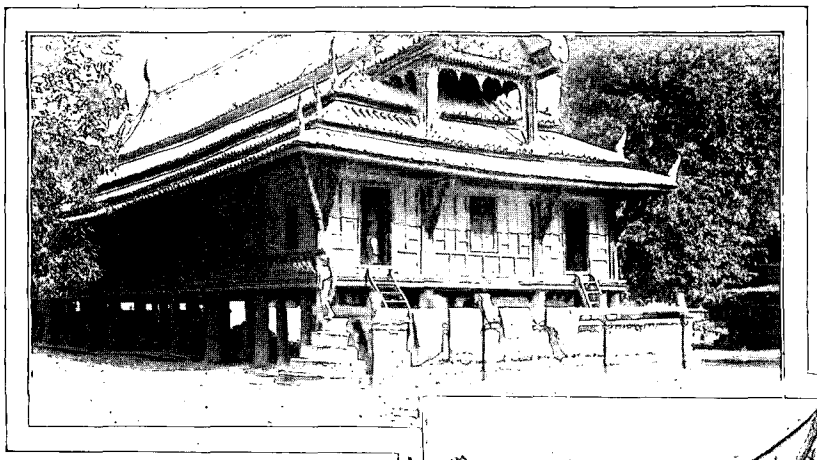
Je redescends ensuite vers le sud sur une des six chaloupes de la Compagnie de navigation du Ménam Souphan. Tous les actionnaires en sont des Siamois et un des administrateurs avec qui j'ai eu occasion de m'entretenir me dit qu'elle donne un dividende de 26 pour 100.

C'est, à partir de là, le train qui m'emmène à travers la province de Nakhon Cheisi, dont la capitale, Phra Pathom, a recouvré, grâce au chemin de fer, une partie de l'importance qu'elle avait autrefois et qu'elle avait perdue parce que, construite sur des terrains toujours émergés, elle n'était en communication avec le réseau fluvial que par un canal étroit et incommode. Il y a là, maintenant, avec les bureaux de la province, une école de gendarmerie, un hôpital et, tout à côté, un grand quartier d'infanterie.

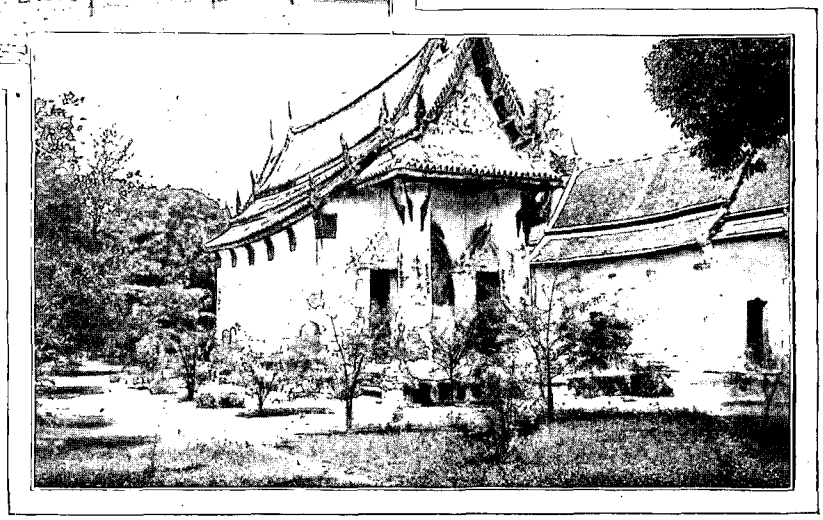
PETCHABOURI : LES DEUX RIVES DU FLEUVE SONT TRÈS ANIMÉES (page 444).

Au centre de l'agglomération urbaine s'élève un des plus importants monuments religieux de la vallée. Il remonte certainement à une époque très lointaine, sans doute à celle des colonies hindoues. Ce fut, dit la légende, l'œuvre expiatoire d'un prince qui avait tué son père, sans le reconnaître, au cours d'un combat,

mais, depuis, la piété de divers personnages a transformé l'édifice primitif. Maintenant la pyramide centrale dont la flèche atteint une hauteur de 110 mètres, sorte de clocher gigantesque, est entourée de constructions hétéroclites, de cloîtres trop ornés, de pavillons chinois, de paysages en rocaille, de galeries qui sont de mauvaises copies de celles d'Angkor et, pour achever ce placage barbare, on y a ajouté récemment un immense escalier de style européen qui fait l'effet le plus désastreux. Il vient ici d'assez nombreux touristes, Phra Pathom n'étant guère qu'à deux heures de Bangkok en chemin de fer. Les Européens sédentaires chassent volontiers dans les environs, où la sauvagine abonde.



LA SALLE DU PRÊCHE CONSTRUITE EN BOIS DANS UNE PAGODE A PETCHABOURI, ETC. (page 444).



PAGODE A PETCHABOURI, UN DES PLUS PURS MODÈLES DU STYLE THAÏ (page 444).

Au delà de Phra Pathom le rail s'allonge en ligne droite, posé sur un sol constamment émergé qui n'a nécessité aucune chaussée. La campagne n'est plus monotone comme dans les régions deltaïques : il y a bien encore des rizières, mais elles alternent avec les jardins, les taillis, les plantations de bananiers, de faux cotonniers, etc. A la gare le train a été littéralement pris d'assaut par toute une population de porteurs de paniers, qui se sont installés partout, dans les troisièmes, sur les plateformes des secondes et des premières, encombrant les marchepieds, et empestant les wagons des odeurs acres que dégagent les pots de saumure, les paquets de poissons fumés et les brochettes de crevettes salées. Une heure de trajet me conduit à Bang Pong.

L'ouverture de la voie ferrée a fait la fortune de Bang Pong où il s'est créé un très gros marché qui centralise tout le commerce du haut Mekhlong. On n'y trouve encore, cependant, que des installations de fortune, boutiques en planches couvertes de mauvaises paillotes, s'alignant le long de ruelles que la pluie transforme en cloaques ; c'est une de ces villes champignons que les circonstances font pousser en quelques jours et qui n'a pas eu le temps de s'établir d'une façon durable.

Il y a ici, comme sur le bras de Souphan, une Compagnie de navigation du Mekhlong, appelée en siamois : *Rua me borisat Mekhlong*, expression dans laquelle le deuxième mot est une adaptation du mot anglais *mail*. Ces chaloupes assurent une correspondance assez régulière avec les trains venant de Bangkok ou s'y rendant. Il leur faut environ neuf heures pour monter à Kanbouri, et cinq pour en descendre, en comptant les innombrables accostages qu'elles font sur l'une ou l'autre rive, pour prendre ou déposer des passagers.

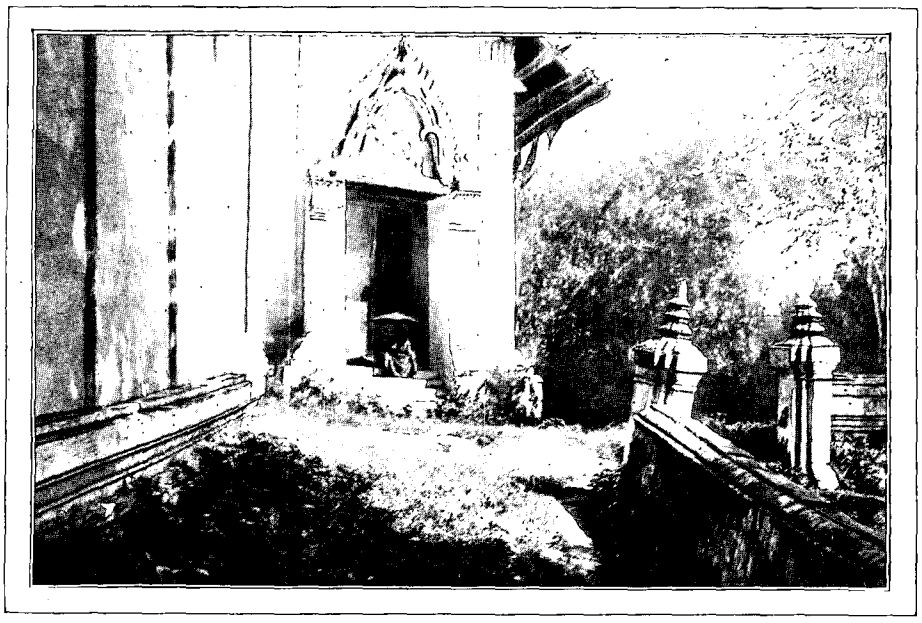
Les Chinois sont en très grand nombre, non seulement dans les marchés, mais encore dans les campagnes. Ici ils n'ont même pas adopté, comme partout ailleurs, le modèle des habitations siamoises ; ils ont simplement élevé au milieu de leurs jardins des cases chinoises posées sur le sol et cela n'est pas sans frapper des yeux un peu avertis. Dédaignant la culture peu rémunératrice des rizières, ils réussissent fort bien le tabac et le bétel qui demandent des terres riches et des soins minutieux. Le tabac de Kanbouri jouit au Siam d'une certaine réputation, quant au bétel, c'est un des produits qui sont assurés du meilleur écoulement. Il y aurait là d'excellentes terres à maïs et probablement à coton.

Cette vallée du Mekhlong fut certainement habitée avant que les terres du delta soient devenues utili-

sables; on y peut placer sans crainte d'erreur un de ces petits royaumes énumérés par les pèlerins chinois qui les traversèrent dans les premiers siècles de notre ère. Depuis, les populations primitives ont été submergées par les apports étrangers : les Chinois y sont, nous l'avons vu, installés comme chez eux, les Siamois ont d'autre part transporté là des villages entiers de Laotiens et d'Annamites prisonniers de guerre, et tous ces gens de races diverses vivent côte à côte sans se mêler. L'immigration étrangère continue du reste même de nos jours, cette fois, il est vrai, tout à fait volontaire. En voici un exemple curieux : j'ai passé quelques heures chez un riche Chinois confortablement logé en pleine campagne, dans une vaste maison à la chinoise, meublée de meubles chinois; sa mère était une Annamite de Saïgon; en venant s'installer ici il avait amené sa femme, également Annamite, et maintenant leurs nombreux enfants et petits-enfants sont répartis dans tous les villages environnants.

La nouvelle Kanbouri (contraction pour Kanchanabouri) est située au confluent de deux rivières qui descendent parallèlement du nord et dont la réunion forme le Mekhlong. C'est un assez grand marché chinois, encadré par une vieille citadelle en partie démantelée et la caserne de gendarmerie. Plus loin, au milieu de parcs très ombragés, il y a de fort belles pagodes, dans toutes lesquelles se retrouve le cachet indélébile des conceptions artistiques du Céleste Empire. Une d'elles est même entièrement desservie par des bonzes chinois, qui ont adopté la règle bouddhique du Siam et la couleur jaune des vêtements monastiques, mais en conservant la veste et le pantalon large de leurs nationaux, au lieu de se draper dans les plis du costume grec des bonzes orthodoxes.

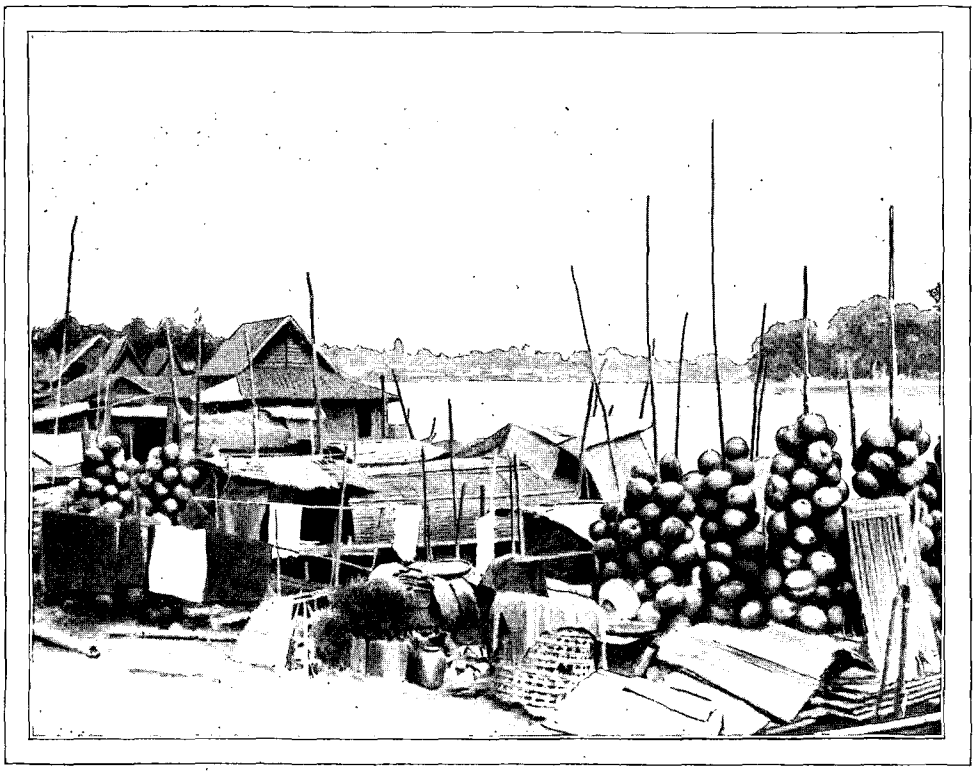
Je me trouvai à Kanbouri, pour le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement au trône de sa Majesté Choulalongkorn. Toute la ville était pavoisée d'une multitude de petits drapeaux rouges timbrés de l'éléphant blanc; le soir, les maisons, la porte de la citadelle étaient illuminées avec des cordons de lampions; il y avait des théâtres forains; les geôles même étaient ouvertes et les prisonniers chargés de chaînes, mais libres de toute surveillance, se mêlaient joyeusement à la foule que ce contact ne paraissait nullement gêner. J'ai pu voir là sous un aspect inattendu la progression de l'adaptation siamoise aux modes européennes. Le gouverneur donnait un dîner officiel dans la grande salle de la caserne de gendarmerie. Le soir, comme je me promenais dans la rue du marché, j'entendis venir du côté de la citadelle, une musique militaire, clairon, trombone, grosse caisse jouant des marches, dont le rythme n'avait rien de local. Elle précédait le gouverneur en uniforme européen, coiffé d'une casquette à la prussienne qui, avec ses lunettes, lui donnait l'air d'un chef de gare allemand; peu rompu cependant à ces parades, il était assez embarrassé de sa personne et aussi de son sabre. Derrière lui, les groupes des fonctionnaires civils, également en uniforme, même le receveur des postes, éprouvaient, malgré leur grand désir de paraître tout à fait représentatifs, les mêmes difficultés avec leurs épées. Les militaires formaient un nouveau groupe à une cinquantaine de mètres en arrière. Costumés à l'allemande, bottés et éperonnés, ils marchaient à peu près au pas derrière le commandant d'armes, un chef de bataillon, chamarré de décorations, témoignages sans doute de qualités militaires que n'annonçait pas sa bonne grosse face ronde, émaillée de lunettes sur un nez camus. Enfin, plus loin encore, les dames de ces messieurs, vêtues de soies multicolores, mais ayant eu le bon goût de rester en costume national, suivaient comme elles pouvaient, trottinant les pieds nus dans leurs babouches brodées, tandis que les domestiques portaient leur progéniture fanfreluchée à l'européenne.



ENTRÉE DE PAGODE.

Au milieu de la population assez indifférente, ce cortège guindé, mal à l'aise, essayait de faire figure

avec plus de bonne volonté que de conviction : décidément les modes européennes gênent encore beaucoup de Siamois aux entournures, et il était plus agréable de voir, fermant le cortège, les danseuses qui allaient égayer cette réception officielle. La veille, j'avais rencontré tous ces gens-là réunis chez le gouverneur en costume national, accroupis sur des nattes, entre les coussins et le crachoir traditionnel, écoutant le sermon qu'un vieux chef de bonzerie psalmodiait d'une voix cassée, et ils m'avaient paru alors infiniment plus intéressants...



C'EST SUR LES BERGES DES FLEUVES QUE SE CONCENTRE TOUTE LA VIE.

J'ai fait ici deux excursions, l'une à l'ancienne Kanbouri qui se trouve à 40 kilomètres sur la Kouei Jai, l'autre vers Muang Sing à une soixantaine de kilomètres sur la Kouei Noi. Il n'y a plus de navigation régulière sur ces deux rivières qui ont un cours torrentiel et sont embarrassees de bancs de galets et de roches, mais on peut les remonter assez loin en pirogue. Presque aussitôt, on entre dans la région supérieure de la vallée; les cultures se font de plus en plus rares, la forêt couvre tout, forêt dense tropicale où la végétation est particulièrement intense; on y trouve, par exemple, les plus beaux bambous de tout le royaume. A Muang Sing j'ai visité les ruines d'un grand temple brahmanique, rappelant de très près les monuments cambodgiens. Ce sont des Kariengs noirs qui habitent les hautes vallées, beaucoup sont encore restés dans leur état primitif, mais quelques-uns se civilisent. Ne pouvant résister au climat de cette région, les Siamois ont confié les diverses fonctions administratives à certains d'entre eux en leur donnant des noms et des titres siamois.

Entre les vallées des deux rivières courent des chaînons de massifs calcaires, séparés par des coupures praticables aux charrettes à bœufs. Celles-ci ont une forme particulière; leurs ridelles sont très rapprochées et supportent un clayonnage de bambou recouvert d'un rooff en trois quarts de cercle; entre elles on range les marchandises; quant au conducteur, il se perche au-dessus avec sa famille sur un clayonnage, et on affronte ainsi, sans trop de dommages, les gués et les bas-fonds.

Cette excursion dans la haute vallée du Mekhlong m'a demandé onze jours; elle eût pu être menée plus rapidement en toute autre saison, mais en cette fin de septembre toutes les voies de terre sont coupées et on en est réduit à remonter lentement en pirogue les rapides très nombreux des deux rivières. On redescend en revanche avec la rapidité d'une flèche et non parfois sans un léger frisson.

Rentré de nouveau à Bang Pong, j'y reprenais le train pour Ratbouri, le chef-lieu de la province. La voie ferrée y traverse le fleuve sur un beau pont en fer, d'où l'on domine l'ensemble de la ville : sur la rive gauche sont les casernes et le luxueux quartier général; sur la rive droite, le marché qui est très important, la prison, les bureaux confortablement installés avec un club où les jeunes fonctionnaires et officiers se livrent à d'interminables parties de billard anglais. Par une pluie battante, j'ai pu visiter le Phra Prang, très vieille pagode qui mériterait d'être judicieusement restaurée et entretenue, car c'est un des plus jolis monuments de l'architecture siamoise ancienne. Vers le nord, à deux heures de sampan, un gros massif calcaire où on a pris une partie du ballast nécessaire à la construction de la voie, est creusé d'une grotte transformée en sanctuaire bouddhique, dont les parois sont ornées de sculptures datant de la période hindoue et constituent une documentation vraiment intéressante.

A travers des plaines basses en partie cultivées en rizières, la voie ferrée gagne Petchabouri, où elle se termine actuellement. On parle, depuis le traité de 1909, de la prolonger le long de la presqu'île malaise jusqu'à ce qu'elle se soude au réseau anglais du sud; ce sera probablement chose faite dans quelques années.

Si Petchabouri (la ville de diamant) a été détrônée de son rang de chef-lieu, c'est uniquement parce que Ratbouri occupait une situation plus centrale dans la province, et était également plus rapprochée de Bangkok. Il est cependant hors de doute qu'elle fut autrefois, et même dans les temps les plus reculés, la principale cité de cette région. Une vaste enceinte de levées de terre, dont il reste encore trois côtés et qui s'appuyait par la quatrième à la rive gauche du fleuve, renferme encore de nombreuses pagodes qui sont toutes, anciennes ou nouvelles, intéressantes à visiter : les unes à cause de leur sanctuaire de vieux style *thaï*; les autres pour leurs cheidis à l'ornementation birmane, leurs salles de prêche, construites en bois et datant des premières époques de l'architecture religieuse de ces pays; la Vat Kampeng Leng enfin, étroitement apparentée aux monuments cambodgiens et constituant par suite un document archéologique des plus précieux. Les deux rives du fleuve au bassin très restreint et au courant rapide sont occupées par le marché très populeux; tandis que les abords de la gare, sur la rive gauche, sont en grande partie réservés aux diverses administrations. Là, dans l'enceinte d'une pagode très bien entretenue, un des édifices religieux les plus considérables qu'ait conçus l'art siamois est resté inachevé. Un massif calcaire, aux pentes tourmentées, domine tout ce quartier de ses sommets jumeaux. Sur l'un d'eux, le roi a fait jadis construire un palais qu'il n'a jamais habité, l'autre est couronné de pagodes aux toits superposés, de cheidis aux fines pointes dorées. Des chemins pavés de briques courent le long des pentes, se recoupant, s'élargissant en ronds-points aux endroits où le panorama sollicite le regard. Tout le massif est couvert de frangipaniers séculaires qui, toujours en fleur, donnent une ombre parfumée; le silence régnant dans ces sentes maintenant désertes y crée une atmosphère de religieux mystère. De la terrasse des palais, de celle des pagodes, on jouit d'une vue merveilleuse, à l'est jusqu'à la mer, à l'ouest jusqu'aux chaînons parallèles de la chaîne dorsale, tandis qu'au pied même du massif, les rizières apparaissent encadrées de vergers que dominent les cocotiers, les palmiers à sucre et les panaches des aréquiers. Comme la plupart de ces blocs calcaires si communs dans toute l'Indo-Chine, celui-ci est aussi creusé de grottes que la piété siamoise a transformées en sanctuaires peuplés de statues bouddhiques ornées d'offrandes et d'ex-voto.

Mais, par des sentes sinueuses on descend du massif sur le versant occidental, on y trouve, presque dans la plaine, le plus impresssionnant de ces lieux saints. Là, accrochée aux flancs mêmes du massif, une immense *sala* abrite une statue du Bouddha couché, qui n'a pas moins de 50 mètres de longueur. Elle est entièrement dorée, et recouverte, par partie, d'une étoffe rouge semée d'étoiles jaunes. Cette apparition gigantesque dans la pénombre de la salle, c'est la réalisation saisissante des rêves de Swift.

(*A suivre.*) E. LUNET DE LAJONQUIÈRE.

NAKHON NAYOK : LE KAMNAN (CHEF DE CANTON) DE THA XANG ET SES SERVITEURS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

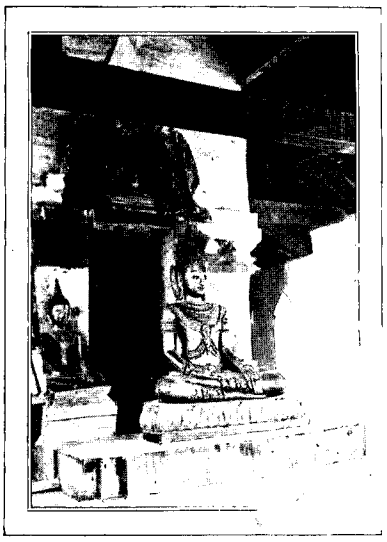
LE GOUVERNEUR SIAMOIS DE PATANI M'A FAIT ASSISTER A UN COMBAT DE BÉLIERS (page 455).

DE SAÏGON A SINGAPOUR, PAR ANGKOR, AUTOUR DU GOLFE DE SIAM[1]

PAR LE COMMANDANT LUNET DE LAJONQUIÈRE

Chargé de Missions archéologiques

VI. — Côte orientale de la presqu'île malaise. — Baie de Ko Lak. — Choum Pon. — Bandon. — La vallée du Menam Luang. — A bord du yacht siamois *Xaya*. — Lakhon. — Un prince en voyage. — Le Thâle Sap. — Pataloung. — Le port de Singora. — Patani. — Les Malais. — La grotte sanctuaire de Yala. — De Patani à Singapour.



STATUE D'AÇOKA A LAKHON.

Me proposant de visiter les côtes orientales de la presqu'île malaise, je quittai cette fois Bangkok par le *Boribat*, un des steamers de l'ancienne East Asiatik qui vient de céder sa flotte, une douzaine de navires, à une Compagnie siamoise. Celle-ci, qui a conservé les états-majors européens, tous composés d'officiers danois, continue à assurer le cabotage de la côte orientale malaise entre Bangkok et Singapour. Ses bateaux, pourvus d'aménagements de classes suffisamment confortables, ne recherchent nullement la vitesse, font de longues escales, nécessitées du reste par l'incommodité des rades, et réalisent, en somme, de tels bénéfices, que les départs, hebdomadaires jusqu'ici, vont être doublés.

Partis vers deux heures de l'après-midi, nous nous réveillons en vue des côtes de la presqu'île, un peu au sud de Petchabouri, faisant route vers le sud-ouest et passant devant la si curieuse région des Samroiyot (les trois cents sommets). C'est un vaste massif calcaire, hérissé de pics, qui domine la mer bleue de ses pentes grises abruptes, où s'accrochent quelques touffes de broussailles. A l'horizon, la crête de la chaîne dorsale se distingue nettement, elle se rapproche de la côte et au petit port de Ko Lak, où nous faisons escale, elle n'est pas à plus de 20 kilomètres du littoral.

L'endroit est des plus pittoresques. Au sud de la petite baie, un semis d'îlots granitiques dresse au-dessus des eaux bleues ses rocs aux formes étranges, violâtres, zébrés de longues stries, tachés de touffes

1. *Suite. Voyez pages* 385, 397, 409, 421 *et* 433.

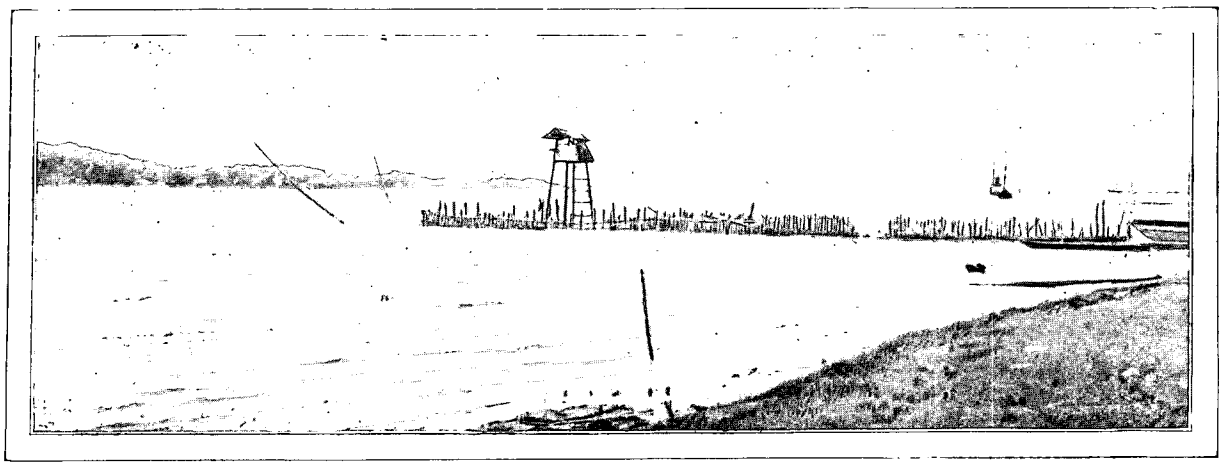
vertes, de broussailles, rongés à la base par les flots et creusés de grottes. Devant nous, s'arrondit une conche gracieuse de sable blanc coupée par un monticule boisé; une quarantaine de cases se disséminent le long de la plage; leurs toits de paillotes tranchent à peine sur le vert sombre des vergers de cocotiers et d'aréquiers qui l'encadrent. Dans le fond, les arêtes horizontales de la dorsale silhouettent leurs plans successifs, dont le revêtement de forêts prend des tons violets. Dominant le paysage, le pic Mon qui dépasse 1 400 mètres, apparaît couronné de nuages et signale la passe qui conduit dans la vallée du bas Tenasserim. Nous laissons là, en effet, quelques Birmans qui rentrent chez eux, à pied bien entendu et portant leurs ballots de marchandises suspendus à l'épaule, en balancier.

Je débarque à l'escale suivante, l'embouchure de la rivière de Choum Pon où un assez gros village de pêcheurs est installé, partie sur des îlots sablonneux, partie sur une langue de terre que des collines boisées abritent contre les vents du large. Toute la plage est occupée par des sécheries et des fabriques de saumure qui sont en pleine activité. A toute heure, les bateaux rentrent de la pêche avec de pleins chargements : une partie du poisson est exposée au soleil sur de vastes claies; l'autre disposée dans des cuves par couches alternatives de poissons et de sel où de grosses pierres empêchent le tout de surnager. Expédiées par jarres ou par ballots, ces provisions peu odorantes, mais très appréciées des Extrême-Orientaux, sont dirigées pour la plus grande partie sur Singapour.

Choum Pon, qui était autrefois chef-lieu de province, n'est plus qu'une préfecture. Il faut quelques heures pour y remonter en sampan. Elle est située au delà de la zone des palétuviers, au milieu de rizières, à l'endroit où devait déboucher le canal que des Français avaient, il y a quelques années, proposé de creuser à travers l'isthme de Kra. D'ici à Kra, sous-préfecture siamoise située au fond de ce fjord qu'on appelle la rivière de Pak Chan et qui s'ouvre dans le golfe du Bengale, il n'y a en effet que 40 kilomètres et un seuil sans importance. Le projet de canal dut être abandonné après des aventures diverses; il est maintenant probable qu'on se contentera d'une bonne route, praticable pour les automobiles, et on parle de se servir de cette voie nouvelle pour diriger le courrier du Siam vers l'Europe, à travers l'Inde. Mais cela, c'est pour l'avenir.

Je suis allé faire une excursion de deux jours dans l'intérieur, vers le nord-ouest, pour visiter les grottes sanctuaires de Lak Lo, avec une caravane imposante de neuf éléphants, presque tous des femelles escortées de leurs petits. Le trajet s'est fait sur un terrain très ondulé, couvert de forêts et de brousse avec seulement des clairières plus ou moins vastes. Pas d'autres routes que les sentiers boueux tracés par les éléphants qui sont très nombreux dans le pays et qui font ici tous les transports, les buffles ne servant qu'aux travaux des rizières.

Ce district de Lak Lo est déjà dans la région des massifs calcaires; ils pointent brusquement dans les petites plaines de rizières étagées, avec leurs parois à pic, creusées de grottes et décorées de stalactites; des fougères, des arbres s'accrochent à leurs fissures et des bouquets de végétation touffue leur font une chevelure verdoyante. Je retrouvais là ces paysages de la haute région tonkinoise, au milieu desquels j'ai si longtemps vécu et l'impression que j'en ressentais était d'autant plus forte que les gens d'ici sont, en somme, des cousins très proches de ceux au milieu desquels, loin dans le nord, à l'autre extrémité de la Péninsule, j'ai fait mes premières armes il y a nombre d'années. C'est là une vérification nouvelle d'une des caractéristiques les plus constantes des migrations des Thaïs : diffusant à l'aise dans des régions où ils ne rencontrèrent que des populations moins vigoureuses et d'ailleurs très clairsemées, ils n'y occupèrent que les districts les plus appropriés à leurs besoins, et ceux-ci, peut-être par instinct atavique, furent toujours au



SINGORA : UNE PÊCHERIE DANS LA PASSE SUD DU THALE SAP (page 453).

premier abord ceux que jalonnent ces étranges et si pittoresques massifs calcaires qui, en Indo-Chine, annoncent les grands soulèvements intérieurs.

Le gouverneur de la province, le Phya Mahiban, qui a fait de longs séjours en Europe et a épousé une Siamoise élevée dans un couvent de Paris, étant arrivé à Choum Pon comme j'y revenais moi-même, m'a offert de me conduire à Bandon sur son yacht le *Xaya*; c'était une bonne aubaine. A bord j'ai été l'objet de ses prévenances, logé dans sa cabine et invité à sa table où j'ai pu croquer des friandises, fruits confits et sucreries délicatement préparées par Madame Mahiban elle-même. Celle-ci vit à Bangkok, dans la maison familiale, où d'ailleurs le gouverneur vient souvent passer quelques jours; elle ne fait que de rares apparitions à Bandon. La plupart des femmes de hauts fonctionnaires en agissent de même; il est vrai que les lois siamoises permettent à ces messieurs d'emmener dans leur exil de gentilles compensations.

EN L'HONNEUR D'UN DES FILS DU ROI, ON AVAIT RÉUNI LES PLUS HABILES DANSEURS DE LA PROVINCE (page 452).

En raison du peu de profondeur de la baie et, d'autre part, la marée n'étant pas favorable, le *Xaya* mouille très loin de l'embouchure du Menam Luang, mais le canot automobile du gouverneur l'y attendait et c'est dans cette embarcation des plus modernes que nous sommes arrivés au chef-lieu de sa résidence.

Bandon, officiellement nommé Kanchanadit, est un assez gros marché situé un peu au delà de la forêt de mangliers qui couvre la côte basse de la baie, et empiète de jour en jour sur les boues apportées par le fleuve. Là se concentrent les produits qui transitent par le Menam Luang et son affluent la rivière de Kirirat, deux cours d'eau qui sont parmi les plus importants de la presqu'île et arrosent un des bassins les plus étendus. Les bâtiments officiels, bureaux et logements de fonctionnaires sont dispersés un peu en amont dans un vaste quartier percé de belles avenues où l'East Asiatik danois a aussi installé une rizerie et une scierie à vapeur. Mais la ville n'offre, somme toute, d'un peu intéressant pour le touriste que la pagode birmane, témoin, sans doute, des séjours que firent là les armées envahissantes du roi Along prah.

Au cours d'une première excursion, j'ai remonté le Ménam Luang, assez loin dans l'intérieur. Les bords mêmes de ce cours d'eau, comme ceux de ses affluents, sont presque déserts et couverts d'une forêt qui paraît impénétrable. Elle crête les rives de deux murs de verdure, à travers lesquels percent les panaches des rotins escaladant les branches des plus grands arbres. Des singes, des paons, des toucans au vol lourd semblent être les seuls habitants de ces fourrés. Les villages sont rares, on rencontre plutôt de misérables hameaux précairement établis près de défrichements plantés en maïs. La population est hâve, malingre, anémiée par la fièvre. Dans une case ouverte à tous les vents et à tous les miasmes, à côté de laquelle nous nous étions arrêtés, deux pauvres enfants se sont plaints toute une nuit, comme de petits chiens hurlant à la mort.

Par des sentes qui ne sont que des ornières profondes, par des ruisseaux tortueux barrés de rotins dont les panaches souples sont ornés de solides et imperceptibles hameçons, on gagne, à l'intérieur, des terres plus hautes, plus hospitalières, semées d'îlots calcaires et dominées par les montagnes boisées où la population est plus dense et moins maladive, les cultures plus étendues. Ce sont là des pays d'avenir, leurs

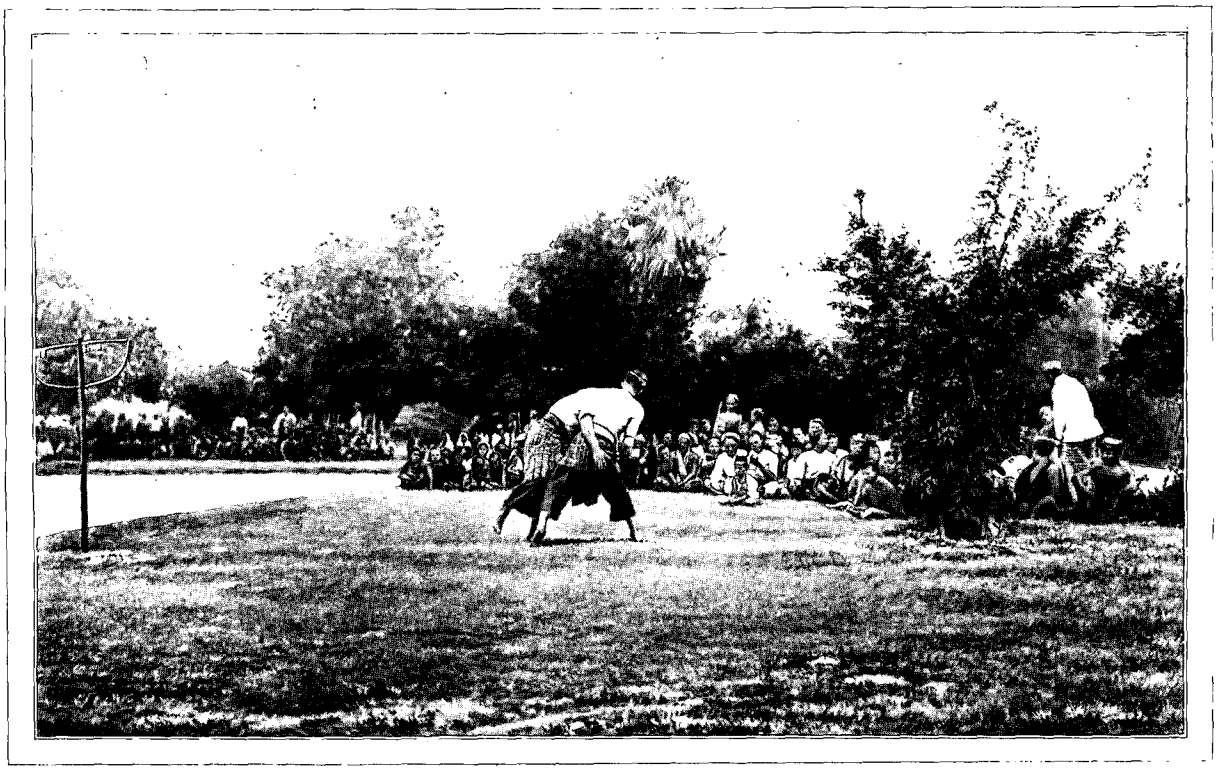
richesses forestières sont inépuisables, leur sol se prêtera à toutes les cultures tropicales; l'étain, l'or, le cuivre abondent dans les massifs, mais la fièvre, dragon de ce jardin des Hespérides, fera sans doute de nombreuses victimes parmi ceux qui, les premiers, se hasarderont à y pénétrer.

La ténacité, la patience de l'homme en viendront cependant à bout. Sans quitter cette région, en passant seulement de l'autre côté de la baie, le district de Phumrieng, colonisé depuis la période hindoue, montre à quel point l'activité humaine peut modifier les créations quelquefois effrayantes de la nature. J'y suis allé visiter les vestiges d'une ancienne ville connue aujourd'hui sous le nom de Xaya (la victoire). Il faut, en partant de Bandon, gagner le fond de la baie, derrière l'îlot rocheux de Ko Prap sur lequel on a élevé un phare et un abri pour les voyageurs qui viennent y attendre les vapeurs côtiers. Ceux-ci, en effet, ne pénètrent pas plus loin dans la baie et doivent transborder passagers et marchandises sur des embarcations de faible tonnage qui, seules, peuvent remonter jusqu'à Bandon. Au delà de Ko Prap, ce qui constituait le port de Xaya est maintenant impraticable; avec la grosse chaloupe de mer du gouverneur, nous avons dû louvoyer toute la nuit entre les sables qui affleurent, avant de mouiller à plus d'une heure de canot au large de l'appontement. Dès que le jour se précise, des silhouettes, que la réverbération fait paraître gigantesques, nous apparaissent errant sur ces déserts humides, moirés par le retrait des eaux, ce sont celles des gens de la côte qui cherchent des coquillages, ou encore, sans qu'on distingue nettement les unes des autres à cause du lointain, celles de grands échassiers, grues à tête blanche qui vont et viennent mélancoliquement.

Derrière le rideau de mangliers qui couvrent de l'enchevêtrement de leurs racines une lagune de boue noirâtre où pullulent les tourlourous, commencent tout de suite, sur un sol plus élevé, les rizières et les vergers de Phumrieng. Le pays est riche; de belles cases siamoises avec leurs trois pavillons en bois, leurs terrasses de planches, s'abritent sous les manguiers. D'antiques pagodes aux toits moussus, des cheidis aux formes archaïques témoignent de l'ancienneté de cette bourgade. J'en suis parti avec un convoi d'éléphants par une vieille route bordée de puits en maçonnerie de briques, autour desquels les femmes des hameaux voisins s'étaient installées pour vendre les produits de leurs jardins et de leurs vergers, à côté de quelques déballages de marchands d'étoffes indiens. Le sol sablonneux est légèrement ondulé; les rizières dans lesquelles nos éléphants enfonçaient jusqu'à mi-jambe, le long des passerelles en planches qui sont les routes des piétons, alternent par vastes clairières ovales avec les tailli de *met*, sorte d'eucalyptus au feuillage d'un vert éteint, aux troncs blancs dont l'écorce se déchire en haillons. Plus loin, la campagne encore plus cultivée est coupée de digues encadrant les rizières, les palmiers à sucre y sont très nombreux, surtout aux abords des villages dont les cases se dissimulent derrière des haies de bambous. Tout cela forme un paysage des plus gais, des plus reposants, contrastant étrangement avec la sauvage beauté des forêts de la vallée du Ménam Luang.

J'ALLAI FAIRE UNE EXCURSION DE DEUX JOURS AVEC UNE IMPOSANTE CARAVANE DE NEUF ÉLÉPHANTS (page 446).

Plus bronzés de peau, plus maigres, les Siamois de cette province se distinguent nettement de ceux de la vallée du Ménam. Chez ces derniers, des métissages séculaires avec les Chinois, chez les autres une forte



A PATANI, J'ASSISTAI A DES LUTTES MALAISES (page 455).

proportion de sang malais ont modifié les caractéristiques primitives des ancêtres thaïs et, ici même, on peut constater des modifications dialectiques assez considérables. A quelques détails près, saisissables seulement pour des yeux avertis, l'existence de ces populations de la province de Bandon rappelle cependant ce que l'on a vu dans les autres parties du royaume. On retrouve ici les mêmes habitations, les mêmes vêtements, les mêmes coutumes, la même religion; il faut s'arrêter à quelques détails du tressage des parois de cases, à la forme des rooffs de barques; il faut constater l'absence totale des charrettes dans les exploitations agricoles, pour se sentir un peu dépaysé. Cette unification, dont les progrès sont partout si saisissants, est bien le résultat de l'admirable conception administrative du Gouvernement actuel continuant l'œuvre commencée d'une façon si efficace par la propagation de la religion bouddhique.

J'ai dû attendre vingt-quatre heures, dans l'îlot de Ko Prap, qui est à 6 milles de l'embouchure du Menam Luang, le courrier hebdomadaire qui devait me conduire à Lakhon. C'est un amas de blocs de porphyre entre lesquels ont poussé de fort beaux arbres, et il n'y a, par suite, d'autres habitants que les deux gardiens du phare avec leur famille et un troupeau de chèvres. J'y ai tué de beaux pigeons à tête ardoisée, dont les plumes sont blanches et jaunes à la base, tandis que les extrémités des ailes et de la queue sont d'un beau noir; j'ai pêché aussi des huîtres de belle grosseur qui sont excellentes.

De la dunette du vapeur, enfin arrivé avec une demi-journée de retard, je jette un dernier coup d'œil sur la baie, pendant que s'achève le chargement des marchandises apportées à bord par quatre grosses jonques. Au nord et à l'ouest, les côtes ne sont plus qu'une ligne indécise et la chaîne dorsale, avec ses silhouettes violettes, fuit vers le sud-ouest. Au sud s'élève la chaîne du Phanom dont les sommets en pitons, presque toujours masqués de nuages, atteignent 1 500 mètres.

Nous contournons pour sortir de la baie, les deux grandes îles de Ko Samui et de Ko Pangam, toutes deux habitées et formant même une sous-préfecture. Les plantations de cocotiers qui s'y sont développées d'une façon considérable depuis quelques années, les mines d'étain et de tungstène, exploitées malheureusement avec des moyens insuffisants, leur ont créé une prospérité qui ne peut que s'accroître. Au sud des îles notre vapeur se rapproche de la côte et la longe à petite distance. Une plage de sable s'accroche à la pointe de Bandon et court en droite ligne vers le sud. Cependant le chaînon de la dorsale s'est éloigné peu à peu jusqu'à une quarantaine de kilomètres et quand il arrive à hauteur de la baie de Lakhon, c'est un massif imposant couvert de forêts vierges et crêté de pics qui atteignent presque 2 000 mètres.

Ici encore, à cause du manque de fond, nous mouillons à 5 ou 6 milles de la côte. Il est midi, les eaux calmes sont semblables à de l'argent en fusion, une quarantaine de bateaux de toutes tailles nous attendent

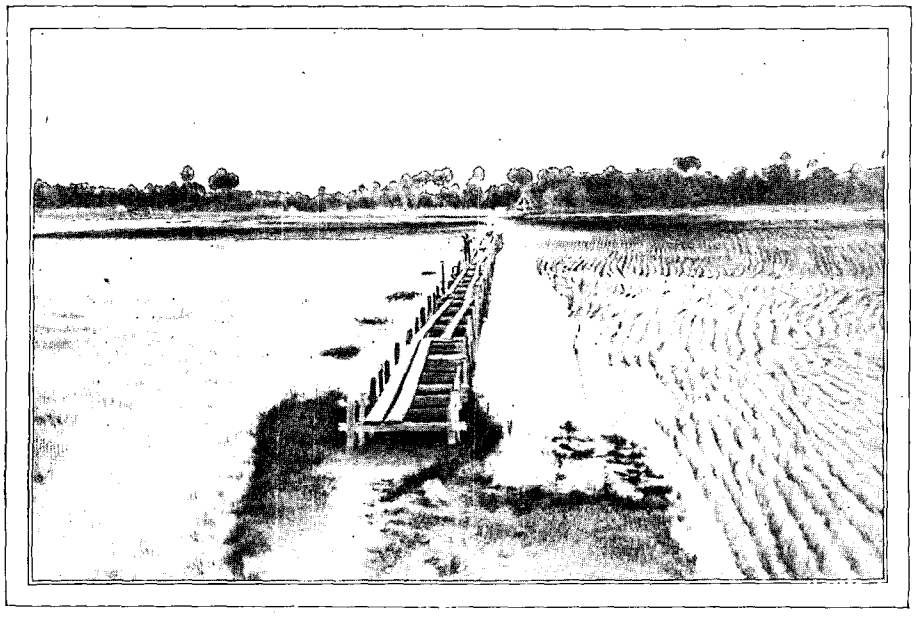
autour d'un mât coiffé d'un tonneau. Il y a des heures qu'ils sont là sous le soleil, car il leur a fallu quitter les estuaires envasés des rivières longtemps avant la marée basse, mais la philosophie extrême-orientale s'accommode parfaitement de ces longues attentes.

Dans le sampan de la douane, je gagne l'entrée de la rivière de Lakhon ; elle débouche sur la plage au milieu d'une forêt de mangliers qui, à marée basse, est peuplée de caïmans et d'iguanes énormes. Ces lézards monstrueux nous regardent passer fort placidement, tendant leur tête serpentine au-dessus de longs cous souples, et cela rappelle les paysages antédiluviens que nos dessinateurs imaginent pour des livres de vulgarisation scientifique. Trois heures durant, nous remontons à la rame la petite rivière tortueuse, étroite, embarrassée de troncs d'arbres et d'herbes flottantes, sans voir autre chose que la forêt de mangliers et sur la boue, entre leurs racines, les iguanes antédiluviens. Nous abordons enfin à l'appontement de Pak Phlou, petit village près duquel des pavillons, dressés en prévision d'une visite royale, me donneront l'hospitalité pour la nuit.

Longue de huit kilomètres, une avenue pavée en briques que des écriteaux appellent l'« avenue de la Marche royale » conduit de là à Lakhon. A mi-route, elle passe près d'un parc réservé, à l'entrée duquel la piété d'un haut personnage a installé un abri confortable pour le repos des voyageurs et un puits cimenté qui fournit une eau pure et fraîche pour étancher leur soif. Quand elle pénètre ensuite dans la ville, par le quartier marchand, elle est ombragée de tamariniers séculaires; puis, entre deux lignes de pagodes dont les diverses constructions, la plupart en ruines, sont disséminées dans de vastes parcs, elle gagne le quartier officiel d'abord et enfin la porte de la ville fortifiée.

Celle-ci est fermée par une enceinte rectangulaire dont les plus grands côtés atteignent 2 500 mètres. Ses petites faces, celles du nord et du sud, sont formées de murs en briques bastionnés munis de meurtrières et d'embrasures pour canons, mais les grands côtés n'ont d'autres défenses que de forts épaulements à hauteur de tir, aux pieds desquels une petite rivière détournée et divisée en deux bras sert de fossés. Une majestueuse avenue centrale va de l'entrée Nord à la porte Sud; elle est bordée, comme celle des faubourgs, par deux lignes presque ininterrompues de pagodes ruinées; les murs en briques de ces temples abandonnés conservent encore quelques fragments de stucages artistement modelés, tandis que, par l'entre-bâillement de leurs toits écroulés, on voit passer les faces dorées, aux yeux mi-clos, des statues gigantesques du Bouddha.

Vers le milieu de la ville, cette avenue se partage en deux pour contourner un îlot peuplé de monastères. Le Prah That, un stupa en quelques points semblable à celui de Prah Pathom, mais plus grand et mieux conservé dans ses formes archaïques, les domine de sa haute flèche dorée et garnie de clochettes; son soubassement carré est orné d'éléphants grandeur nature qui sortent à mi-corps de la masse et paraissent supporter l'édifice tout entier; sur les murs de l'escalier qui conduit à la terrasse d'où s'élance la pyramide campanulée, le triomphe du Bouddha, sur un cheval richement harnaché et porté par des nymphes célestes, est représenté en stucages de forts reliefs; tout un peuple de statues s'aligne dans les galeries qui l'entourent formant des cours où sont dressés des centaines de cheidis; un musée, dans lequel sont réunis des manuscrits précieux, des inscriptions sanscrites, de fines porcelaines, des curiosités naïves, sert de trésor au monastère, enfin à l'extérieur de la première enceinte, une pagode colossale est une des plus belles œuvres de l'architecture siamoise ancienne.



LES PASSERELLES EN PLANCHE SONT LES ROUTES DES PIÉTONS (page 448).

La ville et ses faubourgs s'allongent sur une vague de sable rouge qui rappelle nos *giongs* de Cochin-

DANSEUSE SIAMOISE.

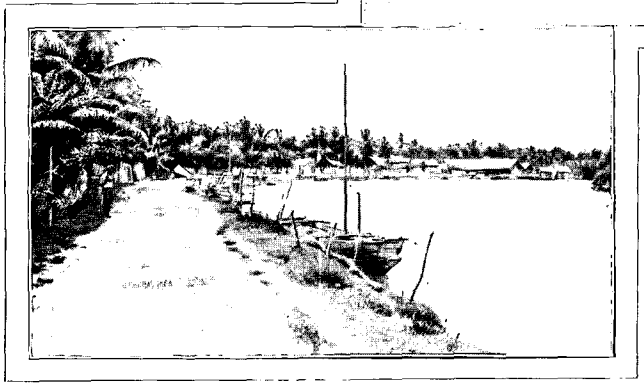
chine, terrains si éminemment favorables aux cultures riches et aux vergers. A l'est, une belle plaine de rizières s'étend jusqu'aux forêts de mangliers par-dessus lesquelles on voit scintiller le miroir d'argent de la mer; à l'ouest ce sont encore des rizières avec comme fond, d'abord des massifs calcaires creusés de grottes, abritant des statues vénérées et habitées, disent les légendes, par tout un peuple de génies; puis, les hautes pentes boisées de la chaîne où errent des tribus sauvages de Sakays, débris des populations primitives de la presqu'île. Toute la région est très siamisée; on commence bien à rencontrer ici des Malais musulmans, mais ils sont en petit nombre et ne forment pas d'agglomérations particulières. Il y a naturellement aussi des Chinois qui ont mis la main sur tout le commerce et exploitent, surtout en société, les mines d'étain des environs.

Ce fut là une des premières colonies hindoues de la péninsule et son nom véritable, Nakhon Sri Thammarat (la ville de la sainte loi) indique, autant que le nombre considérable de ses temples, quel fut son rôle religieux. Connue sous le nom de Ligor par les Hollandais sous la direction de qui furent sans doute construits ses remparts, elle devint, après la disparition des Hindous, la résidence de vice-rois siamois presque indépendants, dont les armées et les flottes jouèrent, entre les XVI^e^ et XIX^e^ siècles, un rôle très actif dans les destinées des sultanats malais méridionaux. Tout dernièrement encore, c'était un chef-lieu de province. Déchue au profit de Singora, à cause de la situation de cette ville sur les bords mêmes de la mer, elle n'en reste pas moins des plus importantes. Ses belles avenues, ses installations confortables, un hôpital dirigé par des méthodistes américains, en font une cité très habitable, d'autant plus que, rafraîchie par les deux moussons, la température s'y maintient toute l'année à une agréable moyenne.

Les méthodistes, que j'ai rencontrés ici et dans beaucoup d'autres villes importantes du Siam, paraissent avoir renoncé à un prosélytisme infructueux et se consacrent presque uniquement au service des hôpitaux. Ils vivent en famille et ont une quantité d'enfants vraiment prodigieuse. La raison en serait que, recevant un traitement personnel, celui-ci est doublé quand ils prennent femme et augmenté considérablement à la naissance de chaque enfant. Admettons que ce soit là propos de méchantes langues et qu'ils obéissent seulement et sans arrière-pensée à la loi divine : « Croissez et multipliez. »

Un des fils du roi, atteint, m'a-t-on dit, de phtisie et promenant son maladif ennui dans la presqu'île, était à Lakhon lorsque j'y arrivai. On donnait en son honneur fêtes sur fêtes et on avait réuni dans les jardins de son habitation les meilleurs musiciens et les plus habiles danseurs de la province. Chants, concerts et danses duraient toute la nuit et, comme j'étais logé dans un petit pavillon voisin, je n'en perdais pas une note. J'ai pu, par exemple, suivre, non sans intérêt, les variations vraiment très habiles qu'un artiste du cru exécutait sur une sorte de xylophone; il ferait fortune en Europe dans un music-hall. Mon départ coïncidant avec le sien, j'ai suivi le prince malade qui faisait route comme moi vers le sud. Les troupes formaient la haie à son embarquement, toutes les autorités l'accompagnaient et les bonzes du voisinage s'étaient réunis sur l'appontement pour recevoir ses aumônes; cette scène, se déroulant au pied des vieux murs de la ville, était étrangement pittoresque, avec deux de ses femmes, en cheveux, couronnées de roses artificielles, le royal malade descendit dans une barque décorée d'oriflammes qui démarra escortée d'une dizaine de sampans pavoisés et je pris leur sillage à bonne distance pour ne pas être gêné dans mes mouvements.

LE PONT DE PATANI (page 454).



LE QUAI DU QUARTIER MALAIS A PATANI (page 454).

Profitant de la haute mer pour glisser sur le fond sablonneux d'une petite rivière, la flottille princière suivie de mon sampan avait regagné la côte tant bien que mal. Après quoi, ayant tourné vers le fond de la baie, nous entrons dans un canal sinueux, étroit, qui débouche dans une immense lagune, le Thale Sap. C'est un des accidents les plus curieux du littoral, une véritable petite mer intérieure. Fermée à l'est par une île sablonneuse, large de quatre à cinq kilomètres où les villages sont rares, ses eaux salées

n'ont pas plus de quatre ou cinq mètres de profondeur maxima. Elle est divisée en deux bassins, par un archipel d'îlots, les uns plats et médiocrement fertiles, les autres surhaussés par une ossature rocheuse couronnée de forêts, avec une population peu nombreuse vivant surtout du produit de ses pêcheries. On y accède par deux passes : l'une au nord, le canal par lequel nous sommes arrivés, l'autre au sud, qui est beaucoup plus large et sur laquelle est bâtie la ville de Singora. Les bateaux de haute mer peuvent pénétrer dans celle-ci à marée haute et mouiller devant la ville même, sans aller cependant jusque dans le lac. Pataloung, l'ancienne Bordelong des cartes portugaises, d'où part une route carrossable allant jusqu'au golfe du Bengale, est presque au

LA GRANDE RUE CHINOISE A SINGORA.

LA GRANDE RUE DU MARCHÉ A PATANI (page 454).

débouché de la passe nord; j'ai visité dans les environs d'intéressantes grottes sanctuaires où on trouve encore par milliers des ex-voto bouddhiques, petites boules de glaise sur lesquelles les pèlerins imprimaient avec des moules, d'un côté la figure du Maître, de l'autre quelques versets d'une prière sanscrite. La silhouette du pic d'Othalu, qui est voisin, est particulièrement curieuse : c'est une gigantesque canine ajourée par une crevasse, tout à la pointe, où l'on n'accède que par des échelles vertigineuses, un bonze pieux a élevé un cheidi doré, orné de clochettes qui, tintant au moindre vent, portent au Bouddha Gautama les vœux éternels de ses fidèles.

Nous avons fait escale, en descendant en sampan vers Singora, dans une île, où toute une ville de paillotes avec garages couverts pour canots, mur d'enceinte, etc., avait été préparée en vue du passage du roi. Le goût que les Siamois savent mettre à élever ces frêles constructions de bambous tressés et de feuilles s'est ici surpassé. Enfin, après deux jours de navigation sur le Thale Sap, alors que le vent commençait à y soulever de petites vagues assez dures, nous voyions s'étaler devant nous, le long d'une plage légèrement inclinée, les maisons blanches de Singora.

C'est le port le plus important de la côte orientale de la presqu'île. Sa situation, au grand débouché de la mer intérieure, le destinait à ce rôle; des routes commodes le mettent en outre en communication avec la côte occidentale. Les Siamois qui, autrefois, s'établissaient plus volontiers à l'intérieur que sur le littoral infesté de flibustiers et de pirates, l'abandonnèrent pendant longtemps aux étrangers. Ce fut de tout temps un gros emporium; les Chinois y ont construit de fort belles pagodes et les Hollandais élevèrent les remparts de la ville murée, forte enceinte bastionnée qui daterait de la fin du XVIII[e] siècle, si les canons portant la marque « N. B. fecit Amstelodami 1780 » sont contemporains de cet ouvrage.

Actuellement la ville murée et son faubourg du côté de la mer sont percés de superbes avenues, ombragées d'arbres magnifiques; un air de propreté règne partout; les bureaux administratifs sont installés dans de vieilles pagodes chinoises, aménagées avec assez de discernement pour que l'ensemble n'ait pas été déprécié par cette affectation nouvelle. On y montre encore de belles boiseries et des ferronneries intéressantes qui, à elles seules, mériteraient qu'on les visite, ainsi que les grandes bonzeries siamoises de la ville close. Les habitations des fonctionnaires, celle du consul anglais, entourées de parcs et de jardins, occupent un vaste quartier, entre la ville et un joli bois de filaos bleus qui couvre le rivage à l'entrée de la passe; une colline dont les pentes boisées sont coupées d'escaliers et d'avenues et dont le sommet est

couronné par les constructions blanches d'une pagode que précède le phare, le domine et l'abrite des gros vents de mer.

Maintenant, les caractéristiques malaises apparaissent plus nettement dans la population incomplètement siamisée; les Chinois du marché ne parlent plus le siamois; un gros kampong malais avec ses cases haut perchées sur des pilotis, au-dessus de la plage, s'accroche à la colline qui domine la passe au nord; enfin dans la ville même il y a plusieurs mosquées.

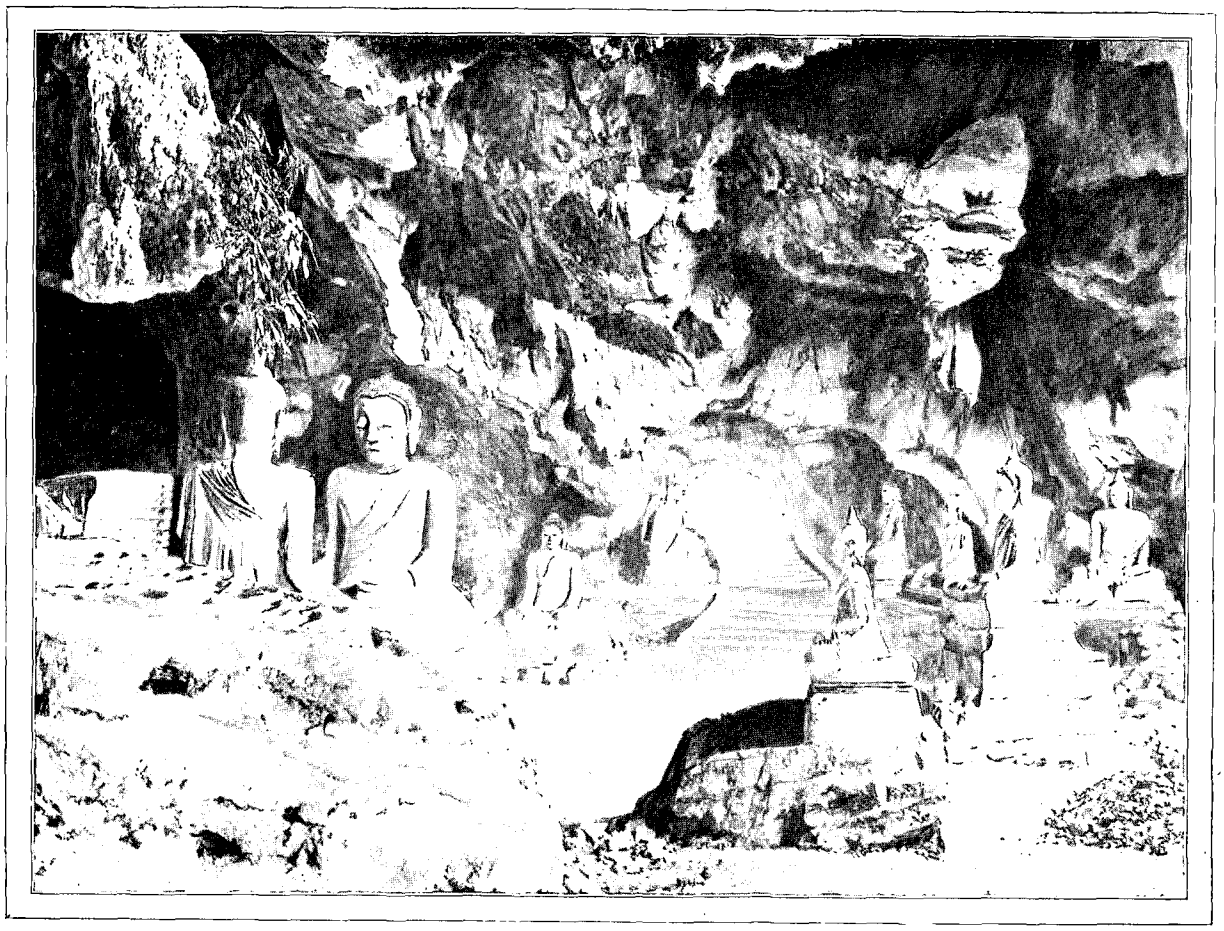
J'ai quitté Singora sur une barque de pêche, ne voulant pas attendre le vapeur hebdomadaire. La brise était forte, la mer très houleuse, mais ces coques de noix, d'ailleurs très peu confortables, tiennent fort bien la mer et nous n'avons mis que dix-huit heures pour gagner Patani. Autant que j'ai pu voir la côte, elle paraît déserte, c'est toujours la même plage de sable blanc avec, comme fond, une région de collines basses couvertes de brousse. Deux ou trois heures seulement avant que nous apercevions Patani, le pays s'est un peu animé et nous commençons à croiser quelques voiliers qui, ne pouvant aborder, à cause du manque de fond, attendent au large leur chargement; une barre de sable, sur laquelle nous nous poussons difficilement, ferme en effet l'entrée de la rivière qui est, au delà, large et profonde.

Patani est tout à fait en pays malais. Les quelques colonies siamoises qui s'y sont fixées, fidèles à ces traditions ancestrales, que j'ai déjà signalées, se sont établies loin de la mer, autour des massifs calcaires de la région moyenne où les avaient sans doute précédés les Hindous. La ville actuelle s'est développée autour du marché par lequel transitent les produits de la vallée. Sa population, 5 ou 6000 âmes environ, est formée par le groupe des fonctionnaires siamois, des Chinois, des Indiens et surtout des Malais encore nominalement soumis aux ordres directs d'un rajah. Tout le monde parle malais et le siamois n'est compris que par un tout petit nombre d'indigènes. L'autorité du rajah est cependant réduite à sa plus simple expression. Petit, gros, âgé d'une soixantaine d'années, coiffé du fez comme tout bon mahométan et vêtu du sarrong à carreaux, je l'ai rencontré un matin errant en quémandeur dans les couloirs des bureaux. Son habitation close de hauts murs est des plus modestes, autant que j'ai pu m'en rendre compte par les portes entre-bâillées; il a cependant un harem, mais on prétend que ses femmes, vis-à-vis desquelles il est aussi parcimonieux d'amabilités que d'argent, ne se privent pas pour chercher ailleurs des compensations.

Quelque solide que soit l'emprise siamoise, le pays n'est pas démarqué; l'aspect des habitations, la forme des barques, le costume des habitants qui portent le pagne long et non retroussé entre les jambes, comme les Siamois, nous montrent nettement que nous ne sommes plus en pays thaï. Bangkok n'existe ici que pour les fonctionnaires. La Ville, pour le commun, c'est Singapour, le grand marché du Sud sur lequel se dirigent les produits des rizières, des vergers, des forêts, des mines d'étain et d'or de l'intérieur ainsi que les convois de bétail et de volailles. De toutes les possessions malaises du Siam, Patani est la seule que lui ait laissée le traité de 1909; il aura encore un gros effort avant de la siamiser complètement, d'autant plus que la population étant très attachée à la foi musulmane, l'action religieuse n'a sur elle aucune prise.

UN PAYSAN MALAIS FAIT LA TOILETTE MATINALE DE SON BUFFLE.

Plus petits, moins bien charpentés que les Siamois, les Malais de Patani se distinguent tout d'abord de ceux-ci par leur extrême saleté. Le mouchoir teint à la cire qu'ils attachent autour de leur tête est la pièce la moins crasseuse de leur vêtement, le reste n'a plus de couleur, et la longue lévite des femmes n'est le plus souvent qu'une sorte de torchon crasseux. Ils ont poussé à l'extrême la paresse des Orientaux; ayant des besoins très restreints, ils ne travaillent environ qu'un jour sur dix, se contentant de vivre, en dehors de cette journée, dans le farniente le plus absolu. Ils suivent consciencieusement leur religion, que les Siamois méprisent tout en



LA GROTTE DE YALA, LA PLUS IMPRESSIONNANTE DES GROTTES SANCTUAIRES QU'IL M'AIT ÉTÉ DONNÉ DE VISITER (page 456).

en respectant la pratique, ils s'abstiennent d'alcool et de viandes impures, mais sont, en revanche, adonnés à l'opium, porte ouverte sur les vices consolateurs que Mahomet a oublié de fermer.

L'action siamoise qui n'est appuyée par aucune force armée nationale, doit ici se faire sentir avec prudence. Les Malais restent, en somme, assez indépendants et, au moindre mécontentement, s'enfoncent dans l'intérieur et passent la frontière pour gagner les États confédérés malais, exode, d'ailleurs, sans conséquence pour des gens qui ne possèdent rien. Il y a quelques années, on voulut essayer ici la conscription. L'effet de cette mesure fut immédiat : 4 à 5000 habitants se réfugièrent aussitôt dans les possessions anglaises où ils se firent bientôt inscrire sur les contrôles. Quelques-uns revinrent ensuite, mais pourvus du titre de sujets anglais dont, avec l'appui du consul de Singora, ils savent habilement se servir.

J'ai été très aimablement reçu à Patani par le gouverneur siamois et sa femme, une Allemande dont la gracieuse hospitalité n'était pas sans avoir un charme étrange dans ce milieu exotique. Il m'a fait assister un soir à un spectacle assez nouveau pour moi : luttes malaises à main plate et combats de béliers. Ceux-ci, excités par leurs propriétaires, se précipitent l'un sur l'autre, front contre front, et recommencent jusqu'à ce que l'un d'eux, se déclarant vaincu, tourne le dos et s'enfuie suivi par les malédictions de son propriétaire et les huées des parieurs malheureux.

J'ai fait une assez longue excursion dans la région moyenne de la province, ayant remonté le fleuve jusqu'à Yala, chef-lieu d'une sous-préfecture qui peut être considérée comme le centre des établissements thaïs dans le pays. Les embarcations dont on se sert ici s'appellent des *prau daun* (bateau plate-forme); ils sont, en effet, terminés à l'avant par un plancher incliné, assez large, sur lequel les hommes de l'équipage montent et descendent maniant de longues perches avec un mouvement incessant d'écureuil en cage. La rivière au courant rapide est embarrassée d'îles, de bancs de sable et de galets.

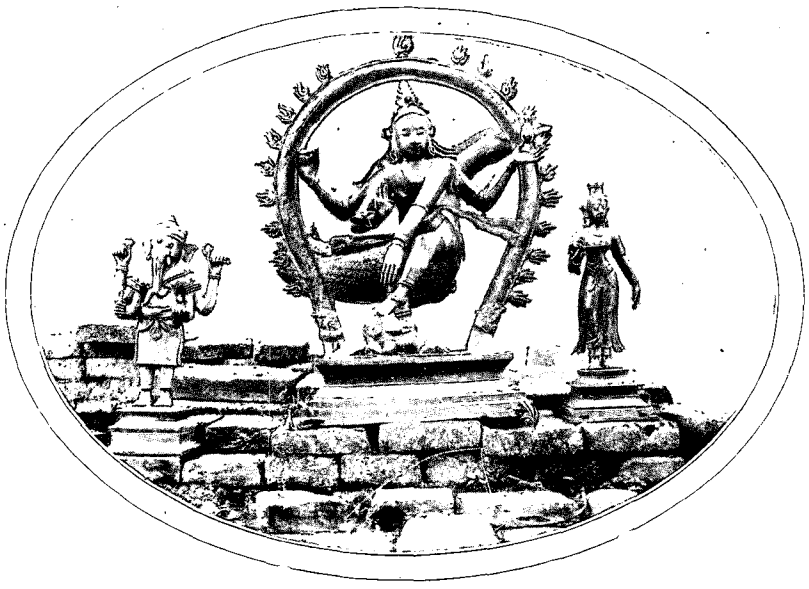
A quelques centaines de mètres de Yala, un gros massif calcaire renferme la plus impressionnante des grottes sanctuaires qu'il m'ait été donné de visiter. Il faut, pour y pénétrer, traverser un lac dont les eaux dormantes couvertes de nénufars entourent complètement le pied du massif. On descend alors près d'une bonzerie d'où partent des escaliers qui escaladent la paroi rocheuse. A mi-hauteur, on entre dans la grotte par une ouverture naturelle et, presque aussitôt, dans une nef dont tout le fond est occupé par la

statue gigantesque d'un Bouddha couché; d'autres statues aux formes archaïques sont dressées çà et là dans les anfractuosités; une baie naturelle y laisse pénétrer à flots la lumière qui n'est pas assez forte cependant pour dissiper complètement l'ombre des parties reculées. De cette baie, ouverte à une cinquantaine de mètres de hauteur, on jouit d'une vue merveilleuse sur la campagne environnante; au pied du massif, ce sont des bouquets de cocotiers et de manguiers masquant les toits de chaume des cases; plus loin, des collines boisées arrondissent leurs croupes d'un vert sombre; enfin au delà, jusqu'à l'extrême lointain, jusqu'aux pitons de la frontière hauts de plus de 2000 mètres, s'étend le manteau uniforme de forêts. Les groupements malais et siamois s'arrêtent ici.

C'est la limite de la zone de mes recherches. Rien ne me permettait de supposer que je trouverais, plus loin vers le sud, des vestiges d'établissements hindous, soit que ces hardis colonisateurs ne s'y soient pas arrêtés, ce qui est probable, soit que l'intransigeance musulmane ait entièrement détruit les monuments religieux dont ils avaient jalonné leur passage. Ici aussi, à ces groupements de Yala, s'arrête la coulée thaï descendue, à travers les siècles, des hautes vallées du Sud-Ouest chinois, par une suite de migrations lentes dont nous entrevoyons à peine le schéma. Les quelques individus qui ont poussé plus loin et se sont fixés à Kelantan pour y avoir suivi les armées siamoises, n'y ont pas pris racine, ce sont des unités perdues, et je ressens comme un désarroi à me trouver ainsi à l'extrême limite d'expansion de cette race, dont pendant tant d'années j'ai recoupé les traces à travers la péninsule indo-chinoise.

Je n'avais plus qu'à rejoindre Bangkok d'abord pour l'excursion sur Petchabouri que j'ai racontée au chapitre V de ces notes et revenir ensuite à Singapour, en faisant escale à tous les petits ports cachés dans les estuaires de la côte au sud de Patani. On peut ainsi visiter Kota Bharou, la capitale du sultanat de Kelantan qui, jusqu'ici soumis au protectorat siamois, vient de passer sous la domination anglaise et d'être réuni à la Confédération des États malais. Plus loin, c'est Trengganou, capitale du sultanat de ce nom, qui a toujours suivi les destinées de Kelantan. Ses broderies et ses bibelots en argent repoussé ont un certain renom dans la presqu'île malaise. Tous ces ports sont défendus par des barres de sable qui obligent les vapeurs à mouiller au large et sont difficilement abordables par la mousson du nord-est; il s'y fait cependant un certain trafic et les lignes régulières y sont en concurrence avec les chaloupes chinoises qui, non sans témérité, se risquent, par tous les temps, le long de ces côtes que bordent, au sud de Trengganou, les immensités marécageuses et encore inexplorées de la basse région de Pahang. Le 19 novembre, j'arrivais enfin à Singapour, la porte de l'Extrême-Orient dont il serait oiseux de vouloir parler après tant d'autres et que je devais quitter quelques jours après pour la Birmanie et l'Inde.

E. LUNET DE LAJONQUIÈRE.



LAKHON. BRONZES DE LA PÉRIODE HINDOUE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.